

VIE
DE
SAINT JOSEPH

Extraite de la « Cité mystique »

Avec quelques gravures choisies de
TERRE-SAINTE et LÉGENDES explicatives

PAR LE

R. P. FRÉDÉRIC DE GHYVELDE, O. F. M.

Commissaire de Terre-Sainte

IMP. FRANCISCAINÉ MISSIONNAIRE

QUÉBEC

1911



LA SAINTE FAMILLE

VIE
DE
SAINT JOSEPH

Extraite de la " Cité mystique. "

AVEC GRAVURES

PAR LE

R. P. FRÉDÉRIC DE GHYVELDE, O. F. M.

Commissaire de Terre-Sainte

QUÉBEC

1911

IMPRIMATUR :

† L.-N. BÉGIN,

Archevêque de Québec.

15 octobre 1902.

DEDICACE

*A Son Excellence Mgr Diomède Falconio,
Archevêque de Larisse, Délégué Apostolique.*

Excellence,

Dernièrement Sa Sainteté Léon XIII, en recommandant de nouveau au clergé de tout l'univers, l'étude de la Somme théologique de saint Thomas d'Aquin, recommanda aussi, pour le peuple fidèle en général, une autre Somme, la " Cité mystique " de la Vénérable Mère Marie d'Agréda. Notre Saint Père le Pape attache une grande importance aux écrits de Marie d'Agréda et exprime l'espoir qu'ils puissent, surtout à l'époque présente, produire beaucoup de bien dans les âmes croyantes et bien disposées.

La Vie du Chef de la Sainte Famille, le Patriarche saint Joseph, est racontée en détail et d'une façon admirablement édifiante dans la " Cité mystique. " Nous avons pensé, avec l'aide de Dieu, et pour la plus grande édification des fidèles, de l'en extraire en entier et de la publier en un volume semblable à celui que nous avons fait naguère pour la " Vie de Notre-Seigneur Jésus-Christ. "

Saint Joseph, Patron de l'Eglise universelle,

est aussi le Patron spécial du Canada. Il nous a donc semblé que la Vie de ce grand Saint pourrait faire quelque bien dans nos familles encore si chrétiennes et d'une foi si simple.

Nous osons dédier notre humble travail à Votre Excellence, comme Représentant du Chef de l'Eglise universelle, et comme Membre si éminent de la Famille religieuse à laquelle nous sommes nous-même, malgré notre indignité, si heureux d'appartenir. Daigne Votre Excellence agréer cet hommage filial et respectueux.

La " Vie de Notre-Seigneur Jésus-Christ, " publiée avec l'encouragement du regretté Cardinal Taschereau et des Evêques de la Province de Québec, a pénétré dans des milliers et des milliers de nos familles. Puisse cette Vie du grand Patriarche à qui fut confiée la garde de l'Enfant-Dieu, trouver aussi sa place dans nos foyers canadiens et y produire des fruits abondants d'édification et de salut.

Agréez, Monseigneur, l'hommage de la profonde vénération avec laquelle je reste,

De votre Excellence,

Le très humble serviteur en N. S.

FR. FRÉDÉRIC, O. F. M.

Commissaire de Terre-Sainte.

TROIS-RIVIÈRES, 24 SEPTEMBRE 1902.

APPROBATIONS

*Approbation de son Excellence Mgr Diomède
Falconio, Archevêque de Larisse, Délégué
Apostolique*

Ottawa, le 4 octobre 1902.

J'ai le plaisir d'accuser réception de votre lettre par laquelle vous me faites l'honneur de me dédier la *Vie du Patriarche saint Joseph* que vous venez d'extraire de la *Cité mystique* de la Vénérable Mère Marie d'Agréda, ouvrage déjà approuvé par les Autorités Ecclésiastiques. Je vous en remercie cordialement.

J'estime que cette *Vie* du Chef de la Sainte Famille, racontée d'une façon admirablement édifiante, est appelée à faire un grand bien dans les familles chrétiennes, et je désire, en conséquence, qu'elle se répande partout, et spécialement parmi la population canadienne.

Agréez, mon Révérend Père, avec mes félicitations, l'assurance de mon dévouement.

+ DIOMÈDE FALCONIO, ARCH. DE LARISSÉ,
Délégué Apostolique.

*Approbation du R. P. Colomban-Marie, O. F. M.
Commissaire Provincial*

Connaissant la faveur accordée récemment par le Souverain Pontife à la reproduction totale ou partielle des œuvres de la Vénérable Marie d'Agréda, nous ne pouvons qu'approuver, en ce qui nous concerne, cette *Vie de saint Joseph* tirée textuellement des ouvrages de la Servante de Dieu, et enrichie par le Rév. Père Frédéric d'une foule de souvenirs personnels et de notes topographiques et historiques qui en font une œuvre originale et intéressante.

Montréal, le 10 août, en la fête du glorieux martyr saint Laurent.

FR. COLOMBAN-MARIE, O. F. M.

Commissaire Provincial.

La *Revue ecclésiastique* de Valleyfield, parlant de la *Cité mystique* dans son n^o 5, vol. IX, fait ressortir l'importance que les Souverains Pontifes et tout particulièrement Léon XIII attachent aux révélations de la Vénérable Marie d'Agréda. Nous croyons devoir citer les paroles mêmes de la *Revue* :

« La *Cité mystique* contenant les révélations de la très sainte Vierge Marie à la Vénérable Mère Marie de Jésus d'Agréda, est d'une importance si capitale que plusieurs Souverains Pontifes

successivement ont cru devoir en confier l'examen à des théologiens nommés par eux spécialement pour cet effet, et toujours les docteurs ont fait les plus grands éloges de cet ouvrage admirable.

La réserve sur laquelle on se tient ordinairement, au sujet des Révélations, n'a vraiment plus aucune raison d'être par rapport à la *Cité mystique* puisque Sa Sainteté Léon XIII a bien voulu encourager de tout cœur le projet de répandre parmi les fidèles la science des Saints contenue dans cette histoire divine de la Mère de Dieu.

Nous souhaitons donc pour la gloire de Dieu et l'honneur de la Sainte Vierge que les fidèles se prévalent de ces enseignements pour la pratique des vertus propres à leur état et pour leur consolation dans les épreuves de la vie. »

INTRODUCTION

Il y a près de trois siècles, une religieuse, Fille de sainte Claire, eut des révélations. Ces révélations écrites forment un ouvrage volumineux. Le docte et pieux Reviseur de la traduction de cet ouvrage, écrit primitivement en langue espagnole, et intitulé : *La Cité Mystique*... parle ainsi de cette sainte religieuse et des grandes révélations dont elle a été favorisée : “ Dieu qui est admirable dans toutes ses œuvres, l’est surtout dans ses Saints, selon l’expression de l’Ecriture... Le Très-Haut s’est plu à manifester la vérité de cette parole dans la vie de la vénérable Marie d’Agréda... Elle naît de parents chrétiens et estimables bourgeois de la petite ville d’Agréda, sur les confins de l’Aragon et de la Nouvelle-Castille. Son corps est frêle, sa santé délicate, son enfance malade est minée par des fièvres ardentes ; la mort semble l’avoir marquée de son sceau,

comme un être chétif qui n'est pas né viable, et qui se consume dans une invincible langueur. Elle n'a rien de ce premier âge si vif, si impétueux, si gai, si insoucieux de la vie qui déborde en lui de toutes parts ; elle est timide à l'excès, la mélancolie, la tristesse, trop souvent funestes compagnes d'un autre âge, semblent l'étreindre et couvrir d'un nuage épais son intelligence engourdie ; c'est une existence à part, étrange, qui n'a rien emprunté à la vie ordinaire et qui présage ou une fin précoce, ou une destinée surnaturelle et merveilleuse.

Une mort prématurée ne devait point l'atteindre ; elle devait vivre longtemps, au contraire ; et, sous l'enveloppe fragile d'un corps sans vigueur, Dieu tenait en réserve une âme énergique, un cœur d'héroïne capable de tous les sacrifices, une intelligence de premier ordre, une femme forte dans la pratique de toutes les vertus, qui devait manifester en elle les prodiges de la puissance divine, et condamner, par l'innocence et la pureté angélique de sa vie, les passions désordonnées et les vices d'un siècle et d'un peuple corrompus.

Bien jeune encore, elle donne l'exemple d'une piété sans égale et tellement sympathique, qu'à l'âge de quinze ans, dévorée du désir de se consacrer à la vie religieuse, elle entraîne à sa suite sa mère et sa sœur qui se vouent avec elle aux austérités du cloître, dans la maison paternelle, qu'on voit devenir l'autel mystérieux où ces trois courageuses victimes viendront s'immoler à la fois ; et, comme si ce n'était pas assez de cette triple immolation, son père et son frère suivent sur-le-champ le même exemple, et, renonçant à jamais à tous les biens temporels et à leur patrie, ils vont s'enfermer ensemble dans un humble couvent franciscain de la province de Burgos... Dès l'âge de dix-huit ans, Sœur Marie d'Agréda a des révélations et des visions extatiques, tellement fréquentes, que cet état surnaturel devient pour elle presque une habitude, et qu'il lui est impossible de le dissimuler aux yeux de ses compagnes. Le Seigneur, dit le Père Samaniego, son historien, la ravissait, attirant à soi toute son âme, et laissant son corps sans aucun sentiment. Elle était naturellement belle, l'extase

la rendait plus belle encore ; son visage, qui avait cette teinte brune des femmes du midi, devenait d'une blancheur lumineuse ; son corps se soulevait un peu au-dessus du sol, dans une pose si modeste et si dévote qu'on eût dit un séraphin sous une forme humaine, et dans cet état, il devenait aussi léger que s'il n'eût eu aucun poids naturel, de telle sorte qu'un souffle le remuait, même d'assez loin, comme une légère plume !

A l'âge de trente-cinq ans, dans une de ses visions extatiques, elle reçoit du ciel l'ordre d'écrire l'*Histoire de la Mère de Dieu* ; son humilité décline longtemps cet honneur, dont elle se jugeait indigne : elle cherche à se soustraire à cette mission, qu'elle se croyait impropre à remplir, par un sentiment profond de son ignorance ; mais la volonté du Seigneur se manifestant de manière à ne lui laisser aucun doute, elle obéit comme une fille soumise, et elle écrit cet admirable livre de la *Cité mystique*, où la main du Dieu de toute science semble avoir elle-même dirigé la plume de l'écrivain. L'inspiration divine s'y fait sentir à chaque

page ; en le lisant, on demeure persuadé que ce n'est que dans les régions célestes, où elle était ravie dans ses extases, qu'elle a pu recueillir la connaissance des plus sublimes mystères, la révélation des adorables et ineffables desseins du Très-Haut sur l'auguste Marie. C'est sous la dictée de la Mère de Jésus-Christ qu'elle retrace l'histoire de sa vie mortelle et des incompréhensibles faveurs dont elle fut privilégiée ; en sorte que cet ouvrage tombé de la plume d'une pauvre fille sans science acquise, et vivant dans l'obscurité du cloître, est peut-être le livre le plus extraordinaire et le plus étonnant qui soit sorti de la main d'une créature humaine. L'auteur y aborde sans hésitation les mystères les plus élevés de la religion chrétienne et les expose avec une rare clarté ; elle y développe sans embarras et avec une prodigieuse facilité le dogme catholique et les passages les plus ardens des Livres Saints ; la chronologie sacrée lui est aussi familière qu'aux plus éminents Docteurs ; elle y révèle les voies les plus secrètes de la Divine Providence : théologie savante, sublime philoso-

phie, connaissance étendue des sciences naturelles, éloquence persuasive, tout s'y trouve réuni, jusqu'à la netteté, la correction, l'élévation, la vigueur et l'élégance du style ; tout concourt à en faire un livre admirable et digne de Celui qui l'a inspiré ! (1) ”

C'est de ce Livre admirable que nous avons extrait les *Merveilles* de la Vie de notre auguste Patriarche saint Joseph. Durant tout le temps de ce travail long et délicat, nous avons éprouvé au-dedans de nous-même, une émotion douce, profonde, insolite, et bien des fois nous nous sommes surpris, poussant ce cri d'une irrésistible admiration : “ Oh ! quel Saint ! quel admirable Saint ! Qu'il mériterait donc d'être mieux connu et aussi d'être honoré davantage ! ” Puisse ce travail que nous offrons au public, avec une humble mais très grande confiance, aider à produire ce double et sanctifiant résultat au milieu de nos popula-

(1) Voir pour d'autres détails, la vie de la Bonne Sainte-Anne, (Introduction), et la vie tout entière de la Vénérable, reproduite en tête du premier volume de la *Cité Mystique*.

tions encore si chrétiennes au Canada ; à la plus grande gloire de Jésus, de Marie et de notre incomparable Patriarche saint Joseph, et pour la joie intérieure, l'encouragement spirituel, et la persévérance finale d'une multitude d'âmes (1) !

(1) Nous rappelons avec bonheur, à nos pieux lecteurs, que Sa Sainteté Léon XIII, a daigné encourager dernièrement et bénir le projet de répandre parmi les Fidèles, dans tous les pays, les admirables enseignements contenus dans la « *Cité Mystique.* »

N. B. Dans cette présente édition de propagande, nous supprimons la deuxième partie : SON CULTE, ainsi que la description des sanctuaires.

VIE
DE
SAINT JOSEPH

CHAPITRE PREMIER

SOMMAIRE : La Présentation de la Sainte Vierge
au Temple. — La petite Marie de Juda y fait le
Vœu de chasteté perpétuelle.

LES trois ans que le Seigneur avait déter-
minés étant révolus, Joachim et Anne,
accompagnés de quelques-uns de leurs parents,
partirent de Nazareth portant avec eux la

véritable Arche du Testament, la très pure Marie, pour la consacrer dans le saint Temple de Jérusalem (1).

La douce et ravissante Enfant courait par ses ferventes affections après l'odeur des parfums de son Bien-Aimé, pour aller chercher dans le Temple Celui qu'elle portait dans son cœur. L'humble cortège marchait sans être suivi d'un grand nombre de créatures terrestres, sans aucune magnificence extérieure, mais non pas sans une belle légion d'esprits angéliques qui étaient descendus du ciel et s'étaient joints à l'escorte de leur jeune Reine, pour solenniser cette fête en y chantant avec une harmonie céleste de nouveaux cantiques de gloire et de louanges au Très-Haut. La Souveraine du ciel, dont chaque pas était si beau, tandis qu'elle allait à la rencontre du suprême et véritable Salomon, les entendait et les voyait

(1) D'après toute la vénérable Tradition, la très Sainte Vierge fut présentée au Temple par ses vieux parents, saint Joachim et sainte Anne, vers l'âge de trois ans. — Voir la grande Vie de la Bonne Sainte Anne, publiée ici au Canada.

tous ; et c'est ainsi que la sainte compagnie franchit la distance de Nazareth à la sainte Cité de Jérusalem, pendant que les Parents de notre auguste et jeune Marie ressentaient une grande consolation spirituelle.

Ils arrivèrent enfin au saint Temple, et avant d'y entrer, Anne et Joachim prirent leur Fille et leur Maîtresse par la main et la conduisirent dans l'intérieur. Puis, après qu'ils eurent fait tous trois une dévote et fervente prière au Seigneur, le père et la mère lui offrirent leur fille, tandis que celle-ci s'offrait elle-même avec une humble adoration et un profond respect. Elle seule connut l'agréable acceptation que le Très-Haut faisait d'elle ; et elle entendit sortir des divines clartés qui remplissaient le Temple une voix qui lui disait : " Venez, mon Épouse et mon Elue ; venez dans mon temple, où je veux que vous m'offriez un sacrifice de louange et de bénédiction. "

Leur prière étant achevée, les saints époux allèrent trouver le prêtre, auquel ils présentèrent leur fille Marie ; et quand le prêtre lui eut donné sa bénédiction, ils la menèrent avec lui

dans l'appartement des vierges qui y étaient élevées dans une sainte retraite et en de pieuses occupations, jusqu'à l'âge où elles pouvaient se marier. Les aînées de la tribu royale de Juda et de la tribu sacerdotale de Lévi avaient les premières places dans cet appartement.

L'escalier qui y conduisait avait *quinze* degrés, et se trouva occupé par d'autres prêtres qui venaient recevoir notre jeune Reine. Celui qui la guidait et qui devait appartenir à la dernière hiérarchie des prêtres, la plaça sur le premier degré. Elle lui demanda alors la permission de prendre congé de ses parents ; et l'ayant obtenue, elle se tourna vers saint Joachim et sainte Anne, se mit à genoux, leur demanda leur bénédiction et les pria de la recommander à Dieu. Les saints époux la bénirent avec beaucoup de tendresse et de larmes ; et ensuite Marie monta toute seule les *quinze* degrés avec une ferveur et une joie incroyables, sans tourner la tête, et sans faire la moindre action puérile, excitant l'admiration de tous les assistants par la douce fermeté qu'elle montra en un âge si tendre. Les prêtres la reçurent et l'introduisi-

rent dans l'appartement des autres vierges ; et ce fut le pontife Siméon qui la remit et la recommanda aux femmes qui les gardaient et parmi lesquelles se trouvait Anne la prophétesse. Cette sainte matrone avait été prévenue par une grâce spéciale et par une lumière extraordinaire du Très-Haut, pour qu'elle se chargeât de la fille de Joachim et d'Anne ; elle le fit suivant les desseins de la divine providence avec beaucoup de zèle, ayant mérité par sa sainteté et par ses vertus d'avoir pour disciple Celle qui devait être la Mère de Dieu et la Maîtresse de toutes les créatures.

Après donc que les parents de la Bienheureuse Vierge Marie eurent pris congé d'elle, et l'eurent laissée dans le Temple pour y être élevée et consacrée à Dieu, sa maîtresse lui assigna sa petite chambre parmi les autres vierges, dont chacune en avait une semblable. La Reine du ciel ne s'y vit pas plutôt seule qu'elle s'y prosterna et baisa la terre, dans la pensée que c'était une partie du Temple : elle adora le Seigneur et lui rendit grâce de la nouvelle faveur qu'elle venait de recevoir. Le Très-

Haut l'éleva à une sublime extase dans laquelle il lui fut donné de contempler la divinité intuitivement.

Il n'est aucune langue qui puisse exprimer les effets de cette vision et de cette participation de l'essence divine. La personne du Père éternel parla à celle qui devait être Mère de son Fils, et lui dit : " Je veux, ma colombe et ma bien-aimée, vous montrer les trésors de mon être immuable, les perfections infinies, les dons cachés que je destine aux âmes que j'ai choisies pour héritières de ma gloire, après qu'elles auront été rachetées par le sang de l'Agneau qui doit mourir pour elles. Comprenez, ma Fille, combien je suis généreux envers celles de mes créatures qui me connaissent et qui m'aiment. Je veux que, comme mon Elue, vous voyiez de vos yeux les trésors que je tiens préparés pour élever les humbles, enrichir les pauvres, honorer les méprisés et récompenser tout ce que les mortels feront ou souffriront pour mon nom. "

La très sainte Enfant découvrit encore d'autres grands mystères dans cette vision de la

Divinité, parce que l'objet en était infini ; et elle répondit au Seigneur en ces termes : “ Très-Haut et très souverain Dieu éternel, votre grandeur est incompréhensible, comme les trésors de vos miséricordes sont inépuisables ; vos mystères sont ineffables, vos promesses infailibles ; vos paroles véridiques et vos œuvres parfaites, parce que vous êtes, Seigneur, infini et éternel en votre être et en vos perfections. Mais que deviendra, mon souverain Seigneur, ma petitesse à la vue de votre grandeur ? Je me reconnais indigne de voir ce que vous m'en découvrez, et pourtant j'ai besoin que vous daigniez me regarder de ce même trône de gloire. Toutes les créatures, Seigneur, s'anéantissent en votre présence ; que deviendra donc votre servante qui n'est que cendre et poussière ? Accomplissez en moi votre sainte volonté et votre bon plaisir ; et si les afflictions, les peines, les mépris des hommes, l'humilité, la patience, la douceur ont un prix inestimable à vos yeux, ne permettez pas, mon Bien-Aimé, que je sois privée d'un si riche trésor et d'un si précieux gage de votre amour ;

réservez-en la récompense à vos serviteurs et à vos amis, qui la mériteront mieux que moi, puisque je n'ai encore rien fait pour votre service et pour vous plaire. ”

Le Très-Haut accueillit avec beaucoup de satisfaction la demande de notre bienheureuse Vierge ; il lui fit connaître qu'il l'exauçait et qu'il lui accordait, comme elle le souhaitait, de travailler et de souffrir pour son amour durant le cours de sa vie entière, sans qu'elle découvrit alors de quelle manière cela lui devait arriver. La Reine du ciel rendit grâces d'avoir été appelée à endurer quelque chose pour le nom et pour la gloire de Dieu ; et dans le désir ardent qu'elle éprouvait d'obtenir cette faveur, elle pria le Seigneur de lui permettre de faire en sa présence les quatre vœux de *chasteté*, de *pauvreté*, d'*obéissance* et de clôture perpétuelle dans le Temple où il l'avait conduite. “ Ma chère Épouse, lui répondit le Très-Haut, mes pensées sont élevées au-dessus de toutes les créatures ; c'est pourquoi, mon Éluë, vous ignorez à présent ce qui peut vous arriver dans le cours de votre vie, et qu'il vous sera impos-

sible d'accomplir tous vos fervents désirs comme vous vous le proposez ; *j'accepte votre vœu de chasteté*, et je veux que vous le fassiez et que vous renonciez, en outre, dès aujourd'hui, aux richesses terrestres. Quant aux autres vœux, ma volonté est que vous tâchiez d'agir comme si vous les eussiez réellement faits ; le désir que vous avez de les faire s'accomplira plus tard sous le règne de la loi de grâce en beaucoup d'autres vierges, qui, pour me servir et vous imiter, feront les mêmes vœux, vivant ensemble dans diverses communautés ; ainsi vous serez Mère d'un grand nombre de filles. "

La bienheureuse Vierge fit alors le vœu de chasteté en la présence du Seigneur, et, sans s'astreindre aux autres, elle renonça à l'amour des choses terrestres et se promit d'obéir à toutes les créatures en vue de Dieu ; elle fut d'ailleurs plus ponctuelle, plus fervente et plus fidèle à accomplir les résolutions qu'elle prit à cet égard qu'aucun de ceux qui s'y sont obligés ou qui s'y obligeront par vœu spécial. Après quoi la claire vision de la Divinité cessa.

CHAPITRE DEUXIÈME

SOMMAIRE : Les Epousailles de la Sainte Vierge avec saint Joseph. — Origine de saint Joseph. — Ses premières années. — Ses sublimes vertus. — La baguette fleurie. — La mystérieuse Colombe. — Adieux au Temple.

La Sainte Vierge arrivait à sa quatorzième année (1). Elle était déjà fort grande au physique et au moral, en vertus et en mérites : elle eut une autre vision abstractive de la Divinité. Il semble qu'il soit arrivé en cette vision ce que l'Écriture dit être arrivé à Abraham, quand Dieu lui ordonna de sacrifier son fils bien-aimé

(1) Ecrivant spécialement la *Vie de saint Joseph*, notre intention n'est pas de rapporter ici toutes les merveilles qui s'accomplirent dans le Temple, durant tout le séjour de la Sainte Vierge, jusqu'au moment de ses Fiançailles avec cet auguste Patriarche. On les trouvera dans sa propre Vie publiée en 1904.

Isaac, unique gage de toutes ses espérances : Dieu tenta Abraham, dit Moïse, éprouvant sa prompte obéissance pour la couronner. On peut dire, en effet, que Dieu tenta aussi notre auguste Maîtresse en cette vision, en lui ordonnant *d'embrasser l'état de mariage*. Cela prouve combien il est vrai de dire que les jugements du Seigneur sont incompréhensibles, et combien ses voies et ses pensées sont élevées au-dessus des nôtres. Celles de la très pure Marie étaient aussi éloignées de celles que le Très-Haut lui manifestait, en lui ordonnant de recevoir un époux pour sa garde et pour sa compagnie, que le ciel l'est de la terre ; car elle désirait et s'était promis de n'en avoir aucun durant toute sa vie, autant qu'il pouvait dépendre de sa volonté, et elle renouvelait souvent le vœu de chasteté qu'elle avait fait de si bonne heure.

L'ordre que le Seigneur lui donna d'accepter un époux terrestre, sans qu'elle s'y attendît et sans lui découvrir autre chose alors, surprit étrangement le cœur très innocent de Marie qui vivait dans l'assurance de n'avoir point

d'autre époux que le même Dieu qui le lui donnait. Cette épreuve fut bien plus grande que celle d'Abraham, puisqu'il n'aimait pas autant son fils Isaac, que l'auguste vierge de Juda n'aimait sa chasteté inviolable.

Mais la très prudente Vierge suspendit son jugement devant un ordre si surprenant, et ne s'appliqua qu'à espérer et à croire mieux qu'Abraham en l'espérance contre l'espérance, et elle dit au Seigneur : " Dieu éternel, d'une majesté incompréhensible, Créateur du ciel et de la terre et de tout ce qui s'y trouve renfermé, toutes choses étant soumises à votre volonté, vous pouvez faire de votre très petite servante tout ce qu'il vous plaira, sans que je manque jamais à ce que je vous ai promis. Que si je ne m'écarte point, mon Bien-Aimé, de votre bon plaisir, je proteste de nouveau que je veux être chaste tout le temps de ma vie et que je ne veux point d'autre maître ni d'autre époux que vous, mon divin Seigneur ; et puisque je dois, comme votre créature, vous obéir, il vous appartient, mon adorable Epoux, de tirer ma faiblesse humaine de l'embarras pénible où me

met votre saint amour. ” La très chaste Marie se troubla quelque peu, comme il lui arriva plus tard, lors de l’ambassade de l’Archange saint Gabriel ; mais quoiqu’elle ressentît une certaine tristesse, elle n’en montra pas moins la plus héroïque obéissance qu’elle eût pratiquée jusqu’alors ; de sorte qu’elle se soumit entièrement à la volonté du Seigneur. Le Très-Haut lui répondit : “ Marie, calmez votre cœur ; votre résignation m’est agréable ; la puissance de mon bras n’est pas sujette aux lois ; je me charge de tout ce qui vous sera le plus convenable. ”

La Très Sainte Vierge revint de la vision à son état ordinaire avec cette seule promesse du Très-Haut, et elle fut continuellement agitée entre l’incertitude et l’espérance dans lesquelles l’avaient laissée le commandement et la promesse divine ; le Seigneur la voulant obliger par ce moyen à redoubler ses larmes et ses affections d’amour et de confiance, de foi, d’humilité, d’obéissance, de chasteté, et de plusieurs autres vertus qu’il nous serait impossible d’énumérer. Pendant que notre Souve-

raine se livrait avec une certaine douleur à ces prières et à ces perplexités humbles et prudentes, Dieu parla dans un songe au grand prêtre, qui était saint Siméon, et lui prescrivit de se disposer à marier Marie, fille de Joachim et d'Anne, parce que sa divine Majesté la regardait avec une sollicitude et avec un amour particuliers. Le saint prêtre, en répondant à Dieu, le pria de faire connaître celui que Marie devait épouser. Le Seigneur lui ordonna d'assembler les autres prêtres et les docteurs, et de leur exposer que cette jeune vierge était seule et orpheline (1) et qu'elle n'avait aucune inclination à s'engager dans le mariage ; mais que, la coutume étant qu'aucune fille nubile ne sortît du Temple sans se marier, il était convenable de lui faire embrasser cet état avec la personne qu'ils jugeraient le plus à propos.

(1) La Sainte Vierge avait perdu son père saint Joachim et sa mère sainte Anne durant son séjour dans le Temple. Voir la *Vie de la Bonne sainte Anne*.

Le prêtre Siméon obéit aux ordres divins ; et, ayant assemblé les autres prêtres, il leur découvrit la volonté du Très-Haut, et leur annonça, suivant ce qui lui avait été révélé. la prédilection que la Majesté divine avait pour la jeune vierge, Marie de Nazareth, ajoutant que, comme elle se trouvait dans le Temple privée de ses parents, il était de leur devoir de prendre un soin particulier de ses intérêts, et de lui chercher un époux digne d'une jeune fille si vertueuse et si irréprochable dans toute sa conduite, ainsi qu'ils l'avaient tous reconnu durant le temps qu'elle y avait demeuré ; d'autant plus que son origine et tous les autres avantages qu'elle présentait en sa personne étaient si considérables, qu'il était important de bien choisir celui à qui il faudrait la confier. Il leur dit aussi que Marie de Nazareth n'avait point de goût pour le mariage, mais qu'il n'était pas juste qu'elle sortît du Temple sans embrasser cet état, parce qu'elle était orpheline et arrivée à l'âge nubile.

Après que cette affaire eut été proposée et mûrement discutée dans l'assemblée des prê-

tres et des docteurs, ils délibérèrent tous par une impulsion du Ciel que, dans une circonstance où il était si à désirer de prendre une bonne décision, et où le Seigneur avait manifesté son bon plaisir, il fallait consulter sa sainte volonté et le prier de désigner par quelque signe celui qui serait le plus propre pour être l'époux de Marie, et que cet époux fût de la maison et de la lignée de David, afin que la loi fût accomplie. Ils fixèrent, en conséquence, un jour où tous les jeunes hommes de cette lignée qui étaient à Jérusalem devaient se réunir dans le temple : et ce fut justement le jour auquel notre Souveraine achevait sa quatorzième année. Et, comme il était nécessaire de lui donner connaissance de cette résolution et de lui demander son consentement, le prêtre Siméon l'appela et lui annonça l'intention qu'il avait, ainsi que les autres prêtres, de lui choisir un époux avant qu'elle sortît du temple.

Ceci se passa neuf jours avant celui qu'on avait fixé pour prendre une décision et pour exécuter ce qui aurait été arrêté. Pendant ce

temps la Très Sainte Vierge redoubla ses prières, ses larmes et ses soupirs, et demanda au Seigneur l'accomplissement de sa divine volonté en une chose qui lui était si importante et qui la jetait dans de si vives inquiétudes. Le Seigneur lui apparut et lui dit : " Mon Epouse et ma Colombe, calmez votre cœur affligé, et bannissez-en le trouble et la tristesse : je suis attentif à vos désirs et à vos prières ; je gouverne toutes choses et le prêtre est conduit par ma lumière ; je vous donnerai un époux qui ne s'opposera pas à vos saints désirs, mais plutôt s'y conformera avec le secours de ma grâce : je vous le chercherai parfait et selon mon cœur, et je le choisirai d'entre mes serviteurs : mon pouvoir est infini, et ma protection ne vous manquera jamais."

Le jour déterminé arriva auquel, ainsi que nous l'avons dit précédemment, notre Souveraine achevait la quatorzième année de son âge. En ce jour les jeunes hommes de la tribu de Juda et de la lignée de David (dont notre auguste Maîtresse descendait), alors présents à Jérusalem, s'assemblèrent. Joseph, originaire

de Nazareth et habitant de la sainte cité, reçut ordre de se rendre parmi eux, comme étant de la race royale de David.

Il convient, avant de continuer notre récit, de placer ici ce que le Très-Haut a daigné révéler sur les jeunes années de saint Joseph et comment sa divine Bonté a préparé le cœur de cet auguste patriarche pour le rendre digne d'être l'époux et le gardien de la Reine des vierges (1).

C'est aux mérites de la Très Sainte Vierge Marie, après ceux de son adorable Fils, que l'on doit attribuer les dons et les grâces dont le Très-Haut favorisa le glorieux Patriarche. Quand même notre divine Souveraine n'aurait pas été la cause méritoire ou l'instrument de la sainteté de son époux, au moins était-elle la fin immédiate à laquelle cette sainteté se rapportait : car toute la plénitude de vertus et de

(1) Il n'entre pas dans notre sujet d'étudier ici la généalogie de saint Joseph. Les Docteurs de l'Eglise et les Commentateurs de nos Saints Livres l'ont fait amplement dans leurs volumineux et doctes écrits.

grâces que le Seigneur communiqua à son serviteur Joseph lui fut accordée afin de le rendre le digne époux de celle qu'il choisissait pour sa Mère. C'est sur cette règle, et sur l'amour et l'estime que cet adorable Seigneur avait pour sa très pure Mère, qu'il faut mesurer la sainteté de saint Joseph ; aussi suis-je persuadé que s'il se fût trouvé au monde un autre homme plus parfait et plus excellent que lui, le Seigneur l'aurait donné pour époux à sa propre Mère ; et puisqu'il lui a donné saint Joseph, il devait être sans contredit le plus grand saint que Dieu eût sur la terre. Or l'ayant créé et prédestiné pour de si hautes fins, il est certain qu'il a voulu employer sa main puissante à le rendre capable de répondre à ces mêmes fins et proportionner l'instrument à l'œuvre : mais cette espèce de rapport et de proportion, la lumière divine ne pouvait la trouver que dans la sainteté, dans les vertus, dans les dons, dans les grâces, dans les bonnes inclinations naturelles et infuses dont Joseph offrait l'assemblage.

Je remarque une différence entre ce grand

patriarche et les autres saints, quant aux dons de grâce qu'ils reçurent ; car beaucoup de saints ont obtenu d'autres faveurs et privilèges qui regardaient non seulement leur propre sainteté, mais d'autres fins du service du Très-Haut en d'autres hommes ; ainsi c'étaient comme des dons gratuits ou indépendants de la sainteté. Mais en ce qui concerne notre saint patriarche, tous les dons qu'il reçut augmentaient en lui les vertus et la sainteté, parce que le ministère auquel ils se rapportaient était un effet de sa sainteté et de ses bonnes œuvres ; plus donc il était saint, plus il se trouvait digne d'être l'époux de l'auguste Marie et le dépositaire du trésor et du mystère du Ciel ; de sorte qu'il devait être un prodige de sainteté, comme il le fut réellement. Il fut sanctifié dès avant sa naissance et, de ce moment, la concupiscence rebelle resta en lui comme enchaînée pour toute sa vie, de sorte qu'il n'éprouva jamais un seul mouvement désordonné.

Saint Joseph naquit très beau et très parfait selon la nature et causa à ses parents une joie extraordinaire, semblable à celle qu'excita plus

tard la naissance de saint Jean-Baptiste, quoique la raison n'en fût pas manifeste. Le Seigneur lui avança l'usage de l'intelligence en le lui donnant dans toute sa perfection en la troisième année de son âge ; il lui communiqua aussi une science infuse et une nouvelle augmentation de grâce et de vertu. Le saint enfant commença dès lors à connaître Dieu par la Foi ; il le connut aussi par le raisonnement naturel comme première cause et auteur de toutes les créatures ; et il concevait d'une manière très sublime tout ce que l'on disait de Dieu et de ses œuvres. Il fut élevé dès la même époque à un haut degré d'oraison et de contemplation et rendu merveilleusement apte aux vertus dont son jeune âge lui permettait l'exercice ; de sorte que saint Joseph était déjà un homme d'un jugement et d'une sainteté rares, tandis que la raison n'apparaît chez les autres enfants qu'à l'âge de sept ans ou même plus tard. Il était d'un naturel fort doux, charitable, sincère, et annonçait en tout des inclinations non seulement vertueuses, mais angéliques, et, croissant en sainteté et en perfec-

tion, il arriva par une vie irrépréhensible à l'âge auquel il épousa la très pure Marie.

Pour lui augmenter alors les dons de la grâce et le confirmer en ces mêmes dons, les prières de notre divine Souveraine eurent une efficace particulière ; car elle supplia instamment le Très-Haut, dans le cas où il lui plairait de la soumettre au joug du mariage, de sanctifier son époux Joseph, afin qu'il se conformât à ses très chastes désirs. L'auguste Vierge comprit que le Seigneur exauçait sa demande, et qu'il opérait par la force de son puissant bras, en l'âme du saint patriarche, des effets si nombreux et si divins, qu'il n'est pas possible de les exprimer : car il le combla par infusion des dons les plus riches, et l'empreignit des habitudes parfaites de toutes les vertus. Il redressa de nouveau ses puissances, le remplit de grâce, et le confirma en cette même grâce d'une manière extraordinaire. Quant à la vertu et aux prérogatives de la chasteté, le saint époux surpassa les plus hauts séraphins ; car vivant en un corps terrestre et mortel, il fut doué de la pureté qu'ils ont, étant affranchis de la

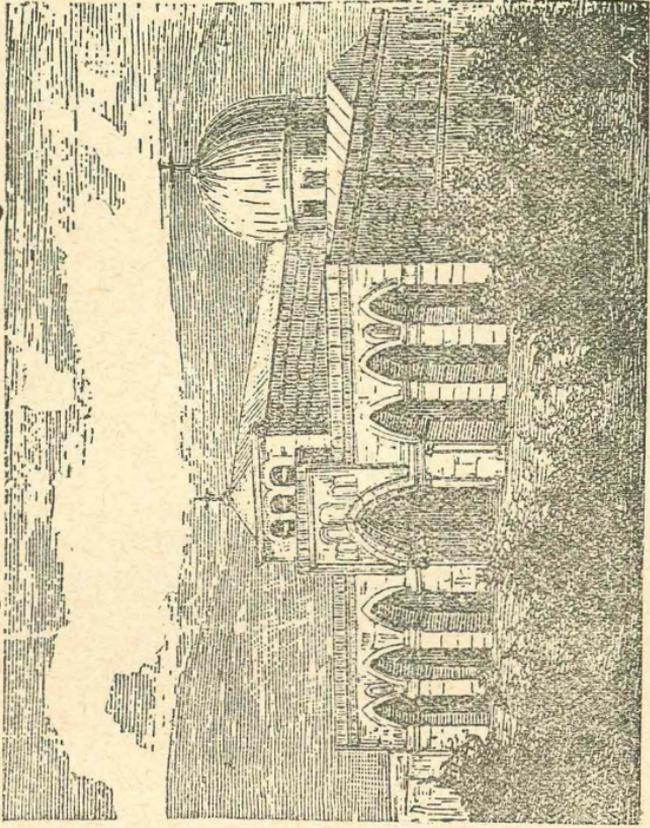
mérite de cette jeune vierge, ni tout ce que la renommée disait de sa beauté et de toutes ses autres admirables qualités, chacun aspirait au bonheur d'obtenir pour épouse celle qu'on savait, en outre, être l'enfant unique de sa maison. Il n'y eut parmi eux que le très humble et très juste Joseph qui se crût indigne d'un pareil trésor ; et se souvenant du vœu de chasteté qu'il avait fait, il promit de nouveau de l'observer toute sa vie, tout en se résignant à la volonté divine, et en acceptant de grand cœur tout ce qu'elle voudrait disposer ; mais cela n'empêchait pas qu'il n'eût plus de vénération et plus d'estime que tous les autres pour l'aimable vierge de Nazareth.

Tandis que tous ceux qui étaient rassemblés faisaient cette prière, on vit *fleurir* la seule baguette que Joseph portait et l'on vit en même temps descendre une très belle colombe revêtue d'un merveilleux éclat qui se posa sur la tête du même saint ; ensuite Dieu lui parla intérieurement en ces termes : “ Joseph, mon serviteur, Marie doit être votre épouse ; recevez-la avec soin et avec respect, car elle est

agréable à mes yeux ; elle est très juste et très pure de corps et d'esprit : vous ferez tout ce qu'elle vous dira." Sur la déclaration et le signe du ciel, les prêtres se déterminèrent de donner à Marie saint Joseph pour époux, comme celui que Dieu même lui avait choisi. Ils appelèrent aussitôt pour les épousailles la vierge de Juda qui parut au milieu de l'assemblée avec une majesté plus qu'angélique, et avec une beauté, une douceur et une grâce incomparables, et les prêtres la marièrent avec Joseph, le plus chaste et le plus saint des hommes.

L'auguste Marie, avec un air modeste et recueilli, et en Reine d'une humilité égale à sa majesté, fit ses adieux aux prêtres et à la Maîtresse, et demanda leur bénédiction et pardon à ses compagnes, en remerciant les uns et les autres des bienfaits qu'elle en avait reçus. Elle fit tout cela avec des témoignages de profonde humilité, et en même temps avec un prudent laconisme : car elle parlait très peu dans toutes les occasions, et ce qu'elle disait était toujours pesé et mesuré. Elle sortit du Temple

avec une vive douleur de le quitter contre ses inclinations et contre ses désirs, et escortée de quelques-uns des principaux ministres du Temple qui étaient séculiers et s'occupaient de ses intérêts temporels ; puis elle s'en alla avec son époux Joseph à Nazareth, patrie des deux nouveaux époux. Saint Joseph y était né, et c'était par une disposition particulière du Très-Haut qu'il était allé, à la suite d'un revers de fortune, demeurer à Jérusalem, où les choses tournèrent si bien pour lui, qu'il eut le bonheur de devenir l'époux de Celle que Dieu avait choisie pour être sa propre Mère !



LA MOSQUÉE EL-AKSA

LÉGENDE

L'empereur Justinien avait fait bâtir une belle église, en souvenir du Mystère de la *Présentation*.

Le Khalife Omar fit sa prière dans cette église et établit qu'à l'avenir elle serait dédiée au culte de l'Islamisme, sous le nom de *El-Aksa* (l'éloignée).

Dans la suite plusieurs tremblements de terre ébranlèrent l'édifice qui fut rebâti vers le milieu du cinquième siècle.

Notre Gravure montre la façade de l'édifice. Un porche, ayant *sept* arcades de front, accolé à cette façade, en 1236, donne entrée au vaste monument. La Mosquée forme une sorte de parallélogramme d'environ trois cents pieds de long sur deux cents de large. Elle est composée de *sept* nefs qui présentent à l'œil du visiteur une véritable forêt de colonnes.

C'est vers l'extrémité sud de la grande nef que se trouve, d'après la Tradition : L'*Emplacement approximatif de l'habitation de la Très Sainte Vierge, lors de son séjour dans le Temple*. Et l'on croit que c'est encore là que Marie présenta son divin Fils, au jour de la Purification.

CHAPITRE TROISIÈME

SOMMAIRE: Nazareth. — Vie intime de la Sainte-Vierge et de Saint Joseph, à Nazareth, avant le mystère de l'Incarnation. — Apothéose de Saint Joseph. — La perfection dans l'état du mariage.

Etant arrivés à Nazareth, où l'auguste Marie avait les maisons et les autres biens de ses bienheureux parents, ils y furent reçus et visités par leurs parents et leurs amis, avec les réjouissances et les félicitations que l'usage établit en de semblables occasions. Après s'être acquittés fort saintement de tous les devoirs que la civilité impose, et avoir honnêtement satisfait aux obligations temporelles qui lient les hommes dans leurs rapports mutuels, nos très saints mariés Joseph et Marie se trouvèrent libres et tranquilles dans leur demeure. Suivant la coutume adoptée par les Juifs, les époux passèrent les premiers

jours de leur mariage à étudier réciproquement leur caractère, afin d'apprendre par cette connaissance mutuelle à vivre en plus grande concorde et harmonie.

Or, en un de ces jours, saint Joseph dit à la Sainte Vierge : " Mon Epouse et ma Maîtresse, je rends grâce au Très-Haut de m'avoir fait la faveur de me choisir pour votre époux, lorsque je méritais le moins cet honneur et que je me croyais le plus indigne de votre compagnie ; mais sa divine Majesté, qui peut quand elle veut, élever le pauvre, a usé de cette miséricorde envers moi, et je désire que vous m'aidiez, comme je l'espère de votre bonté et de votre vertu, à lui rendre la reconnaissance que je lui dois, en la servant avec droiture de cœur. En tout ce qui regardera son service je serai votre serviteur, et je vous prie, par l'affection sincère avec laquelle je vous estime, de suppléer aux biens qui me manquent et à beaucoup de qualités que je n'ai pas et que je devrais avoir pour être votre époux : faites-moi connaître votre volonté, afin que je l'accomplisse."

Après avoir entendu ce discours avec une humilité sincère et une douce gravité, la très sainte épouse répondit à Joseph : “ Mon Seigneur et mon époux, je suis bien aise que le Très-Haut, m’ayant destinée au mariage, ait eu la bonté de vous choisir pour mon époux et pour mon maître et que les services que je désire vous rendre aient été approuvés de sa divine volonté ; mais, si vous me le permettez, je vous dirai les intentions et les pensées que je désire vous communiquer à ce sujet. ”

Le Seigneur prévenait par sa grâce le cœur docile de saint Joseph, et l’enflammait de nouveau de son divin amour par les paroles de la très sainte Vierge, et le saint répondit : “ Parlez, mon épouse et ma Maîtresse, car votre serviteur écoute. ” Dans cette circonstance la Reine de l’univers était assistée par les *mille Anges de sa garde*, sous une forme visible (1), comme elle le leur avait demandé, parce que le Très-Haut avait fait comprendre à la très pure Marie avec quel respect et quelle réserve elle devait parler à son époux. Jusque-là il l’avait laissée dans la retenue et dans la crainte

naturelle qu'elle avait toujours eue de parler toute seule avec un homme, ce qui ne lui était pas encore arrivé, si ce n'est peut-être quelquefois avec le grand prêtre; et tout cela afin qu'elle agît en toutes choses avec une plus grande grâce et un plus grand mérite.

Les saints anges obéirent à leur Reine, et visibles pour elle seule, ils l'assistèrent de leur présence; c'est en cette nombreuse compagnie qu'elle dit à saint Joseph : « Mon Seigneur et mon époux, il est juste que nous rendions grâces et que nous donnions gloire et louange à notre Dieu et Créateur, qui est infini en bonté et incompréhensible en ses jugements et qui a fait éclater sa grandeur et sa miséricorde en nous choisissant pour son service. Je me reconnais plus redevable à sa divine Majesté qu'aucune autre créature et plus que toutes ensemble; car j'ai reçu de sa main très libérale plus de largesses qu'elles, tandis que je les méritais le moins. Dès ma plus tendre jeunesse, poussée

(1) Voir : La Vie de la très sainte Vierge Marie.

par la force de la vérité qui m'a éclairée d'une vive lumière en me désabusant de tout ce qui est visible, je me suis consacrée à Dieu par le vœu que je lui fis de rester toute ma vie chaste d'esprit et de corps ; je lui appartiens et le reconnais pour mon époux et pour mon maître, et je suis fermement décidée à lui garder la foi de la chasteté. Je veux que vous m'aidiez à accomplir ce vœu et en tout le reste je serai votre fidèle servante, pour vous entourer de soins tant que je vivrai. Agréez, mon époux, cette sainte résolution, et confirmez-la par la vôtre, afin que Dieu accepte l'offrande que nous lui ferons de nous-mêmes, comme un sacrifice d'agréable odeur, et que nous obtenions les biens éternels que nous espérons. »

Le très chaste Joseph, tout rempli de joie par le discours de sa très sainte épouse, lui répondit : « Mon épouse et ma Maîtresse, en me communiquant vos chastes pensées et vos saintes résolutions, vous avez pénétré et ouvert mon cœur, que je n'ai pas voulu vous découvrir avant que vous m'eussiez manifesté le vôtre. Je me reconnais aussi le plus obligé des hom-

mes au Seigneur de l'univers parce qu'il m'a appelé de fort bonne heure, par sa véritable lumière, à l'aimer avec droiture de cœur. Il faut que vous sachiez, mon Epouse, que dès la douzième année de mon âge, j'ai également promis de servir le Très-Haut en chasteté perpétuelle; je renouvelle maintenant le même vœu, pour ne pas empêcher le vôtre : au contraire, je vous promets en la présence de la Majesté divine de vous y aider autant qu'il dépendra de moi, afin que vous serviez Dieu en toute pureté et que vous l'aimiez selon vos désirs. Je serai, avec sa sainte grâce, votre très fidèle serviteur, et je vous prie d'agrèer mes chastes affections, de me regarder comme votre frère, et de n'avoir jamais aucun autre amour que celui que vous devez d'abord au divin Sauveur, puis à moi. » Durant cet entretien le Très-Haut affermit de nouveau le coeur de saint Joseph dans la vertu de chasteté et dans l'amour saint et pur qu'il devait porter à son épouse la très sainte Vierge ; aussi le saint eut-il cet amour à un degré très éminent, et notre auguste Reine l'augmentait encore et lui ravis-

sait le cœur par la sagesse de sa conversation.

Les deux très saints et très chastes époux ressentirent une joie et une consolation incomparables par la vertu divine dont le bras du Tout-Puissant les remplissait, et l'auguste Marie promit à saint Joseph de seconder ses désirs, comme étant la maîtresse des vertus et comme en pratiquant toujours sans aucun obstacle, les points les plus difficiles et les plus excellents. Le Très-Haut donna en même temps à saint Joseph une pureté toute nouvelle et un empire absolu sur tous ses sens, afin qu'il servît son épouse Marie sans nul empêchement, avec une parfaite abnégation, et avec une grâce aussi admirable qu'extraordinaire, tout en accomplissant de cette manière la volonté et le bon plaisir du Seigneur. Ils firent le partage des biens que saint Joachim et sainte Anne avaient laissés à leur bienheureuse Fille ; une partie fut offerte au Temple où elle avait demeuré ; l'autre fut destinée aux pauvres ; et la troisième resta à la disposition du saint époux Joseph, notre Reine ne se réservant que le soin de le servir et de travailler dans la mai-

son, car la très prudente Vierge s'abstint toujours de vendre et d'acheter et de tout ce qui regardait le dehors, comme je l'ai marqué dans un autre endroit.

Saint Joseph avait appris dans sa jeunesse le métier de charpentier, comme un des plus honnêtes et des plus propres pour gagner de quoi subvenir à ses besoins, parce qu'il était pauvre des biens de la fortune ; il demanda à sa très sainte épouse si elle agréerait qu'il exerçât ce métier pour la servir et pour augmenter la part des pauvres, puisqu'il fallait travailler et éviter l'oisiveté. La très prudente Vierge y consentit en avertissant saint Joseph que le Seigneur ne voulait pas qu'ils fussent riches, mais pauvres et amis et protecteurs des pauvres autant que le leur permettraient les ressources dont ils pouvaient disposer. Après quoi les deux saints époux eurent une sainte émulation sur ce que chacun d'eux voulait obéir à l'autre comme supérieur. Mais la très pure Marie qui était la plus humble d'entre les humbles, l'emporta en humilité, et ne voulut point souffrir que, l'homme étant le chef, l'ordre de la nature fût ren-

versé ; ainsi elle fit consentir son époux à la voir obéir en toutes choses, lui demandant seulement la permission de faire l'aumône aux pauvres du Seigneur : ce que le saint lui accorda.

Saint Joseph ayant reconnu par une nouvelle lumière du Ciel, durant ces premiers jours dont nous venons de parler, le caractère de son épouse Marie, sa rare prudence, sa profonde humilité, sa pureté incomparable, et l'ensemble de toutes ses vertus, au delà de tout ce qu'il pouvait espérer, fut de nouveau ravi en admiration ; l'esprit transporté de joie, le cœur tout enflammé par d'ardentes affections, il ne cessait de louer le Seigneur et de lui rendre de nouvelles actions de grâces pour lui avoir donné une telle épouse sans qu'il l'eût mérité. Afin que cette œuvre fût absolument parfaite (car elle était le principe de l'œuvre la plus grande que Dieu devait accomplir par sa toute-puissance), ce même Seigneur fit que le Souverain du Ciel répandît par sa présence et par sa vue une crainte si respectueuse dans le cœur de son époux que nous ne saurions la

dépeindre. Cela résultait du vif rayonnement de la divine lumière que saint Joseph voyait sortir du visage de notre Reine, outre qu'elle avait une majesté ineffable qui l'accompagnait toujours, étant revêtue d'un bien plus merveilleux éclat que Moïse quand il descendit de la montagne avec d'autant plus de raison que l'entretien qu'elle avait eu avec Dieu avait été plus long et plus intime.

Ensuite la très sainte Vierge eut une vision divine, en laquelle le Seigneur lui dit : " Mon Epouse, ma Bien-Aimée et mon Elue, voyez combien je suis fidèle en mes paroles envers ceux qui m'aiment et qui me craignent ; répondez donc maintenant à ma fidélité en remplissant vos obligations d'épouse en toute sainteté, pureté et perfection : la compagnie de mon serviteur Joseph, que je vous ai donnée, vous y aidera ; obéissez-lui comme vous le devez, et tâchez de le consoler, car telle est ma volonté. " La très pure Marie répondit : " Je vous loue et vous glorifie, mon Dieu, pour la sagesse admirable et la providence paternelle dont vous avez usé envers moi, indigne

et pauvre créature ; tous mes désirs sont de vous obéir et de vous plaire comme votre servante, qui vous est plus redevable qu'aucune autre créature. Accordez-moi, Seigneur, votre divin secours, afin qu'il m'assiste et me dirige en toutes choses, et que je puisse toujours accomplir ce qui vous sera le plus agréable ; faites aussi que je m'acquitte par son moyen des devoirs de l'état dans lequel vous me placez, et que, comme votre fidèle servante, je ne m'écarte jamais de vos ordres et de votre bon plaisir. Donnez-moi votre bénédiction, car avec elle j'obéirai à votre serviteur Joseph et je le servirai comme vous me le commandez, mon divin Maître et mon Créateur ! ”

La maison et le mariage de Marie et de Joseph furent fondés sur ces divins appuis, et dès le huit septembre, jour auquel eurent lieu les épousailles, jusqu'au vingt-cinq mars suivant, où arriva l'incarnation du Verbe, les deux époux vécutent de telle sorte que le Très-Haut les disposa l'un et l'autre à l'œuvre pour laquelle il les avait choisis ; et notre auguste Souveraine régla les choses qui regardaient

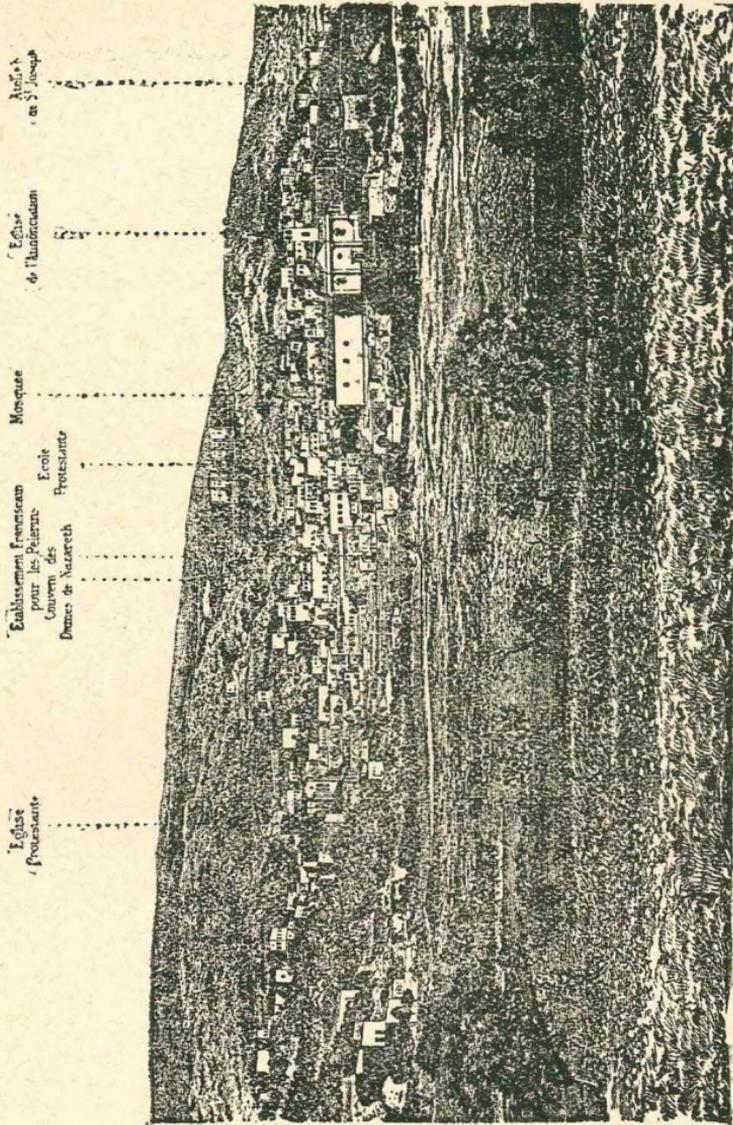
leurs personnes et leur maison, comme on le verra dans les chapitres suivants.

Mais je ne saurais, avant de les commencer, contenir les sentiments que fait naître en moi le sort fortuné du plus heureux des mortels, saint Joseph. D'où vous est venu, ô homme de Dieu, un si grand bonheur, qu'entre les enfants d'Adam on ait pu dire de vous seul, que Dieu lui-même vous ait appartenu de si près qu'on l'ait pris pour votre fils unique ! Le Père éternel vous donna sa Fille, le Fils vous remet sa véritable Mère, le Saint-Esprit vous confie son Epouse et vous met à sa place : la très sainte Trinité tout entière vous donne son élue, son unique et son excellente comme le soleil, pour votre légitime épouse. Connaissez-vous bien, mon grand saint, votre dignité ? Comprenez-vous vos avantages ? Savez-vous que Celle que vous venez de recevoir pour femme est Reine et Maîtresse du ciel et de la terre, et que vous êtes le dépositaire des trésors inestimables du Très-Haut lui-même ? Voyez, homme divin, quel précieux trésor vous possédez, et sachez que si vous ne rendez pas les anges et les séra-

phins envieux, votre bonheur et le mystère que votre mariage renferme ne les jettent pas moins dans l'admiration. Agréez, de la part de tout le genre humain, les congratulations de tant de faveurs et de joie. Vous avez entre vos mains le registre des divines miséricordes, vous êtes le maître et l'époux de celle qui n'a que Dieu au-dessus d'elle, vous serez riche et heureux parmi les hommes et parmi les anges. Souvenez-vous de notre pauvreté et de notre misère, et de moi chétif ver de terre, qui désire d'être votre fidèle servante, secourue et favorisée de votre puissante intercession.

Instruction de la Reine du Ciel. — Ma fille, vous trouverez par l'exemple que j'ai donné dans l'état de mariage où me plaça le Très-Haut, la condamnation des prétextes que les âmes qui y sont engagées allèguent pour ne point pratiquer la perfection. Il n'est rien d'impossible à Dieu non plus qu'à celui qui espère en Dieu avec une foi vive, et qui s'abandonne entièrement à sa divine disposition. Je vivais dans la maison de mon époux avec la même perfection que dans le Temple, parce

qu'en changeant d'état je ne perdis pas mon amour pour le Seigneur, et ne cessai ni de désirer ni de m'efforcer de l'aimer et de le servir ; au contraire, j'excitais en moi ces sentiments afin que rien ne m'empêchât de m'acquitter de mes obligations d'épouse ; c'est pourquoi Dieu m'assistait de plus en plus par son secours, et sa puissante main disposait toutes choses selon mes désirs. C'est ce que le Seigneur ferait encore pour toutes les créatures, si de leur côté elles répondaient à ses faveurs ; mais elles jettent la faute sur l'état de mariage, et en cela elles se trompent elles-mêmes : car l'obstacle à leur perfection et à leur sainteté vient, non de cet état, mais des soins vains et superflus qu'elles y prennent, et de ce qu'elles préfèrent leur propre satisfaction au bon plaisir du Seigneur.



I. — VUE DE NAZARETH.

LÉGENDE

Nassara est l'ancienne Nazareth, nom qui signifie *fleur* selon saint Jérôme. Avant J.-C., cette ville n'est mentionnée nulle part. Saint Luc est le premier qui en parle dans son Evangile.

ETAT ACTUEL. — La ville de Nazareth est située à 1,112 pieds au-dessus du niveau de la Méditerranée. Elle est bâtie en amphithéâtre et entourée de collines de tous côtés.

Le sol en est inégal. Les rues sont étroites, mais assez bien pavées.

Nazareth, possède environ 6,000 habitants, partagés comme il suit (1) : Latins, 1,300 ; Grecs catholiques, 700 ; Maronites, 400 ; Grecs non-unis, 2,000 ; Protestants, 100 ; Musulmans, 1,500 (2).

(1) On appelle ainsi en Orient les catholiques, qui célèbrent, comme nous, les offices en langue latine.

(2) Cette statistique est de l'année 1887.

CHAPITRE QUATRIÈME

SOMMAIRE: Mystère de l'Incarnation. — Visite de la Sainte Vierge, avec saint Joseph, à sa cousine sainte Elisabeth.

Le Seigneur imposa à notre Reine et Maîtresse ses occupations d'épouse de saint Joseph et la mit dans certaines occasions de converser avec le prochain, afin que sa vie innocente fût un modèle public de sublime sainteté. La bienheureuse Vierge, se trouvant dans ce nouvel état, forma de si hauts desseins et régla toutes les actions de sa vie avec tant de sagesse qu'elle donna une émulation merveilleuse aux anges et un exemple incomparable aux hommes. Elle était connue de peu de personnes, et très peu la fréquentaient; mais celles qui avaient ce bonheur recevaient tant de divines influences de la céleste Marie, que, ravies d'ad-

miration, de joie et d'estime, elles eussent voulu exhaler leurs sentiments et faire éclater au dehors le feu sacré qui les enflammait, comprenant qu'il provenait de la très pure Vierge. La très prudente Reine n'ignorait point ces effets, que la main du Tout-Puissant opérait en elle ; mais le temps de les révéler au monde n'était pas encore venu, et sa très profonde humilité ne le lui permettait pas. Elle demandait continuellement au Seigneur de la cacher aux yeux des hommes; que toutes les faveurs qu'elle obtenait de sa droite fussent rapportées à sa seule louange, et qu'il permît qu'elle fût inconnue et méprisée de tous les mortels, afin que sa bonté infinie ne fût point offensée.

Notre Reine et Epouse de Joseph s'occupait sans cesse à des œuvres qui produisaient ces fruits merveilleux et durant l'espace de six mois et dix-sept jours qui s'écoulèrent entre ses épousailles et l'Incarnation du Verbe, elle travailla continuellement à augmenter les mérites et les grâces, source de tant de merveilles, jusqu'au moment où le Très-Haut mit la main de sa toute-puissance à cette merveille, la plus gran-

de qu'on ait connue et que l'on connaîtra jamais, le Fils unique du Père prenant chair humaine dans le sein virginal de Marie.

Pour exécuter cette œuvre dans des conditions dignes de lui, Dieu prévient d'une manière toute particulière la Très Sainte Vierge durant les neuf jours qui précéderent immédiatement le mystère, et laissant, pour ainsi dire, déborder de son sein la source dont les flots devaient inonder cette vivante Cité divine, il lui communiqua tant de dons, tant de grâces et tant de faveurs, que la connaissance que j'ai reçue de cette merveille me fait perdre la parole ; et ma bassesse m'ôte le courage d'entreprendre de raconter ce que j'en conçois, parce que la langue, la plume et toutes les puissances des créatures sont de trop faibles instruments pour découvrir des mystères si relevés. Ainsi je veux qu'on sache que tout ce que je dirai ici (1) n'est qu'une ombre très obscure de la moindre partie de ce prodige inexplicable qu'on ne doit pas

(1) Voir la Vie de la Sainte Vierge.

miration, de joie et d'estime, elles eussent voulu exhaler leurs sentiments et faire éclater au dehors le feu sacré qui les enflammait, comprenant qu'il provenait de la très pure Vierge. La très prudente Reine n'ignorait point ces effets que la main du Tout-Puissant opérait en elle ; mais le temps de les révéler au monde n'était pas encore venu, et sa très profonde humilité ne le lui permettait pas. Elle demandait continuellement au Seigneur de la cacher aux yeux des hommes; que toutes les faveurs qu'elle obtenait de sa droite fussent rapportées à sa seule louange, et qu'il permît qu'elle fût inconnue et méprisée de tous les mortels, afin que sa bonté infinie ne fût point offensée.

Notre Reine et Epouse de Joseph s'occupait sans cesse à des œuvres qui produisaient ces fruits merveilleux et durant l'espace de six mois et dix-sept jours qui s'écoulèrent entre ses épousailles et l'Incarnation du Verbe, elle travailla continuellement à augmenter les mérites et les grâces, source de tant de merveilles, jusqu'au moment où le Très-Haut mit la main de sa toute-puissance à cette merveille, la plus gran-

circonscire dans les limites de notre langage, mais étendre avec le pouvoir divin, qui n'a point de bornes.

Au dernier jour de la neuvaine, pendant laquelle le Très-Haut préparait et embellissait de plus en plus le tabernacle qu'il allait bientôt sanctifier par sa venue, la Majesté divine déterminâ d'y renouveler ses merveilles et de l'enrichir de nouveaux signes qui le devaient distinguer, en redoublant toutes les faveurs qu'elle avait faites jusqu'à ce jour à notre auguste Souveraine. Mais le Tout-Puissant agissait de telle sorte envers elle, que lorsqu'il tirait de ses trésors infinis des choses anciennes, il y en ajoutait toujours plusieurs nouvelles; et toutes ces merveilles sont renfermées en ce que Dieu devait s'humilier jusqu'à se faire homme, et une femme devait être élevée jusqu'à devenir sa propre Mère ! Il ne pouvait arriver aucun changement en Dieu lorsqu'il descendit si bas que de prendre un corps humain, parce qu'il avait assurément le pouvoir d'unir notre nature à sa personne, sans rien perdre de son immutabilité; mais pour qu'une femme qui

avait un corps terrestre donnât sa propre substance afin que Dieu s'y unît et se fît homme, il fallait, semble-t-il, nécessairement franchir un espace infini, et que cette femme fût aussi distincte des autres créatures qu'elle s'approchait davantage de Dieu.

Or le jour arriva auquel la Très Sainte Vierge, dans cette disposition, devait se trouver assez près de Dieu pour devenir sa propre Mère. Dans cette nuit, à la même heure du plus grand silence, elle ouït la voix du Seigneur qui l'appelait. La très humble et prudente Reine, répondant à cette voix, dit : " Me voici, Seigneur, mon coeur est préparé ; faites de moi tout ce qu'il vous plaira . " Ensuite elle fut ravie dans une extase sublime, et c'est alors que s'accomplit l'ineffable Mystère, ainsi qu'il est rapporté dans les Saints Evangiles !

LA VISITATION. — C'est aussi vers ce temps-là, dit le texte sacré, après l'accomplissement de ce Mystère, que l'Auguste Marie *se levant, se hâta d'aller vers les montagnes, en une ville de Juda*. Ce mouvement de notre Reine n'aboutissait pas seulement à une démarche exté-

rieure et au départ pour la maison de Zacharie; il se produisait aussi, dans son esprit et dans sa volonté, sous une divine impulsion, pour faire sortir son âme de cette pauvre retraite intérieure où elle se tenait dans une fort humble estime d'elle-même. Elle sortit de là comme du pied du trône de Dieu, où elle attendait sa volonté pour en exécuter les ordres, à la manière de la plus humble servante, qui a, selon David, les yeux fixés sur les mains de sa maîtresse, afin de saisir les moindres signes de ses commandements. S'étant donc levée à la voix du Seigneur, elle s'anima des plus doux sentiments pour accomplir sa très sainte volonté, en hâtant autant qu'il était possible la sanctification du Précurseur du Verbe incarné qui était dans le sein d'Élisabeth, renfermé, pour ainsi dire, dans la prison du péché originel. C'était là le but de cet heureux voyage; voilà pourquoi la Souveraine du ciel se leva, et partit avec la diligence que saint Luc exprime dans son Évangile. Or, les très chastes époux Marie et Joseph, ayant quitté la maison de leurs parents et oublié leur peu-

ple, se mirent en chemin pour se rendre chez Zacharie dans les montagnes de Judée qui étaient à vingt-sept lieues de Nazareth ; une grande partie de la route était âpre et rude pour une jeune femme si frêle et si délicate. L'unique ressource qu'elle eût contre des fatigues si au-dessus de ses forces était un petit animal, dont elle se servit durant tout le voyage. Il n'avait été pris que pour son service et son soulagement ; néanmoins la plus humble et la plus modeste des créatures en descendait souvent, et priait son époux Joseph de partager les aises aussi bien que les peines, et de se reposer lui-même de temps en temps en y montant à son tour ; ce que le discret époux ne voulait jamais faire. Mais pour condescendre en quelque chose aux prières de la divine Marie, il permettait qu'elle marchât de temps en temps à pied avec lui, autant qu'il lui semblait que son tempérament délicat le pouvait souffrir sans une trop grande fatigue. Ensuite le Saint lui disait avec beaucoup de respect de ne point refuser ce faible soulagement, et la Reine du ciel obéissait en se remettant sur sa monture.

Ils continuaient leur voyage dans ces humbles débats, et ils y employaient si bien le temps, qu'il n'y eut aucun moment où ils n'accomplissent quelque acte de vertu. Ils marchaient seuls, sans être accompagnés des créatures humaines ; mais les anges qui gardaient la couche de Salomon, l'auguste Marie, les assistaient en toutes choses ; et quoiqu'ils parussent sous une forme visible pour servir leur Reine et son très saint Fils, qu'elle portait dans son sein, il n'y eut pourtant qu'elle qui les vit ; et ayant égard aux anges et à son époux Joseph, la Mère de la grâce marchait avec tant de modestie, qu'elle remplissait par sa présence les champs et les montagnes des doux parfums de ses vertus et des louanges divines, auxquelles elle s'adonnait continuellement. Elle s'entretenait quelquefois avec ses anges, et ils faisaient alternativement des cantiques avec des motifs différents, tirés des mystères de la Divinité et des œuvres de la création et de l'Incarnation ; de sorte que dans cet entretien le cœur très pur de notre Souveraine s'embrassait sans cesse de l'amour de Dieu. Saint

Joseph contribuait à tout cela par le discret silence qu'il gardait, recueilli en lui-même et absorbé dans une très sublime contemplation, afin de permettre, pensait-il, à sa pieuse épouse d'en faire autant ; d'autres fois, les saints époux parlaient ensemble et conféraient de beaucoup de sujets relatifs au salut de leur âme, aux miséricordes du Seigneur, à la venue du Messie, aux prophéties qui l'avaient annoncé aux patriarches, et à divers autres mystères et secrets du Très-Haut. Il arriva à saint Joseph dans ce voyage une chose qui lui causa de l'admiration : il aimait tendrement son épouse d'un amour très saint et très chaste, ordonné par une grâce spéciale et une disposition de l'amour divin lui-même ; d'ailleurs le Saint était d'un naturel très noble, très honnête, très affable, très obligeant ; tout cela lui inspirait une sollicitude prudente et affectueuse à laquelle le portaient déjà la sainteté même et la grandeur qu'il reconnaissait en sa divine épouse, comme en l'objet spécialement favorisé des plus beaux dons du ciel. C'est ainsi que le saint marchait à côté de la Très Sainte

Vierge, plein de soins et de prévenances, ne cessant de lui demander si elle ne se lassait et se fatiguait point, ou en quoi il pouvait l'aider et la soulager. Or, comme la Reine du ciel portait dans son sein virginal le feu divin du Verbe incarné, le Saint éprouvait dans son âme, par les paroles et la conversation de son aimable épouse, des effets tout nouveaux dont il ignorait la cause, si bien qu'il se sentait toujours plus enflammé de l'amour divin, et élevé à une plus haute connaissance des mystères qui formaient le sujet de leur entretien, par une flamme intérieure et une nouvelle lumière qui spiritualisaient et régénéraient tout son être ; en sorte que plus s'avançaient dans le chemin et se prolongaient ces entretiens, plus ces faveurs augmentaient. Aussi saint Joseph comprenait-il que les paroles de son épouse, qui pénétraient son cœur et enflammaient sa volonté du divin amour, étaient comme les organes par où ces faveurs lui étaient transmises.

Il y avait là quelque chose de si étrange, que le discret époux Joseph ne put manquer d'en

être fortement frappé ; mais quoiqu'il n'ignorât point que tout cela lui arrivait par le canal de l'auguste Marie, et que, dans l'admiration où il était, il lui eût été d'une consolation singulière d'en rechercher et d'en apprendre la cause sans une vaine curiosité, sa modestie fut telle, qu'il n'osa lui adresser aucune question pour s'en éclaircir ; le Seigneur le disposant de la sorte, parce qu'il n'était pas encore temps de lui découvrir le secret du grand Roi. La divine Souveraine regardait son époux, connaissant tout ce qui se passait au fond de son cœur ; et réfléchissant en elle-même avec sa prudence ordinaire, elle vit bien qu'il fallait naturellement que son très cher et très chaste époux s'aperçût bien de son état et qu'elle ne le lui pouvait pas cacher. Notre aimable Reine ignorait alors les voies dont Dieu se servirait pour conduire ce mystère ; mais quoiqu'elle n'eût reçu à cet égard aucun ordre du Seigneur, son extrême prudence et sa propre discrétion lui apprirent combien il était bon de cacher à son époux ce divin secret, comme le plus grand de tous les mystères : ainsi, après que l'ange

le lui eut annoncé, elle le tint caché sans le découvrir à saint Joseph, ni alors ni plus tard, quand il éprouva de telles angoisses, comme nous le dirons dans la suite.

O discrétion admirable ! ô prudence plus qu'humaine ! Notre auguste Souveraine s'abandonna entièrement à la divine Providence en attendant ce qu'elle en ordonnerait ; mais elle ressentit quelque peine en prévoyant qu'elle ne pouvait ni empêcher ni dissiper d'avance ses perplexités. Ce qui augmentait ses peines, c'étaient les réflexions qu'elle faisait sur les grands soins que le Saint prenait de sa personne et auxquels elle croyait devoir un juste retour en tout ce qui lui serait prudemment possible. Elle adressa à ce sujet une prière particulière au Seigneur, lui représenta ses pénibles sentiments, son désir de bien faire et le besoin que Joseph avait de son secours dans l'occasion qu'elle prévoyait, et le pria de l'assister et de la diriger en toutes choses. Dans cette anxiété, notre divine Maîtresse exerça des actes héroïques de foi, d'espérance, de charité, de prudence, d'humilité, de patience

et de force, donnant la plénitude de sainteté à toutes ses actions et exécutant toujours ce qu'il y a de plus parfait.

Ce fut le premier voyage que le Verbe incarné fit en ce monde, quatre jours après y avoir fait son entrée : l'ardent amour qu'il avait ne put point souffrir de plus longs retards ; il fallait que déjà il se mît, en commençant la justification des mortels par celle de son Précurseur, à allumer le feu qu'il venait répandre. C'est pourquoi il communiqua cette ardeur à sa Très Sainte Mère, afin qu'elle allât en diligence visiter Elisabeth. L'auguste Souveraine servit dans cette circonstance de char au véritable Salomon ; mais bien plus riche, mieux orné et plus léger que celui du premier auquel le même Salomon la compara dans ses cantiques ; ainsi cette sortie fut beaucoup plus glorieuse, plus agréable et plus magnifique pour le Fils unique du Père, parce qu'il se trouvait bien mieux dans le sein virginal de sa Mère, où il jouissait des saints transports d'amour au milieu desquels elle l'adorait, le bénissait, le contemplait, lui parlait, l'écoutait et lui répon-

dait ; car elle seule, qui était alors la dépositaire de ce divin trésor et la confidente d'un mystère si ineffable, lui rendait plus d'honneur et lui témoignait bien plus de reconnaissance pour les faveurs qu'elle et tout le genre humain en recevaient que tous les hommes et les anges ensemble ne l'auraient su faire.

Durant le trajet qu'ils parcoururent en quatre jours, nos saints voyageurs ne pratiquèrent pas seulement les vertus qui ont Dieu pour objet et beaucoup d'autres intérieures, mais ils accomplirent aussi plusieurs actes de charité envers le prochain, parce que notre charitable Reine ne pouvait pas être oisive en présence de ceux qui avaient besoin de secours. Ils ne trouvaient pas partout le même accueil ; car quelques-uns, se laissant aller à leur naturelle insouciance, les congédiaient brusquement, tandis que d'autres, mus de la divine grâce, les recevaient avec plaisir et bonté.

Mais la Mère de la miséricorde ne refusait à personne celle qu'elle pouvait exercer ; c'est pourquoi elle n'en laissait échapper aucune occasion, et si elle pouvait décemment visiter

ou chercher les pauvres, les malades et les affligés, elle les secourait et les consolait, ou bien elle les guérissait de leurs maladies. Je ne m'arrête point à raconter tous les faits de ce genre. Je dirai seulement l'heureuse rencontre qu'une pauvre fille malade eut de notre grande Reine dans un village par où elle passait, au premier jour de son départ. La charitable Marie la vit, et, touchée de compassion de l'état dangereux où elle se trouvait, elle se servit de son pouvoir ; et, comme Maîtresse des créatures, elle commanda à la fièvre de quitter cette fille, et aux humeurs de reprendre leur cours et leur tempérament naturel. Grâce à ce commandement et à la très douce présence de la bienheureuse Vierge, le corps de la malade recouvra aussitôt une parfaite santé, et son âme un meilleur état : elle vécut ensuite fort saintement, parce qu'elle ne perdit jamais le souvenir de sa Bienfaitrice ; elle en conserva toujours l'image dans son imagination, et elle lui porta toute sa vie un amour intime, quoiqu'elle ne revît plus notre divine Souveraine et que ce miracle ne fût point divulgué.

Le quatrième jour de leur voyage ils arrivèrent à la ville de Juda qui était le lieu où Elisabeth et Zacharie demouraient. C'était le nom propre de cette ville, que les parents de saint Jean habitaient alors, et c'est pour cela que l'évangéliste saint Luc l'appelle *Juda*, quoique la plupart des commentateurs de l'Évangile aient cru que ce n'était pas son nom propre, mais qu'elle le tirait de cette province qu'on appelait *Juda* ou *Judea*, par la même raison qu'on appelait aussi montagnes de Judée celles qui de la partie australe de Jérusalem s'étendent vers le midi. Mais ce qui m'a été manifesté, est que la ville était appelée *Juda*, et que l'évangéliste la nomme par son propre nom, bien que les docteurs aient pris communément pour le nom de Juda celui de la province où elle se trouvait. Cela vient de ce que cette ville appelée *Juda*, fut ruinée quelques années après la mort de Notre-Seigneur Jésus-Christ ; et comme les commentateurs n'en ont trouvé nulle part aucune mention, ils ont cru que saint Luc, par le nom de *Juda*, avait entendu la province et non point le lieu ; et

c'est à cela qu'il faut attribuer les diverses opinions sur la question de savoir quelle était la ville où la Visitation a eu lieu.

Or, puisqu'il m'a été ordonné d'éclaircir ce point à cause de la difficulté qu'il peut présenter, je déclare, en faisant ce que l'obéissance m'a prescrit en ce cas, que la maison de Zacharie et d'Elisabeth où se fit la Visitation se trouvait à l'endroit même dans lequel ces mystères sont maintenant honorés par les fidèles qui habitent les Saints-Lieux de la Palestine et par les pèlerins qui y vont satisfaire leur dévotion. Et bien que la ville de Juda, où était la maison de Zacharie, ait été détruite, le Seigneur ne permit point que l'on perdît entièrement la mémoire de lieux si vénérables, témoins de tant de mystères et consacrés par les pas de la très pure Marie, de Notre-Seigneur Jésus-Christ, de Jean-Baptiste et de ses saints parents. Ainsi les anciens fidèles qui firent construire ces églises et qui réparèrent ces Sanctuaires, furent éclairés, indépendamment du flambeau de la tradition, d'une lumière divine, pour connaître la vérité à cet égard, afin que le

souvenir de mystères si admirables se perpétuât et que les fidèles eussent dans la suite le bonheur de les honorer en confessant la foi catholique sur les lieux sacrés de notre Rédemption.

Nos saints voyageurs étant donc arrivés à cette ville de Juda et à la maison de Zacharie, saint Joseph prit les devants pour prévenir ceux qui s'y trouvaient ; et les appelant, il les salua de ces paroles : *Le Seigneur soit avec vous et remplisse vos âmes de sa grâce céleste.* Sainte Elisabeth était avertie, car le Seigneur lui-même lui avait révélé que sa cousine Marie de Nazareth venait la visiter. Elle apprit seulement dans cette vision combien l'auguste Marie était agréable aux yeux du Très-Haut ; quant au mystère de la maternité divine, il ne lui fut révélé qu'au moment où elles se saluèrent en particulier, comme le rapporte le saint Evangile, avec toutes les autres merveilles qui s'accomplirent à cette Visite de notre auguste Souveraine.

Toute la maison de Zacharie resta sanctifiée de la présence visible de la très pure Marie et de la présence invisible du Verbe, édifiée par

son exemple, instruite par ses leçons et ses entretiens, ravie de sa modestie et de l'incomparable douceur de ses manières. Et ayant captivé les cœurs de tous les membres de cette heureuse famille, elle les laissa remplis des dons célestes qu'elle leur mérita et obtint de son très saint Fils. Son saint époux Joseph, de son côté, s'attira toute la vénération de Zacharie, d'Elisabeth et du petit Jean-Baptiste, qui connurent sa dignité avant qu'elle fût révélée à lui-même. Et après que l'heureux patriarche eut pris congé de tous, joyeux d'avoir son trésor (quoiqu'il n'en pénétrât pas entièrement la valeur), il repartit pour Nazareth.

Notre grande Reine et saint Joseph refirent le trajet également en quatre jours. Quant à la manière de voyager et aux divins entretiens auxquels ils se livrèrent durant la route, les choses se passèrent de même ; il n'est donc pas nécessaire d'en rapporter ici les détails.

Arrivés à Nazareth, saint Joseph s'occupa à son travail ordinaire pour la subsistance de notre Reine, et elle ne frustra point l'espérance de son époux. Elle se ceignait d'une nou-

velle force pour les mystères qu'elle attendait ; elle portait la main à de grandes choses, comme il est dit au Livre des Proverbes, et dans le secret de son âme, elle jouissait de la vue continuelle du trésor renfermé dans son sein, et puisait dans cette vue des faveurs, des délices et des consolations ineffables. Elle acquérait ainsi d'incomparables mérites, et se rendait extraordinairement agréable au Seigneur.

même temps dans son âme. Il pensait d'abord au très chaste mais très vif et très sincère amour qu'il portait à sa très fidèle épouse, à laquelle il avait dès les premiers jours donné irrévocablement tout son cœur ; les manières agréables, la sainteté sans égale de la Bienheureuse Vierge avaient encore resserré les liens qui attachaient saint Joseph à son service. Or, elle était dans sa modestie et dans son humble gravité si parfaite et si ravissante, que le saint nourrissait, parmi les soins respectueux dont il l'entourait, le désir si naturel à son amour, de voir son épouse y correspondre. Le Seigneur l'ordonnait de la sorte, afin que le souhait de ce retour, de cette réciprocité, inspirât au saint un plus grand soin de servir et de respecter notre divine Maîtresse.

Saint Joseph s'acquittait de cette obligation en très fidèle époux et comme le gardien du mystère qui lui était encore caché ; mais autant il était assidu à servir et à honorer son épouse, autant son amour était pur, chaste, saint et juste, autant et plus ardent était le désir qu'il avait qu'elle y correspondît ; il ne

le lui découvrit pourtant jamais, soit à cause du respect auquel l'humble majesté de son épouse l'obligeait, soit parce que son dévouement pour elle ne lui avait certes pas été pénible en voyant sa sage conduite, sa douce conversation et sa pureté plus qu'angélique. Mais dans cette circonstance embarrassante, où ses yeux étaient témoins d'une nouveauté qu'il ne pouvait mettre en doute, son âme se trouva partagée par la surprise; ainsi, quoique convaincu du fait, il ne permit pas à son raisonnement d'aller au delà des apparences : en homme saint et juste, il suspendit, tout en connaissant l'effet, son jugement sur la cause ; car s'il eût été persuadé que son épouse était coupable, il serait sans doute mort naturellement de douleur.

Tout ce qui se passait dans le cœur de saint Joseph était dévoilé à la Souveraine du ciel, qui l'observait à la lumière de la science divine dont elle était éclairée. Mais quoiqu'elle fût remplie de tendresse et de compassion pour ce que son époux souffrait, elle ne lui parlait point du sujet de ses peines ; elle se contentait de le

servir avec beaucoup de soumission et d'assiduité.

Dans la tourmente des soucis qui agitaient son cœur si droit, saint Joseph tâchait bien souvent de se procurer par sa prudence un certain calme, pour pouvoir respirer un peu à l'aise après une trop cruelle oppression ; mais après de longues et pénibles agitations, il dut finir par se rendre à l'évidence, et quoique son esprit se conformât toujours à la volonté de Dieu, cela n'empêcha pas que la faiblesse de la chair ressentît l'excessive douleur de son âme qui augmenta à un tel point qu'il ne sut plus où trouver un remède à sa tristesse. Il sentit diminuer ou s'épuiser les forces de son corps, et, bien qu'il ne fût réellement atteint d'aucune maladie déterminée, il s'affaiblit et maigrit beaucoup, et sa physionomie trahissait la sombre et profonde mélancolie qui l'affligeait. Or, comme il la tenait secrète, sans la communiquer à personne et sans chercher au dehors aucun soulagement (ce que font ordinairement les autres hommes), il en résultait que les peines que le saint souffrait étaient natu-

rellement plus profondes et plus incurables.

Le cœur de la très pure Marie n'était pas pénétré d'une moindre douleur ; mais quoiqu'elle fût très grande, sa généreuse magnanimité l'emportait encore, et par cette vertu elle ne tenait presque aucun compte de ses peines et se préoccupait seulement de celles de son époux Joseph, de sorte qu'elle résolut de l'aider en toute chose plus que jamais et de redoubler les soins qu'elle prenait de sa santé. Mais comme notre très prudente Reine se faisait une loi inviolable d'agir en toutes ses actions avec Plénitude de sagesse et de perfection, elle continuait à cacher la vérité du mystère qu'elle n'avait pas ordre de découvrir, et bien que seule elle eût pu, en le lui révélant, tranquilliser saint Joseph, elle s'en abstint, pour respecter et garder le secret du Roi céleste. En ce qui la regardait, elle faisait tout ce qu'elle pouvait pour le soulager, s'informait souvent de l'état de sa santé, et lui demandait ce qu'il désirait qu'elle fît pour son service et pour la guérison de ce malaise, qui le réduisait à une si grande faiblesse. Elle l'engageait à se reposer,

à se rafraîchir, puisqu'il était juste de subvenir aux besoins et de réparer les forces du corps, afin de travailler ensuite pour le Seigneur.

Saint Joseph, attentif à tout ce que sa divine Epouse faisait, considérant tant de vertu et tant de discrétion et sentant les saints effets de la conversation et de la présence de Marie, se disait : « Est-il possible qu'une Epouse aussi vertueuse et en qui la grâce du Seigneur se manifeste avec tant d'éclat, me mette dans une telle perplexité ! Comment concilier cette prudence, cette sainteté avec les signes qui me la font paraître infidèle à Dieu, infidèle à l'époux qui l'aime si tendrement ! Si je veux la renvoyer ou m'éloigner, je perds sa désirable compagnie, toute ma consolation, ma maison et mon repos. Quel bien trouverai-je qui lui soit comparable, si je me retire ! et quelle consolation si celle-ci me manque ? »

Dans cette douloureuse perplexité, le saint patriarche se détermina à s'éloigner, quittant sa maison, de nuit, secrètement. Sa très sainte Epouse, connaissant par une lumière divine, cette résolution extrême, s'adressa au Sei-

gneur avec une intime affection et le supplia avec une ardente ferveur de ne pas permettre que Joseph, son très chaste époux, exécute son dessein et qu'il l'abandonne.

Le Très-Haut répondit en ces termes à la demande de notre Reine : «Ma Colombe et ma Bien-Aimée, je consolerais bientôt mon serviteur Joseph, et quand je lui aurai annoncé par le messenger céleste, l'archange Gabriel, le mystère qu'il ignore, vous pourrez lui en parler, et vous lui direz clairement tout ce que j'ai opéré en vous, sans désormais vous renfermer à cet égard dans le silence. Je le remplirai de mon esprit et lui apprendrai la conduite qu'il doit tenir dans ces mystères. Il vous y aidera et vous assistera dans tous les événements qui vous arriveront.» L'auguste Marie, toute fortifiée et consolée par cette promesse du Seigneur, lui rendit de très humbles actions de grâces, de ce qu'il disposait toutes choses avec un ordre admirable et avec poids et mesure ; car outre la consolation qu'elle ressentit en se trouvant délivrée d'une peine si sensible, elle comprit combien il était utile pour son époux Joseph

d'avoir passé par cette tribulation qui avait éprouvé, élargi son âme à la mesure des grandes choses qui lui devaient être confiées.

Cependant saint Joseph continuait à peser ses doutes. Il avait déjà vécu deux mois dans cette cruelle affliction, lorsque vaincu par la difficulté, il dit : « Je ne trouve point de remède plus propre à ma douleur que de m'absenter. J'avoue que mon épouse est très parfaite et je ne vois rien en elle qui n'atteste sa sainteté : mais enfin son état me laisse dans des angoisses perpétuelles et je ne comprends pas ce mystère. Je partirai donc sans différer, et je m'abandonnerai à la providence du Seigneur qui prendra soin de moi. »

Il résolut, en effet, de partir la nuit suivante. Mais tant à cause de l'étrangeté du cas que par une pieuse habitude, il se recueillit pour méditer sur l'importance de son entreprise, et adressant ensuite sa prière au Seigneur, il lui dit : « Dieu de nos pères, Abraham, Isaac et Jacob, unique et véritable protecteur des pauvres et des affligés, la douleur dont mon cœur est pénétré n'est point cachée à votre divine

clémence. Vous connaissez aussi, Seigneur, quoique d'ailleurs je ne sois pas exempt de péché, mon innocence touchant le sujet de ma peine, et je ne trouve aucun moyen de calmer mon esprit. Je choisis, comme un moindre mal, de m'en aller, loin de mon épouse, en un endroit où personne ne me connaisse, et d'achever ma vie dans quelque désert, où je m'abandonnerai à votre providence. Ne me délaissez pas, Seigneur, car je ne désire que de me consacrer à votre service, pour votre plus grande gloire. » Après cette prière, le saint patriarche prit un peu de repos, pour sortir ensuite vers minuit, à l'insu de son épouse ; mais il lui arriva en songe ce que je dirai un peu plus loin.

Définition de la jalousie. — Les pointes de la jalousie entretiennent dans l'âme de celui qui en est atteint une douleur si vive, que maintes fois non seulement elle trouble son sommeil, mais elle l'éloigne de ses yeux et lui ôte entièrement le repos. Personne n'en ressentit si fortement les effets que saint Joseph, quoique, s'il l'eût alors connue, personne en réalité

n'eût moins de sujet de l'éprouver. Il était doué d'une lumière et d'une science singulières pour découvrir la sainteté et les rares qualités de sa divine épouse, qui étaient inestimables. Mais cette science et cette lumière fournissaient en même temps les raisons qui l'obligeaient de renoncer à la possession d'un si grand bien ; et par conséquent, plus elles lui faisaient connaître ce qu'il allait perdre, plus elles augmentaient les douloureux regrets que lui inspirait son départ. C'est pour cela que les peines de saint Joseph surpassèrent tout ce que les hommes ont souffert d'analogue : car aucun n'eut une plus haute idée de l'objet qu'il perdait, aucun ne put le connaître et l'apprécier comme le saint patriarche. Mais il faut que nous mettions une grande différence entre la jalousie et les soupçons de ce fidèle serviteur et ceux des autres hommes condamnés à la même épreuve. En effet, la jalousie ajoute à un amour violent le vif désir de ne pas perdre mais de conserver ce que l'on aime ; et par une conséquence naturelle, ce sentiment est suivi de la douleur que cause la crainte de le

perdre et de voir quelqu'un nous l'ôter. C'est cette douleur et cette inquiétude qu'on appelle communément jalousie, laquelle produit en ceux qui ont les passions désordonnées, faute de prudence et des vertus nécessaires, divers sentiments de colère, de fureur et d'envie contre la personne aimée elle-même ou contre le rival, qui empêche le retour de l'amour, qu'il soit bien ou mal ordonné. Alors arrivent comme la tempête les conjectures hasardées, les soupçons téméraires qui font naître les mêmes passions. Bientôt mille velléités contraires agitent l'âme : on veut, on se repent, on aime, on abhorre, et les appétits concupiscibles et irascibles sont continuellement aux prises, sans qu'il n'y ait ni raison ni prudence pour les maîtriser, parce qu'un mal de ce genre obscurcit l'entendement, pervertit le sens moral et bannit la prudence.

Saint Joseph ne fut point sujet à ces désordres vicieux; il ne pouvait même pas l'être non seulement à cause de sa sainteté insigne, mais aussi à cause de celle de son épouse, en qui il ne connaissait aucune faute qui pût le porter

à la moindre indignation : aussi ne lui vint-il pas à l'esprit qu'elle eût mis son amour en un autre qu'il dût voir avec colère. La jalousie du saint ne consista qu'en la grandeur de son amour et une espèce de doute ou de soupçon portant sur le retour qu'il avait obtenu de sa très chaste épouse, parce qu'il ne trouvait pas le moyen de vaincre ce doute par une raison décisive, telles que l'étaient les apparences qui le causaient. Il ne lui fallut point de plus grande certitude pour rendre sa douleur si véhémence ; car en un gage aussi cher que l'amour d'une épouse, on ne doit souffrir aucun partage, et pour que ces apparences produisissent une telle jalousie, il suffisait que, tandis que l'amour le plus pur et le plus ardent remplissait tout le cœur de saint Joseph, il dût voir la moindre marque d'infidélité et éprouver la crainte de perdre le plus parfait, le plus beau, le plus agréable objet dont s'occupassent son entendement et sa volonté. En effet, quand l'amour a des motifs si justes, les liens qui retiennent le cœur comme un captif enchaîné, sont d'autant plus forts, d'autant plus indisso-

lubles, surtout quand il n'y a point dans l'objet aimé des imperfections capables de les faire rompre par un violent effort. Notre divine Reine n'en avait aucune, il ne se trouvait rien en elle qui pût diminuer l'amour de son saint époux ; au contraire, tout ce qu'elle avait reçu de la grâce et de la nature lui fournissait tous les jours de nouveaux sujets de l'augmenter.

Après donc que le saint eut fait sa prière, il s'endormit dans cette douleur, qui alla jusqu'à la tristesse, assuré qu'il s'éveillerait à temps pour sortir de sa maison à minuit, sans être aperçu, espérait-il, de son épouse. Notre divine Souveraine attendait le remède et le sollicitait incessamment par ses humbles prières, parce qu'elle savait que, les peines de son époux étant arrivées à leur plus haut degré, le moment de la miséricorde était proche, où la consolation descendrait dans ce cœur désolé. Le Très-Haut envoya le saint archange Gabriel, qu'il chargea de découvrir par une révélation divine, à saint Joseph endormi, le mystère caché dans son épouse Marie. Or, l'archange, s'acquittant de cette mission, apparut au saint dans un

songe, comme le marque saint Matthieu, et lui annonça dans les termes que cet Evangile rapporte, tout le mystère de l'Incarnation et de la Rédemption. On sera peut-être un peu surpris, aussi bien que moi, de ce que l'archange ait parlé à saint Joseph dans un songe, et non point lorsqu'il veillait, puisque le mystère était si sublime et si difficile à concevoir, surtout dans le trouble extrême où se trouvait le patriarche, tandis que le même mystère fut révélé à d'autres, non durant leur sommeil, mais en pleine veille.

Dieu exige une extrême perfection de ses grands saints. — Dans ces dispositions du Seigneur, la raison suprême n'est autre que sa divine volonté, toujours juste, sainte et parfaite. Je tâcherai pourtant de dire pour notre instruction, quelques-unes des choses que j'ai apprises à cet égard. La première est que saint Joseph était si prudent, éclairé d'une lumière si céleste, et pénétré d'une si haute estime pour la Très Sainte Vierge, qu'il ne fut pas nécessaire de recourir à des moyens plus forts pour le convaincre de sa dignité et des mys-

tères de l'Incarnation ; car les inspirations divines s'insinuent aisément dans les cœurs bien disposés. La seconde est que son trouble ayant commencé par les sens, à la vue de l'état de sa très chaste épouse, il était juste qu'ils fussent en quelque sorte mortifiés et privés de la vision angélique, et que la vérité ne fût pas introduite dans l'âme par leur organe, puisqu'ils avaient donné accès à l'erreur ou au soupçon. Une troisième raison fort analogue à celle-là, est que saint Joseph, tout en ne commettant aucun péché, souffrit un trouble tel, que ses sens contractèrent une espèce de souillure qui les rendit indignes de la vue et de la communication du saint Ange ; il fallait par conséquent que l'ambassadeur céleste lui parlât dans un moment où les sens, naguère scandalisés, fussent interdits par la suspension de leurs opérations ; dans la suite, le saint homme, étant revenu à lui, se purifia et se disposa par plusieurs actes, comme je le dirai, à recevoir les influences du Saint-Esprit, que son trouble eût écartées.

On comprendra par là pourquoi Dieu parlait

aux anciens Pères dans des songes, plus souvent qu'il ne parle maintenant aux fidèles enfants de la loi évangélique, sous le règne de laquelle ces sortes de révélations sont moins fréquentes que celles par lesquelles les anges se manifestent d'ordinaire. La raison en est que, dans l'économie divine, les plus grands obstacles qui empêchent les âmes d'avoir des rapports vraiment familiers avec Dieu et avec ses anges, sont les péchés, même légers, et voire même les simples imperfections. Mais depuis que le Verbe s'est incarné et a conversé avec les hommes, les sens se sont purifiés, et nos puissances, sanctifiées par le bon usage des sacrements sensibles, se purifient aussi tous les jours, de sorte qu'elles se dégourdissent, se spiritualisent, s'élèvent et s'habilitent dans leurs opérations à participer aux influences divines. Ce privilège sur les anciens, nous le devons au précieux Sang de Notre-Seigneur Jésus-Christ en vertu duquel nous sommes sanctifiés par les sacrements, en y recevant les effets divins de grâces spéciales, et en quelques-uns le caractère spirituel qui nous dis-

tingue et nous dispose à de plus hautes fins. Mais quand le Seigneur a parlé autrefois, ou parle maintenant dans les songes, il exclut l'intervention des sens comme incapables ou indignes d'assister aux noces spirituelles de sa communication intime et de jouir de ses épanchements célestes.

On doit également inférer de cette doctrine que, pour obtenir les faveurs secrètes du Seigneur, il faut non seulement que les âmes soient exemptes de péché, enrichies de grâces et de mérites, mais encore qu'elles aient le calme et la tranquillité de la paix ; car si cette république des puissances est agitée comme elle l'était en saint Joseph, elle n'est pas disposée à recevoir des effets aussi divins et aussi spirituels que ceux que produisent dans l'âme la visite et les divines caresses du Seigneur. Aussi n'arrive-t-il que trop souvent que ces troubles intérieurs les empêchent, lors même que la créature gagne les plus grands mérites, comme le faisait l'époux de notre Reine, par les peines et les tribulations qu'elle supporte. C'est que la souffrance suppose toujours un

travail, une espèce de lutte contre les ténèbres, tandis que la jouissance consiste à se reposer en paix dans la possession de la lumière ; or la lumière n'est pas compatible avec la présence des ténèbres, dût-elle parvenir à les chasser. Ainsi, dans le plus fort du combat des tentations, qu'on peut comparer avec le sommeil ou avec la nuit, on entend d'ordinaire la voix du Seigneur par l'intermédiaire des anges, comme il arriva à notre saint, qu'il entendit et comprit tout ce que disait saint Gabriel, savoir : qu'il ne craignît point de demeurer avec son épouse Marie, parce que ce qui s'était opéré en elle, était l'ouvrage du Saint-Esprit, qu'elle mettrait au monde un Fils qu'il nommerait JÉSUS, et qui serait le Sauveur de son peuple, et que dans tout ce mystère serait accomplie la prophétie d'Isaïe disant : « Qu'une Vierge concevrait et mettrait au monde un fils qui serait appelé Emmanuel, c'est-à-dire Dieu avec nous. » Saint Joseph ne vit point l'ange sous une forme sensible, il en entendit seulement la voix au fond de son âme, et connut le mystère. Des termes dont l'ambassadeur céleste

CHAPITRE SIXIÈME

SOMMAIRE : Nouvelle vie intime de Marie et de Joseph, à Nazareth. — sublimes vertus qu'ils y pratiquent, jusqu'à leur prochain voyage à Bethléem.

Saint Joseph, qui avait reconnu son erreur, attendait que la Sainte Vierge, son Epouse, sortît de son recueillement ; et, lorsqu'il crut que l'heure était venue, il ouvrit la porte de la petite chambre qu'occupait la Mère du Roi céleste ; et aussitôt il se jeta à ses pieds et lui dit avec une humilité et une vénération profondes : « Puissante Mère véritable du Verbe éternel, voici votre serviteur prosterné aux pieds de votre clémence. Au nom du Seigneur votre Dieu lui-même, que vous portez dans votre sein virginal, je vous supplie de me pardonner ma témérité. Je suis certain, ma divine Maîtresse, qu'aucune de mes pensées ne peut

être cachée à votre sagesse et à la lumière divine que vous avez reçue. Je fus bien hardi lorsque j'osai former le projet de vous quitter, et je ne fus pas moins téméraire lorsque je vous traitai jusqu'à présent comme mon inférieure, au lieu de vous servir comme la Mère de mon Seigneur et de mon Dieu. Mais aussi vous savez que j'ai fait tout cela par ignorance, parce que le secret du grand Roi ne m'avait pas été découvert, non plus que la grandeur de votre dignité, quoique je révérasse en vous d'autres dons du Très-Haut. Oubliez, ô ma Souveraine, les ignorances d'un pauvre serviteur, qui, les ayant reconnues, offre son cœur et sa vie à votre service. Je ne me lèverai point de vos pieds sans savoir que je suis dans vos bonnes grâces, que vous m'avez pardonné mes torts et accordé votre indulgence et votre bénédiction. »

En entendant les humbles paroles de son Epoux Joseph, l'auguste Marie ressentit des impressions diverses ; car, si d'un côté elle se réjouissait vivement dans le Seigneur, de voir qu'il était informé des mystères de l'Incarna-

tion, et qu'il les confessait et les révérait avec une si haute foi et une humilité si profonde, de l'autre, elle fut un peu affligée de la résolution qu'il avait prise de la traiter à l'avenir avec le respect et la soumission qu'il lui offrait ; la plus humble des Vierges craignait de perdre par ce changement les occasions d'obéir et de s'abaisser comme servante de son Epoux. Notre glorieuse Souveraine fut donc attristée par l'appréhension qu'elle eut que saint Joseph, l'ayant reconnue pour Mère du Seigneur, ne cessât de la traiter en toutes choses en inférieure, comme quelqu'un qui se trouverait tout-à-coup dépossédé d'un bijou ou d'un trésor auquel il attachait un grand prix. Elle fit lever son Epoux, et se prosterna elle-même à ses pieds. Il tâcha de l'en empêcher mais inutilement, car elle était invincible en humilité, et dans cette humble posture, elle dit au Saint : « C'est moi, mon Maître et mon Epoux, qui dois vous demander pardon des peines et des amertumes que je vous ai causées ; je vous supplie donc, prosternée à vos pieds, d'oublier vos soucis et la tristesse qu'ils vous ont don-

née, puisque le Très-Haut a exaucé vos désirs.»

Notre divine Reine crut devoir consoler son époux, et c'est plutôt pour cela que pour se disculper, qu'elle lui dit en continuant son discours : « Je ne pouvais, malgré mon désir à cet égard, vous rien confier du mystère caché que le Très-Haut a renfermé en moi, parce que je devais, petite esclave de sa Majesté souveraine, attendre les ordres de sa volonté toujours sainte, juste et parfaite. Si j'ai gardé le silence, ce n'est pas que je cessasse de voir en vous mon Maître et mon Epoux. Je suis et serai toujours votre fidèle servante, et je répondrai dans toutes les circonstances à vos justes souhaits et à vos saintes affections. Mais ce que je vous demande du plus intime de mon cœur, au nom de Notre Seigneur et souverain Maître, c'est que dans vos rapports et dans vos manières vous conserviez le même genre qu'auparavant. Le Seigneur ne m'a pas élevée à la Maternité divine pour être servie ni pour commander ici-bas, mais pour être la servante de tous, et particulièrement la vôtre ; c'est pourquoi je dois vous obéir en tout. Voilà mon rôle ;

et si vous m'en privez, vous me priverez en même temps de ma consolation. Il est juste que vous me le laissiez, puisque le Très-Haut l'a ordonné de la sorte, en m'assurant vos soins et votre protection, afin que je vive tranquille à l'ombre de votre nom. » Par ces paroles et par plusieurs autres pleines de la plus douce éloquence, l'auguste Marie consola et rassura son saint Epoux ; ensuite elle se releva pour lui apprendre tout ce qu'il devait savoir. Or, comme notre divine Souveraine n'était pas seulement remplie du Saint-Esprit, mais qu'elle renfermait encore dans son sein maternel le Verbe divin, dont le Saint-Esprit procède aussi bien que du Père, elle éclaira d'une manière merveilleuse l'intelligence de saint Joseph, qui reçut en ce moment une abondante effusion des grâces divines. Il lui dit donc, le cœur tout renouvelé et animé d'une nouvelle ferveur :

« Vous êtes bénie, ô mon Epouse, entre toutes les femmes, heureuse et bienheureuse entre toutes les nations et toutes les générations. Que le Créateur du ciel et de la terre soit glo-

rifié par des louanges éternelles, de ce qu'il vous a regardée du plus haut de son trône royal et choisie pour sa demeure ; il a accompli en vous seule les promesses qu'il a faites à nos Pères et aux Prophètes. Que toutes les générations le bénissent de ce qu'en aucune autre créature il ne s'est autant exalté qu'en votre humilité, et de ce qu'étant le plus inutile des hommes, il m'a choisi par sa bonté infinie pour votre serviteur. » Ces bénédictions et ce langage furent inspirés à saint Joseph par l'Esprit divin, de même que la réponse que fit sainte Elisabeth à la salutation de notre grande Reine ; seulement la lumière et la science que le Saint reçut furent d'une certaine manière plus merveilleuses, comme étant en rapport avec sa dignité et son ministère. L'auguste Marie entendant les paroles de son bienheureux Epoux, lui répondit par le cantique du *Magnificat*, qu'elle répéta dans les mêmes termes qu'à sainte Elisabeth, en y ajoutant plusieurs nouveaux versets ; et pendant qu'elle les disait, elle fut tout enflammée d'un feu céleste, ravie en une très sublime extase et élevée

de terre dans un globe resplendissant qui l'environnait ; et elle y fut toute transformée, comme si elle avait déjà participé aux dons de la gloire.

Saint Joseph fut rempli d'admiration et d'une joie inexprimable à la vue d'un objet si divin : car il n'avait pas encore vu sa très sainte Epouse élevée à un si haut degré de gloire et d'excellence. C'est alors qu'il comprit clairement, entièrement sa grandeur, parce qu'il découvrit en même temps l'intégrité et la pureté virginale de la Souveraine du ciel et le mystère de sa dignité ; il vit ou reconnut dans son très chaste sein l'humanité sacrée de l'Enfant-Dieu, et l'union des deux natures en la personne du Verbe ; il l'adora avec une profonde humilité, le reconnut pour son véritable Rédempteur, et se consacra à son service en multipliant les actes de l'amour le plus généreux. Le Seigneur le regarda avec une grande complaisance et le distingua entre toutes les autres créatures, car il l'accepta pour son père putatif et lui en donna le titre ; et pour qu'il pût porter dignement un nom si extraordi-

naire, il lui départit toute la plénitude de la science et des dons célestes que la piété chrétienne peut et doit présumer.

Je ne m'arrête point à rapporter ce qui m'a été déclaré des excellences de saint Joseph, parce qu'il faudrait m'étendre au-delà des bornes que m'assigne le plan de cette histoire.

Mais si ce fut une preuve de la magnanimité du glorieux saint Joseph et une marque très évidente de sa sainteté éminente de ne pas mourir par suite de la jalousie que lui fit éprouver sa très sainte Epouse, c'est encore un sujet plus digne d'admiration de ne le voir pas succomber à la joie inespérée dont son âme fut inondée au moment où toutes ses craintes furent dissipées. Dans le premier fait on découvrit sa sainteté, mais dans le second il obtint un tel surcroît de grâces et de dons du Seigneur, que si la Majesté divine ne lui eût dilaté le cœur, il eût été incapable de les recevoir et de résister à l'enivrement des consolations spirituelles. Tout son être fut renouvelé et éclairé, pour devenir digne de converser avec celle qui était Mère de

Dieu aussi bien que son Epouse et pour dispenser de concert avec elle les choses qui regardaient l'Incarnation et l'entretènement du Verbe fait homme, ainsi que je le dirai dans la suite. Or, afin qu'il fût plus apte à sa mission, et qu'il comprît mieux les obligations qu'il avait de servir sa bienheureuse Epouse, il lui fut manifesté que tous les dons et bienfaits qu'il avait reçus de la main du Très-Haut lui avaient été départis par elle et pour elle : ceux qu'il avait obtenus afin de devenir son époux, parce que le Seigneur l'avait choisi pour cette dignité, et ceux qu'il recevait alors, parce qu'elle les lui avait obtenus et mérités. Il connut aussi l'incomparable prudence qui avait réglé ses rapports avec lui non-seulement quand elle l'avait servi avec une obéissance si inviolable et avec une humilité si profonde, mais lorsqu'elle l'avait consolé dans son affliction, en lui procurant la grâce et le secours du Saint-Esprit, et qu'elle avait dissimulé avec une très grande discrétion tout ce qui se passait dans son âme ; enfin, quand enfin elle l'avait calmé, pacifié et animé

des dispositions nécessaires — pour profiter des influences de l'Esprit divin. Or, de même que notre grande Reine avait été l'instrument dont Dieu s'était servi pour sanctifier le petit Jean-Baptiste et sa Mère sainte Elisabeth, de même elle fut l'organe par lequel saint Joseph reçut la plénitude de grâce avec une bien plus grande abondance. Le très heureux Epoux comprit tout cela, et y répondit en très fidèle et très reconnaissant serviteur.

Les saints évangélistes n'ont fait aucune mention de ces grands mystères ni de beaucoup d'autres qui arrivèrent à notre Reine et à son époux saint Joseph, non seulement parce que ces deux incomparables modèles d'humilité les conservèrent toujours dans leurs cœurs sans les communiquer à personne, mais aussi parce qu'il n'était pas nécessaire d'insérer ces merveilles dans la vie de Notre-Seigneur Jésus-Christ qu'ils ont écrite, afin que par sa Foi la nouvelle Eglise et la Loi de grâce s'affermis-
sent ; d'ailleurs la connaissance aurait pu n'en être pas utile à la Gentilité au commencement de sa conversion. La Providence, toujours ad-

mirable dans ses secrets et impénétrables jugements, se réserva de tirer de ses trésors ces choses qui sont à la fois nouvelles et anciennes, au moment marqué comme le plus propre par sa divine sagesse lorsque, l'Eglise ayant déjà été fondée et la Foi Catholique établie, les Fidèles auraient besoin de l'appui et de l'intercession de leur puissante Reine et Protectrice (1).

Ils devaient apprendre alors par une nouvelle lumière quelle Mère tendre, quelle avocate zélée ils ont en elle dans le ciel auprès de son très saint Fils, à qui le Père a donné la puissance de juger, afin de recourir à l'unique et sûr refuge des pécheurs.

Pour savoir si l'Eglise est arrivée à cette triste époque, il ne faut qu'observer ses larmes et ses tribulations, puisqu'elles n'ont jamais été plus grandes qu'à présent, où ses propres enfants nourris dans son sein sont ceux qui l'affligent, le déchirent et dissipent les trésors

(1) Avec la très haute et très puissante Protection de son Epoux, saint Joseph, Protecteur de l'Eglise universelle.

du sang de son Epoux, avec plus de cruauté que ses ennemis les plus acharnés. Or, à quoi songent les plus fidèles, les plus catholiques et les plus constants Enfants de cette Mère désolée, quand tant de misères se font sentir, quand le sang répandu de leurs frères (1) et surtout le sang de notre souverain Pontife Jésus-Christ, profané sous divers prétextes de justice, crie vengeance jusqu'au ciel ? Comment, dans leur détresse, ne font-ils pas violence à son cœur par leur prières ? On ne doit pas être surpris si le remède tarde, puisque nous négligeons de le chercher et de reconnaître cette divine Souveraine pour la véritable Mère de Dieu lui-même.

(1) Dans les luttes fratricides et surtout dans les horribles profanations commises par les Huguenots, à cette lugubre époque de notre histoire !

CHAPITRE SEPTIÈME

SOMMAIRE : La Sainte Vierge et saint Joseph se rendent à Bethléem, pour obéir à l'édit de César-Auguste. — Notre-Seigneur Jésus-Christ vient au monde. — Les Bergers.

Il était déterminé par la volonté immuable du Très-Haut que le Fils unique du Père naquît en la ville de Bethléem ; et, en vertu de ce divin décret, les anciens Prophètes annoncèrent l'événement longtemps avant qu'il arrivât, parce que la détermination de la volonté absolue du Seigneur est toujours infaillible, et que le ciel et la terre passeront avant qu'elle cesse de s'accomplir, puisque personne ne lui peut résister. Le Seigneur prépara l'exécution de ce décret immuable au moyen d'un Edit que l'empereur Auguste-César fit publier dans l'empire, et par lequel (au rapport de saint Luc) il ordonnait le dénom-

brement des habitants de toute la terre. Cet empire s'étendait alors sur la plus grande partie du monde connu des Romains ; et c'est pourquoi ils s'appelaient les maîtres de l'univers, ne faisant pas grand cas du reste. Ce dénombrement consistait à faire déclarer sujets de l'empereur tous ceux qui s'y trouvaient, et à lui payer en même temps un certain tribut, comme au maître naturel, en ce qui regarde les choses temporelles ; et pour faire cette reconnaissance, chacun allait se faire inscrire sur le registre commun de sa propre ville.

Cet Edit arriva à Nazareth et à la connaissance de saint Joseph : il retourna chez lui tout affligé (car il était dehors lorsqu'il en ouït parler) et raconta cette nouvelle à sa divine Epouse. Mais la très prudente Vierge lui répondit : « Il ne faut pas, cher Epoux, que l'Edit de l'empereur de la terre vous inquiète, puisque c'est le Maître et le Roi du ciel et de l'univers qui règle tous les événements de notre vie ; sa Providence nous assistera et nous guidera dans toute sorte d'occasions. Abandonnons-nous avec confiance à sa

conduite, nos espérances ne seront point trompées. »

La Sainte Vierge était versée dans tous les Mystères de son divin Fils ; elle savait de quelle manière les Prophéties s'accompliraient, et que le Fils unique du Père et le Sien devait naître à Bethléem, comme pauvre et étranger. Mais elle n'en déclara rien à saint Joseph, parce que sans un ordre du Seigneur elle ne voulait pas découvrir son secret. Tout ce qui ne lui était pas commandé de dire, elle le taisait avec une discrétion admirable, nonobstant son désir de consoler son très fidèle Epoux Joseph, s'abandonnant sans réserve à la divine Providence, et ne voulant point être prudente à ses propres yeux, contrairement au conseil du Sage. Ensuite ils conférèrent sur ce qu'ils devaient faire ; et saint Joseph, bien qu'il eût pu faire le voyage seul, exprima à sa divine Epouse le désir qu'elle l'accompagnât, en la priant toutefois de consulter la volonté du Très-Haut à cet égard.

La très humble Epouse se soumit à ce que saint Joseph lui proposait ; et quoiqu'elle n'i-

ignorât pas la volonté divine, elle voulut profiter de cette occasion pour témoigner son obéissance et sa soumission. Elle présenta au Seigneur la proposition et les désirs de son très fidèle Epoux ; et la Majesté divine lui répondit : « Ma Bien-Aimée et ma Colombe, conformez-vous à ce que mon serviteur Joseph vous propose et désire. Accompagnez-le dans ce voyage : je serai avec vous ; je vous assisterai et vous protégerai avec un paternel amour dans les fatigues et dans les tribulations que vous endurez pour moi ; et, quelque grandes qu'elles doivent être, la puissance de mon bras vous en fera sortir glorieusement. Vos pas seront beaux et agréables à mes yeux : ne craignez pas, ma Bien-Aimée, et marchez, car telle est ma volonté. » Ensuite le Seigneur fit, en présence de l'auguste Mère, un commandement aux Anges de sa garde de la servir dans ce voyage avec un soin particulier, selon les solennels et mystérieux événements qui l'attendaient.

Notre grande Reine fut alors renouvelée et élevée par une lumière céleste à la connais-

sance de nouveaux mystères, relativement aux maux que lui ferait essuyer la persécution d'Hérode, après la naissance de l'Enfant-Dieu, et à plusieurs autres tribulations qui devaient lui arriver. Prête à tout, elle tint son cœur invincible dans la paix du Seigneur, et lui rendit mille actions de grâces pour tout ce qu'il opérait et disposait en elle.

La Souveraine du Ciel fit part de cette réponse à saint Joseph et lui déclara que le Très-Haut voulait qu'elle lui obéît et l'accompagnât dans son voyage de Bethléem, ce qui le remplit d'une grande et nouvelle joie.

Ils arrêtèrent ensuite le jour de leur départ, et le saint Epoux s'empressa d'aller chercher par Nazareth quelque monture pour porter la Reine de l'univers : il lui fut très difficile d'en trouver une, à cause du grand nombre de personnes qui se rendaient en différentes villes pour y faire enregistrer leurs noms, conformément à l'édit de l'empereur. Mais, à force de démarches et de peines, il finit par trouver un petit *âne*, heureux, pourrions-nous dire, entre tous les animaux irraisonnables, puisque non-

seulement il porta la Reine de l'univers, et avec elle le Roi des rois et le Seigneur des seigneurs, mais même qu'il assista à la naissance de l'Enfant et rendit en cette circonstance, à son Créateur, suivant la parole d'Isaïe, le service que les hommes lui refusèrent et comme je le dirai plus loin.

L'auguste Marie et le glorieux Joseph partirent de Nazareth pour Bethléem, aussi seuls que pauvres et humbles voyageurs aux yeux du monde, sans qu'on leur accordât une plus grande estime que celle que l'humilité et la pauvreté peuvent obtenir. Mais, ô admirables secrets du Très-Haut cachés aux superbes, et impénétrables à la prudence de la chair ! ils ne marchaient pas seuls, ni pauvres, ni méprisés ; mais avec un cortège magnifique, des richesses inestimables et une très grande gloire. Ils étaient le plus digne objet du Père éternel et de son amour immense, et le plus estimable à ses yeux. Ils portaient avec eux le trésor du Ciel et de la Divinité même. Toute la Cour céleste les révérait. Toutes les créatures insensibles reconnaissaient l'Arche vivante et véri-

table du Testament, bien mieux que les eaux du Jourdain ne reconnurent celle qui n'en était que la figure, lorsqu'elles se divisèrent par respect pour lui frayer un libre passage, ainsi qu'à tous ceux qui la suivaient. Ils étaient accompagnés de cette admirable milice céleste, dont il a été parlé plus haut ; et c'est dans cet appareil royal, cachés aux yeux des mortels, que marchaient l'incomparable Marie et son saint époux Joseph, sûrs que leurs pieds ne heurteraient point contre la pierre de la tribulation, parce que le Seigneur avait ordonné à ces mêmes Anges de les porter dans leurs mains, et de les garder dans toutes leurs voies. Ces très fidèles ministres exécutaient cet ordre, et servaient leur grande Reine en sujets très soumis, exprimant leur admiration et leur joie à la vue de tant de mystères, de tant de perfections, de tant de grandeurs et de tous les trésors de la Divinité réunis dans une simple créature, et cela avec une si digne et si haute raison d'être, qu'elle surpassait leur propre intelligence. Ils chantaient des hymnes nouvelles au Seigneur, au souverain Roi de gloire,

qu'ils contemplaient appuyé contre son dossier de fin or ; et à l'auguste Mère, qu'ils considéraient tantôt comme un char incorruptible et animé, tantôt comme l'épi fertile de la Terre Promise qui contenait le grain vivant, tantôt comme le riche vaisseau d'un marchand, qui le portait pour le faire naître dans la maison du pain, je veux dire Bethléem, afin que, mourant sur la terre, il fût multiplié dans le ciel !

Le voyage dura cinq jours, parce que le saint Epoux ne voulut pas faire de fortes journées, à cause de l'état de la Vierge Mère. Il n'y eut point de ténèbres pour notre divine Reine ; car lorsque parfois nos saints voyageurs cheminaient une partie de la nuit, les anges répandaient une si grande lumière, que quand même toutes les étoiles eussent été des soleils, elles n'auraient pas fait un plus beau jour par le temps le plus serein. A ces heures de la nuit, saint Joseph profitait du prodige et jouissait aussi de la vue des Anges ; et alors il se formait un chœur céleste, où notre auguste Souveraine et son saint Epoux répondaient

aux esprits bienheureux par des cantiques et des hymnes admirables de louange, de sorte que les champs se changeaient en de nouveaux cieux. La Reine de l'univers jouit pendant tout le voyage de la vue et de la splendeur de ses ministres et de ses sujets, ainsi que de leurs très doux entretiens.

Le Seigneur mêlait à ces faveurs et à ces privilèges ineffables quelques embarras, quelques souffrances que le voyage occasionnait à sa divine Mère. En effet, la rencontre de tant de gens qui remplissaient les hôtelleries et qui couvraient la route pour obéir à l'édit de l'empereur, gênait sensiblement l'extrême modestie de la très pure Mère et Vierge, et affligeait son Epoux. Pauvres et timides, ils étaient moins bien reçus que les autres, et exposés à plus d'incommodités que les plus riches ; car le monde qui ne consulte que les apparences, partage d'ordinaire ses faveurs injustement et avec acceptation de personnes. C'est pourquoi nos saints voyageurs entendaient maints propos désagréables dans les hôtelleries où ils arrivaient fatigués ; quelque-

fois on les congédiait comme des gens inutiles et méprisables, ou bien on reléguait la Maîtresse du ciel et de la terre en un recoin du vestibule ; souvent elle ne l'obtenait même pas, et alors elle et son Epoux se retiraient dans des réduits encore plus abjects et plus dédaignés par le monde ; mais, quelque misérable que fût le lieu, les Esprits célestes s'y trouvaient avec leur souverain Roi et leur auguste Reine ; elle en était aussitôt environnée comme d'un mur impénétrable : de sorte que la couche du véritable Salomon était assurée et défendue contre les craintes et les surprises de la nuit. Le très fidèle époux Joseph, voyant la Maîtresse de l'univers si bien gardée, se reposait et s'endormait en paix à la prière de notre charitable Souveraine qui tenait beaucoup à ce qu'il se remît un peu de la fatigue du chemin. Pendant ce temps-là, elle se livrait, de son côté, à des entretiens célestes avec ces Esprits sublimes qui l'assistaient.

Quoique Salomon ait annoncé dans les Cantiques de grands mystères de la Reine du ciel sous diverses métaphores et similitudes, il a

parlé plus expressément au chapitre troisième de ce qui arriva à la divine Mère, après l'Incarnation, et dans le voyage qu'elle fit à Bethléem ; car ce fut alors que s'accomplit à la lettre tout ce qui est dit du lit de Salomon, de son char, du dossier de fin or, de la garde qu'il y mit des plus forts et des plus courageux d'Israël, qui jouissent de la vision divine, et tout le reste que contient cette prophétie. Ce que j'ai dit, afin d'en marquer le sens, doit suffire pour tourner toute mon admiration vers le mystère de la sagesse infinie que renferment ces œuvres si dignes de la vénération de la créature. Qui donc d'entre les mortels sera si endurci qu'il ne s'attendrisse ? ou si superbe qu'il ne rougisse de confusion ? ou si préoccupé qu'il ne s'émerveille à la vue d'un prodige où se rencontrent les extrêmes les plus éloignés ? Un Dieu infini et véritablement caché dans le sein virginal d'une jeune fille remplie de beauté et de grâce, innocente, pure, agréable et douce, aimable aux yeux de Dieu et des hommes au-delà de tout ce que ce même Seigneur a créé et créera jamais ! Cette au-

guste Souveraine, avec le trésor de la Divinité, méprisée, affligée et repoussée par l'ignorance aveugle et le stupide orgueil des mondains ! Et pourtant lors même qu'elle est retirée dans les lieux les plus abjects, aimée et estimée de la très sainte Trinité, favorisée de ses caresses, servie, révérée, défendue et protégée par les Anges qui forment sa vigilante garde ! O enfants des hommes ! jusqu'à quand aurez-vous le cœur appesanti ? Combien fausses sont vos balances et trompeurs vos jugements ! Vous estimez les riches, vous méprisez les pauvres, vous élevez les superbes, vous abattez les humbles, vous rebutez les justes et vous applaudissez à ceux qui sont pleins de vanité. Votre discernement est aveugle et votre raison pervertie, de sorte que vous vous trouvez déçus dans vos propres désirs. Ambitieux, qui cherchiez les richesses, et avez été réduits à la plus grande pauvreté, parce que vous n'avez embrassé que de la fumée, si vous eussiez reçu l'Arche véritable de Dieu, vous eussiez obtenu mille bénédictions de sa main libérale, comme Obédé-

dom ; mais parce que vous l'avez méprisée, un grand nombre d'entre vous ont éprouvé le même sort qu'Oza : vous avez été châtiés !

Parmi la diversité de ces événements successifs, nos voyageurs, la très pure Marie et Joseph, arrivèrent à la ville de Bethléem, le cinquième jour de leur voyage qui était un samedi, sur les quatre heures du soir, moment auquel, en Terre-Sainte, dans le solstice d'hiver, le soleil commence à baisser et la nuit approche. Ils entrèrent dans la ville pour y chercher un gîte ; et ayant parcouru plusieurs rues et demandé l'hospitalité non-seulement dans les hôtelleries, mais dans les maisons de leurs amis et de leurs proches parents, ils ne furent reçus nulle part, et dans beaucoup d'endroits, ils furent congédiés d'une manière incivile et méprisante. Notre auguste Reine suivait son Epoux, qui allait de maison en maison et de porte en porte, à travers la cohue formée par tant de personnes. Elle savait bien que les maisons et les cœurs des hommes leur seraient fermés ; néanmoins elle voulut, pour obéir à saint Joseph, souffrir

ce chagrin et la confusion que lui inspirait son extrême pudeur ; car il lui était bien plus pénible, à cause de sa retenue, de son état et de son âge, de circuler au milieu de cette multitude que de ne pas trouver de logement. Or, continuant d'aller par la ville, ils rencontrèrent la maison où l'on tenait le registre commun : et, pour n'être pas obligés d'y retourner, ils se firent inscrire et payèrent le tribut royal. Débarrassés de cette affaire, ils recommencèrent leurs recherches et se présentèrent à d'autres hôtelleries. Ils demandèrent l'hospitalité en plus de cinquante maisons, où ils essayèrent un dur refus, tandis que les Esprits célestes admiraient les très hauts mystères du Seigneur, la patience et la mansuétude de sa Mère Vierge, la magnanimité de saint Joseph et l'insensibilité des hommes. Dans ces sentiments, ils bénissaient le Tout-Puissant en ses œuvres et en ses mystérieux desseins, comprenant qu'il voulait ce jour-là élever à la plus haute gloire l'humilité et la pauvreté que les hommes méprisent !... Marie et Joseph trouvèrent une éta-

ble et : NOTRE-SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST VINT
AU MONDE !

« ... Sa mère l'ayant enveloppé de langes le coucha dans la crèche, parce qu'il n'y avait point de place pour eux dans l'hôtellerie. Or, en la même contrée se trouvaient des bergers qui passaient la nuit dans les champs, veillant tour à tour à la garde de leurs troupeaux. Et voilà qu'un Ange du Seigneur se présenta devant eux, et une lumière divine les environna et ils furent saisis d'une grande crainte. Mais l'ange lui dit : Ne craignez point, car voici que je vous apporte la bonne nouvelle d'une grande joie pour tout le peuple ; c'est qu'il vous est né aujourd'hui, dans la ville de David, un Sauveur, qui est le Christ-Seigneur. Et ceci sera pour vous le signe : Vous trouverez un enfant enveloppé de langes et couché dans une crèche. Au même instant se joignit à l'ange une multitude de la milice céleste, louant Dieu, et disant : Gloire à Dieu au plus haut des cieux, et sur la terre, paix aux hommes de bonne volonté. Et il arriva que lorsque les anges, remontant au ciel, les eurent

quittés, les bergers se disaient les uns aux autres : Passons jusqu'à Bethléem, et voyons ce prodige qui est arrivé et que le Seigneur nous a fait connaître. Ils vinrent donc en grande hâte, et ils trouvèrent Marie et Joseph et l'Enfant couché dans une crèche ; et, en le voyant, ils reconnurent la parole qui leur avait été dite sur cet enfant (1). »

Mille fois heureux entre tous furent donc les pasteurs de cette contrée qui veillaient, gardant leurs troupeaux, à l'heure même de la Nativité de notre divin Sauveur ! heureux, non-seulement parce que, avec une vigilance louable, ils employaient la nuit à une occupation dont ils supportaient les fatigues en vue de Dieu, mais heureux surtout parce qu'ils étaient pauvres, humbles, méprisés du monde, justes et simples de cœur ; parce qu'ils étaient de ceux qui, dans le peuple d'Israël, attendaient et désiraient ardemment la venue du Messie, dont ils parlaient et s'entretenaient

(1) Luc, C. II, 7-17.

souvent. Ils avaient d'autant plus de ressemblance avec l'auteur de la vie, qu'ils étaient plus éloignés du faste, de la vanité, de l'ostentation du monde et de ses ruses diaboliques. Ils représentaient par ces nobles qualités l'office que le bon Pasteur venait exercer, en connaissant ses brebis, et en étant lui-même connu. C'est parce qu'ils étaient dans des dispositions si convenables, qu'ils méritèrent d'être appelés et conviés, comme les prémices des Saints, par le Seigneur lui-même, afin qu'ils fussent les premiers d'entre les mortels à qui le Verbe incarné se manifestât et se communiquât, et dont il reçût les louanges, les services et les adorations.

Le signe que l'Ange leur avait donné ne semblait pas très propre à convaincre les yeux de la chair, de la grandeur du nouveau-né : car à se trouver dans une crèche, emmaillotté de quelques pauvres langes, il n'y avait point d'indice suffisant pour révéler la majesté du Roi, s'ils ne l'avaient découverte à l'aide de la lumière divine dont ils furent éclairés : mais c'est parce qu'ils étaient humbles et

vides de la sagesse mondaine qu'ils furent bientôt remplis de la sagesse divine. A peine s'étaient-ils mutuellement communiqué ce qu'ils pensaient de cette étonnante ambassade, qu'ils résolurent d'aller bien vite à Bethléem pour y voir la merveille qu'ils venaient d'apprendre de la part du Seigneur. Ils partirent aussitôt, et, entrant dans la grotte, ils trouvèrent, comme vient de nous le dire l'Évangéliste saint Luc, Marie et Joseph, et l'Enfant couché dans la crèche. Et voyant tout cela, ils reconnurent la vérité de ce qui leur avait été annoncé.

Cette expérience et cette visite furent suivies d'une illustration intérieure qu'ils reçurent à la vue du Verbe fait homme ; car au moment où les pasteurs jetèrent les yeux sur lui, le divin Enfant les regarda aussi, le visage brillant d'une grande splendeur, dont les rayons et l'éclat blessèrent le cœur candide de ces pauvres mais vraiment bienheureux hommes ; et par sa vertu divine il les régénéra en leur donnant un nouvel être de grâce et de sainteté, et les laissa élevés aux

hauteurs et enrichis des trésors d'une science toute céleste sur les ineffables mystères de l'Incarnation et de la Rédemption du genre humain.

Les saints pasteurs firent encore d'autres visites à la très pure Marie, à l'Enfant et à Joseph pendant le temps qu'ils demeurèrent dans la grotte : ils leur portèrent aussi quelques présents proportionnés à leur pauvreté. L'Évangéliste saint Luc dit encore que tous ceux qui les entendirent parler de ce qu'ils avaient vu admiraient ce qu'ils leur en rapportaient : mais cela n'eut lieu qu'après que Marie, l'Enfant et Joseph furent partis de Bethléem, la divine Sagesse le disposant de la sorte, et ne permettant pas que les pasteurs le publiassent avant leur départ. Tous n'ajoutèrent pourtant pas foi à leurs paroles : il y en eut qui ne les regardèrent que comme des pâtres et de vulgaires ignorants. Quant à eux, toujours pleins d'une science divine, ils vécurent dans la sainteté jusqu'à leur mort.

CHAPITRE HUITIÈME

SOMMAIRE : Epiphanie. — Les Rois Mages.

« Lors donc que Jésus fut né en Bethléem de Juda, aux jours du roi Hérode, voilà que des Mages vinrent d'Orient à Jérusalem, disant : Où est celui qui est né Roi des Juifs ? car nous avons vu son étoile en Orient et nous sommes venus l'adorer (1). »

Les trois Rois Mages qui vinrent chercher l'Enfant-Dieu nouvellement né, étaient originaires de la Perse, de l'Arabie et de Saba, régions à l'est de la Palestine. David prophétisa particulièrement leur venue, et avant lui, Balaam, quand il bénit par la volonté divine le peuple d'Israël, quoique Balac, roi des Moabites, l'eût appelé pour le maudire. Balaam dit, en le bénissant, qu'il verrait le Roi-Christ,

(1) MATH. C. II, 1-2

mais non pas alors ; qu'il le considérerait mais non de près, parce qu'il ne le vit point par lui-même, mais par les mages ses descendants : et ce ne fut pas incontinent, mais plusieurs siècles après. Il dit aussi qu'une étoile sortirait de Jacob, parce qu'elle serait destinée à désigner Celui qui naissait pour régner éternellement en la maison de Jacob.

Ces trois Rois étaient fort versés dans les sciences naturelles, aussi bien que dans les Ecritures du peuple de Dieu, et c'est pour cela qu'ils furent appelés Mages. Par les notions qu'ils puisèrent dans les saintes Ecritures et dans leurs entretiens avec plusieurs Hébreux, ils parvinrent à une espèce de créance de la venue du Messie que ce peuple attendait. C'étaient en outre des hommes droits, amis de la vérité, fort observateurs de la justice dans le gouvernement de leurs Etats, qui n'étaient pas aussi étendus que le sont les royaumes de notre temps ; ils les gouvernaient donc facilement par eux-mêmes, et y rendaient la justice comme des princes sages et vertueux, ce qui est l'office légitime d'un roi. C'est pour-

quoi le Saint-Esprit dit que Dieu tient le cœur du roi dans ses mains divines pour le conduire comme une eau courante selon sa sainte volonté. Ils avaient l'âme noble, grande et généreuse, incapables de cette avarice et de cette cupidité qui rapetissent, dégradent et tyrannisent si tristement le cœur de certains princes. Et comme leurs Etats étaient voisins, ils se fréquentaient et se communiquaient les vertus morales qu'ils pratiquaient et les sciences qu'ils professaient, se faisant toujours part des choses importantes qu'ils venaient à apprendre ou à connaître. En un mot, c'étaient des amis intimes, très fidèles dans leurs relations.

« Ayant appris des Mages ce prodige, le roi Hérode se troubla, continue l'Évangile, et tout Jérusalem avec lui. Et assemblant tous les princes des prêtres et les scribes du peuple, il s'enquit d'eux où naîtrait le Christ. Or eux lui dirent : A Bethléem de Juda ; car il a été écrit par le prophète : Et toi, Bethléem, terre de Juda, tu n'es pas la moindre parmi les principales villes de Juda ; car c'est de toi que sor-

tira le chef qui doit régir Israël mon peuple. Alors Hérode, ayant appelé secrètement les Mages, s'enquit d'eux avec soin du temps où l'étoile leur était apparue. Et, les envoyant à Bethléem, il dit : Allez, informez-vous exactement de l'enfant ; et lorsque vous l'aurez trouvé, faites-le-moi savoir, afin que moi aussi j'aie l'adorer. Ceux-ci donc, après avoir entendu le roi, s'en allèrent (1). »

En sortant de Jérusalem, les Mages virent de nouveau l'étoile qui avait disparu à leurs yeux lorsqu'ils y étaient entrés, guidés par sa lumière. Ils arrivèrent à Bethléem et à la grotte de la Nativité, sur laquelle l'étoile s'arrêta ; s'abaissant ensuite insensiblement, et diminuant son volume matériel, elle pénétra par la porte et se plaça sur la tête de l'Enfant-Jésus qu'elle couvrit de ses rayons ; après quoi elle s'éclipsa pour se dissoudre dans les éléments dont elle avait été formée.

Le Seigneur avait déjà annoncé l'arrivée des Mages à notre auguste Souveraine ; et quand

(1) MATTH. C. II, 3-9.

elle apprit qu'ils étaient près de la grotte, elle en prévint son saint époux Joseph, non afin qu'il s'écartât, mais afin qu'il se tint à son côté, comme il le fit. Ainsi quoique le Texte sacré de l'Écriture ne l'énonce pas, parce que c'est inutile pour l'exposition du mystère, non plus qu'il n'énonce beaucoup d'autres choses que les Evangélistes ont passées sous silence, il n'en est pas moins certain que saint Joseph était présent quand les Rois adorèrent l'Enfant-Jésus. Il n'était pas nécessaire de prendre des précautions à cet égard ; car les Mages étaient déjà informés que la Mère du Nouveau-né était Vierge, que son très saint Fils était Dieu, et que saint Joseph n'était pas son véritable Père. Il est constant aussi que Dieu n'aurait pas appelé les Rois pour l'adorer sans les avoir auparavant instruits d'une chose si essentielle, et prémunis contre l'erreur qui leur aurait fait croire qu'il était Fils de Joseph et d'une mère qui n'eût pas été vierge. Ils venaient bien instruits de tout, et avec des sentiments proportionnés à des mystères si sublimes.

La divine Mère attendait les dévots et pieux Rois avec l'Enfant-Jésus, qu'elle tenait dans ses bras : elle apparaissait ornée d'une modestie et d'une beauté incomparables ; et, à travers son humble pauvreté, on découvrait en elle des marques d'une majesté plus qu'humaine, dont le rayonnement perceait sur son visage. La splendeur de l'Enfant était beaucoup plus grande, et il rejaillissait de son adorable personne une lumière si douce et si agréable, que la grotte en devint un paradis. Les trois Rois de l'Orient y entrèrent, et au premier aspect du Fils et de la Mère, ils furent assez longtemps subjugués par l'admiration. Ensuite ils se prosternèrent, et dans cette posture, ils adorèrent l'Enfant, le reconnaissant pour Dieu et homme véritable, et pour le Restaurateur du genre humain. Ils furent de nouveau éclairés intérieurement par la grâce divine et par la présence du très doux Jésus : et alors ils virent la multitude des esprits angéliques qui, en qualité de serviteurs et de ministres du grand Roi des rois et du Seigneur des seigneurs, assistaient avec une sainte crainte

et avec le plus profond respect. Après avoir rendu ce culte, ils se relevèrent et félicitèrent aussitôt leur Reine et la nôtre du bonheur qu'elle avait d'être Mère du Fils du Père éternel ; ils lui témoignèrent leur vénération en fléchissant le genou devant elle, et ils demandèrent à lui baiser la main, comme on le pratiquait dans leurs royaumes envers les Reines. La très prudente Souveraine retira la sienne, et leur présenta celle du Rédempteur du monde, en leur disant : « Mon âme glorifie le Seigneur, et mon esprit se réjouit en lui de ce qu'il vous a choisis et appelés d'entre toutes les nations pour voir et pour connaître le Verbe incarné ; c'est un bonheur que plusieurs rois prophètes ont souhaité sans l'obtenir. Glorifions et louons son saint Nom pour les sublimes mystères et les grandes miséricordes dont il use envers son peuple ; baisons la terre qu'il sanctifie par sa présence réelle. »

Après le discours de l'auguste Marie, les trois Rois se prosternèrent et adorèrent de nouveau l'Enfant-Jésus ; ils reconnurent le grand bienfait qu'ils recevaient du Ciel qui

leur faisait apparaître si heureusement le Soleil de justice pour dissiper leurs ténèbres. Ensuite ils s'adressèrent à saint Joseph, et le félicitèrent du bonheur qu'il avait d'être l'Époux de la Mère de Dieu, admirant avec une sorte de compassion que les plus grands mystères du ciel et de la terre fussent cachés sous une si extrême pauvreté. Et après avoir passé ainsi trois heures, ils demandèrent à la Sainte Vierge la permission de se rendre en la ville pour y chercher un logement, la grotte étant trop petite pour pouvoir y rester. Ils étaient accompagnés de plusieurs personnes, mais il n'y eut que les mages qui participassent aux effets de la lumière et de la grâce. Les autres qui ne s'attachaient qu'à l'extérieur et à l'état pauvre et méprisable de la mère et de son époux, ne connurent point le mystère ; ils furent seulement surpris de l'étrangeté du spectacle. Enfin les Rois prirent congé, et la très pure Marie et Joseph restèrent seuls avec l'Enfant, glorifiant par de nouveaux cantiques de louange la Majesté divine, que son saint Nom commençât à être connu et adoré des Nations.

Les trois Rois sortirent de la grotte où ils étaient entrés par le chemin le plus direct, pour aller reposer dans une des hôtelleries de la ville de Bethléem ; et s'étant retirés tous seuls dans un appartement, ils passèrent la plus grande partie de la nuit à s'entretenir avec une abondance de soupirs et de larmes de ce qu'ils avaient remarqué en l'Enfant-Dieu et en sa très sainte Mère. Dans ce pieux entretien ils s'enflammèrent davantage du divin amour, et ne cessaient d'admirer la majesté et la splendeur de l'Enfant-Jésus, la prudence, la gravité et la modestie incomparables de la divine Mère, la sainteté du bienheureux époux Joseph, leur extrême pauvreté, et la bassesse du lieu où le Seigneur du ciel et de la terre avait voulu naître. Ces Rois sentaient une céleste flamme embraser leurs cœurs, et, ne pouvant contenir leurs délicieux transports, ils exhalaient ensemble les doux sentiments de vénération et d'amour dont les pénétrait ce mystère.

Le jour suivant, ils retournèrent dès l'aube à la grotte de la Nativité pour offrir au Roi

céleste les dons qu'ils avaient apportés. A peine arrivés ils se prosternèrent devant lui et l'adorèrent avec une profonde humilité, puis ouvrant leurs trésors, comme dit l'Évangile, ils lui présentèrent de l'or, de l'encens et de la myrrhe. Ils s'adressèrent à la bienheureuse Mère et la consultèrent sur plusieurs points qui regardaient les mystères de la foi, leur conscience et le gouvernement de leurs États : car ils souhaitaient de s'informer de tout avant de partir, pour régler leur conduite suivant les principes de la plus grande perfection. L'auguste Marie les écouta avec beaucoup de condescendance, et lorsqu'ils lui proposaient quelque doute, elle demandait intérieurement à son adorable Fils ce qu'elle devait répondre et enseigner à ces nouveaux enfants de sa sainte Loi. Or elle résolut, comme Maîtresse et comme organe de la Sagesse divine, toutes leurs difficultés d'une manière si sublime, elle les instruisit et les sanctifia avec tant d'efficacité, que, ravis et charmés de la science et de la douceur de notre aimable Souveraine, ils ne pouvaient s'en éloigner ; de sorte qu'il fal-

lut qu'un Ange leur dît que c'était la volonté du Seigneur qu'ils retournassent en leur pays. On ne doit pas être surpris de cela ; car ils furent, par les paroles de la sainte Vierge, éclairés du Saint-Esprit et remplis d'une science infuse sur tout ce qu'ils lui proposèrent et sur beaucoup d'autres matières.

Tout le reste de la vie de ces fortunés Rois répondit à leur divine vocation : car ils agirent en vrais disciples de la Maîtresse de la sainteté, gouvernant selon sa doctrine et leurs âmes et leurs sujets. Ils convertirent un grand nombre de personnes à la connaissance de Dieu et au chemin du salut par leurs bons exemples et par les preuves qu'ils leur donnèrent de l'avènement du Sauveur du monde. De sorte qu'ils achevèrent leur course en toute sainteté et justice, remplis de jours et de mérites, et favorisés par la Mère de la miséricorde pendant leur vie et au moment de leur mort. Lorsque les rois furent partis, notre auguste Souveraine et son saint époux Joseph se mirent à chanter de nouvelles hymnes de louange pour remercier le Très-Haut des mer-

veilles qu'il venait d'opérer. Ils les confrontaient avec les saintes Ecritures et avec les prophéties des Patriarches et ils voyaient avec une joie inexprimable que leurs prédictions commençaient à s'accomplir en l'Enfant-Jésus. Mais la très prudente Mère, qui pénétrait profondément ces sublimes mystères, les conservait dans son cœur et les repassait souvent dans son esprit. Les Anges qui assistèrent à toutes ces merveilles, félicitèrent leur Reine de ce que son très saint Fils était connu et adoré des hommes et chantèrent de nouveaux cantiques à la Majesté divine incarnée, pour la glorifier des miséricordes qu'elle opérerait en faveur des hommes.

CHAPITRE NEUVIÈME

Sommaire : Purification. — Prélude. — Récit évangélique. — La Prophétie. — Souvenirs bibliques. — Traditions et pieuses Légendes.

«Après que les jours de la purification de Marie furent accomplis selon la Loi de Moïse, ils portèrent *L'Enfant-Jésus* à Jérusalem, pour le présenter au Seigneur. Tout enfant mâle, nouveau-né, sera appelé consacré au Seigneur ; et pour offrir l'hostie selon ce qui est dit dans la loi du Seigneur, une couple de Tourterelles ou deux petits de colombes (1). »

Le Père éternel n'avait pas seulement sur la très sainte humanité de Jésus-Christ le droit que la création lui donne sur toutes les autres créatures, mais elle lui appartenait aussi d'une

(1) Luc, C. II, 22-24.

manière toute spéciale, en vertu de l'union hypostatique avec la personne du Verbe, qui était engendrée de sa propre substance comme Fils unique et véritable, Dieu de Dieu véritable. Néanmoins le Père détermina que son Fils lui serait présenté dans le Temple, tant à cause du mystère que cette cérémonie renfermait, que pour l'accomplissement de sa sainte Loi, dont Notre-Seigneur Jésus-Christ était la fin. C'est pourquoi il fut prescrit aux Juifs de consacrer tous leurs premiers-nés, dans la perpétuelle attente de Celui qui le devait être du Père éternel (1) et de sa très sainte Mère. En cela le Tout-Puissant se comporta, pour ainsi dire, comme les hommes, qui sont bien aises qu'on les entretienne souvent de ce qu'ils aiment, et qu'on leur redise plusieurs fois ce qui leur agréé : le Père connaissait tout, savait tout par son infinie sagesse, et néanmoins, il se plaisait en l'offrande du Verbe incarné, qui lui appartenait à tant de titres.

(1) HEBR. , C. I, 6.

La Mère de la vie connaissait cette volonté du Père éternel, qui était celle de son très saint Fils en tant que Dieu, dont elle voyait que l'âme et les opérations étaient absolument conformes à la volonté du Père. Notre auguste Souveraine, ainsi éclairée, passa en des entretiens tout divins la nuit qui suivit son arrivée à Jérusalem et précéda la Présentation.

Le jour étant arrivé où le Soleil de justice devait paraître au monde dans les bras de la très pure Aurore, l'auguste Souveraine prépara l'offrande prescrite par la Loi, accommoda l'Enfant-Jésus dans ses langes, et sortit, avec son saint époux Joseph, de la maison où ils avaient été reçus, pour se rendre au Temple.

La bienheureuse Mère ressentit en arrivant à la porte du Temple de nouveaux et sublimes effets intérieurs de la dévotion la plus vive ; et continuant de s'avancer jusqu'au lieu où les autres femmes s'arrêtaient, elle se mit à genoux et adora le Seigneur en esprit et en vérité dans son saint Temple ; puis elle s'offrit à la Majesté suprême, avec son Fils dans ses bras. Aussitôt la très sainte Trinité se mani-

feſta à elle par une viſion intellectuelle, et il en ſortit une voix du Père qui diſait : *Celui-ci eſt mon Fils bien-aimé en qui je me plaiſ uni-quement* ; cette voix ne fut entendue que de l'auguſte Marie. Le plus fortuné des hommes, ſaint Joſeph, ſentit en même temps une nouvelle et douce impuſion du Saint-Eſprit, qui le remplit de joie et de lumière divine.

« Il y avait *alors* à Jérusalem un homme appelé Siméon et cet homme juſte et craignant Dieu attendait la conſolation d'Israël et l'Esprit-Saint était en lui. Et il avait été averti par l'Esprit-Saint qu'il ne verrait point la mort qu'auparavant il n'eût vu le Chriſt du Seigneur. Conduit par l'Esprit, il vint dans le Temple. Et comme les parents de l'Enfant-Jéſus l'y apportaient, afin de faire pour lui ſelon la coutume preſcrite par la loi, il le prit entre ſes bras, bénit Dieu et dit : « Maintenant, Seigneur, laiſſez, ſelon votre parole, votre ſerviteur ſ'en aller en paix ; puis-que mes yeux ont vu le Seigneur qui vient de vous, que vous avez préparé à la face de tous les peuples, pour être la lumière qui éclairera les nations,

et la gloire d'Israël, votre peuple.» Et son père et sa mère étaient dans l'admiration des choses que l'on disait de lui. Et Siméon les bénit et dit à Marie, sa Mère : « Celui-ci a été établi pour la ruine et la résurrection d'un grand nombre en Israël, et en signe que l'on contredira. Et un glaive traversera votre âme, afin que les pensées de beaucoup de cœurs soient révélées.»

Il y avait aussi une prophétesse, Anne, fille de Phanuel, de la tribu d'Aser ; elle était fort avancée en âge, et elle n'avait vécu que sept ans avec son mari, depuis sa virginité. Restée veuve, et âgée alors de quatre-vingt-quatre ans, elle ne quittait point le Temple, servant Dieu nuit et jour dans les jeûnes et dans la prière. Elle aussi, survenant à cette heure, louait le Seigneur et parlait de l'enfant à tous ceux qui attendaient la rédemption d'Israël (1). »

L'auguste Marie et saint Joseph entendirent le cantique de Siméon et admirèrent la subli-

(1) Luc, C. II, 25-38.

mité de l'esprit qui le faisait parler. L'Évangéliste appelle Marie et Joseph parents de l'Enfant-Jésus, selon l'opinion du peuple, parce que la chose se passa en public.

Au moment où le saint Vieillard prononçait les paroles prophétiques de la passion et de la mort du Seigneur, marquées par ces termes de glaive et de signe de contradiction, l'Enfant-Jésus baissa la tête. Par cette action et par plusieurs actes d'obéissance intérieure, il accepta la prophétie du vieillard Siméon, comme une sentence du Père éternel énoncée par son ministre. La tendre Marie comprit tout cela ; et, par l'intelligence de mystères si douloureux, elle commença d'éprouver la vérité de la prophétie de Siméon, en ayant dès lors le cœur percé du glaive qui la menaçait pour le temps à venir. Car tous les mystères que la prophétie renfermait lui furent intérieurement découverts et montrés comme dans un très clair miroir. Elle vit que son très saint Fils serait une pierre de scandale et un sujet de ruine pour les incrédules, et qu'il serait la vie des fidèles : elle connut la chute de la Synago-

gue et l'établissement de l'Eglise au sein de la gentilité ; le triomphe que son adorable Fils remporterait sur les démons et sur la mort, mais qui lui coûterait bien cher, puisqu'il ne le remporterait que par la mort ignominieuse et douloureuse de la Croix ; les contradictions que l'Enfant-Jésus essuierait en lui-même et en son Eglise de la part de l'innombrable multitude des réprouvés ; et enfin l'excellence des prédestinés. Cette auguste Reine comprit toutes ces choses : et, élevée, dans le mélange des sentiments de joie et de douleur qu'éprouvait son âme, aux actes les plus parfaits, par la compréhension de ces inénarrables mystères et par la prophétie de Siméon, elle se livra à l'exercice des vertus les plus éminentes, et grava dans son cœur, sans en perdre jamais le souvenir, tout ce que lui apprirent les paroles prophétiques de Siméon et tout ce que lui montra la lumière divine. Elle regardait son très saint Fils avec une si vive douleur qui renouvelait continuellement les amertumes de son âme, qu'elle seule comme Mère, et Mère d'un Fils Dieu et homme, ressentit dignement

gue et l'établissement de l'Eglise au sein de la gentilité ; le triomphe que son adorable Fils remporterait sur les démons et sur la mort, mais qui lui coûterait bien cher, puisqu'il ne le remporterait que par la mort ignominieuse et douloureuse de la Croix ; les contradictions que l'Enfant-Jésus essuierait en lui-même et en son Eglise de la part de l'innombrable multitude des réprouvés ; et enfin l'excellence des prédestinés. Cette auguste Reine comprit toutes ces choses : et, élevée, dans le mélange des sentiments de joie et de douleur qu'éprouvait son âme, aux actes les plus parfaits, par la compréhension de ces inénarrables mystères et par la prophétie de Siméon, elle se livra à l'exercice des vertus les plus éminentes, et grava dans son cœur, sans en perdre jamais le souvenir, tout ce que lui apprirent les paroles prophétiques de Siméon et tout ce que lui montra la lumière divine. Elle regardait son très saint Fils avec une si vive douleur qui renouvelait continuellement les amertumes de son âme, qu'elle seule comme Mère, et Mère d'un Fils Dieu et homme, ressentit dignement

ce qui ne nous touche point à cause de la dureté et de l'ingratitude de nos cœurs.

Le saint époux Joseph pénétra aussi plusieurs points des mystères de la rédemption et des souffrances du très doux Jésus, lorsqu'il entendit ces prophéties. Mais la connaissance que le Seigneur lui en donna ne fut pas aussi étendue ni aussi générale que celle de son auguste Epouse ; et cela pour diverses raisons, et parce que le saint n'en devait pas voir l'entière réalisation pendant sa vie.

DE JÉRUSALEM A BETHLÉEM. — « C'était en l'année 1876 : nous partions de la Cité du grand Roi, la veille de la Solennité de l'Epiphanie, pour nous rendre à la ville de David. Bethléem est distante de Jérusalem d'environ six milles en allant vers le soleil du Midi. La route est belle, macadamisée, à l'européenne. Des voitures publiques font le trajet facilement en moins de trois quarts d'heure (1). Nous

(1) Les Pèlerins qui nous ont précédé ne connaissaient pas ces chemins nouveaux. Ils visitaient la Terre Sainte à cheval, montés sur de petits ânes, ou à dos de chameau, souvent à travers les rochers, suivant les sentiers des chèvres. . .

marchons à pied comme de vrais pèlerins. Il est encore grand matin ; le temps est splendide. Nous sortons de Jérusalem, en petits groupes, par la porte occidentale. Le chemin est déjà encombré de voitures, de chevaux, de petits ânes qui trottent, de *mougres* qui crient et d'une foule de pèlerins et pèlerines, catholiques et protestants, Russes, Grecs, Arméniens, Cophtes, Syriens, Abyssins, tous schismatiques. Ces derniers se rendent à la grotte de la Nativité, pour leurs Fêtes de Noël. On sait que les schismatiques orientaux n'ont point accepté le Calendrier grégorien : ils suivent le *vieux style* et par suite se trouvent en retard de *douze* jours avec l'Eglise Latine.

La route, au sortir de la Ville, infléchit à gauche et traverse la célèbre vallée de Géhon ; après quoi elle monte rapidement. Du haut de cette montée l'on découvre, à l'Orient, semblable à une immense muraille, la longue chaîne des montagnes de Moab, et le regard plonge dans le bassin profond de la Mer Morte. Le ciel est sans nuage ; l'atmosphère, d'une agréable fraîcheur. Le soleil illumine déjà de ses

feux les mystérieuses solitudes de l'Arabie Pétrée ; mais ses rayons arrêtés encore par les montagnes n'éblouissent pas nos yeux. Un double sentiment de tristesse et de terreur s'empare ici de l'âme du pèlerin : ses souvenirs le portent à *quarante siècles* en arrière. Ces plaines, autrefois fertiles, arrosées de grandes eaux et que le neveu du Père des Croyants avait choisies pour le lieu de sa demeure, étaient un séjour de délices... le *jardin du Seigneur*. Les habitants de ces régions fortunées, abusant, dans leur ingratitude, de ces richesses du Ciel, tombèrent dans une affreuse corruption. Le cri de leurs iniquités était monté jusqu'au ciel. Dieu, dans sa colère, fit descendre une pluie de soufre et de feu sur Sodôme et sur Gomorrhe, et réduisit en cendres, dans une immense conflagration, toutes ces villes, avec leurs habitants, avec tout le pays d'alentour, et avec tout ce qui avait quelque verdure sur la terre.

Le Sage, rappelant la délivrance de Loth qui échappa par la fuite, du milieu des méchants, assure, après tant de siècles, que la corrup-

tion des habitants de la Pentapole reste marquée par cette terre qui *fume encore*, qui est demeurée toute déserte, où les arbres portent des fruits qui ne mûrissent point, et où l'on voit une statue de sel (la femme de Loth), monument éternel d'une âme incrédule. La colère de Dieu plane encore visiblement sur cette malheureuse contrée où règnent la stérilité, la désolation et la mort. Après ce souvenir Biblique, qui laisse un grand serrement de cœur, en voici un autre qui remplit l'âme de surprise et d'humiliation. C'est le plus sage des rois, devenu le plus insensé des hommes.

Le Mont du Scandale est en face de nous, au soleil levant, immédiatement au-delà de la Vallée du Jugement. Salomon était déjà vieux, disent nos Saints Livres, lorsque son cœur se laissa corrompre au point d'adorer les faux dieux : Astarthé, déesse des Sidoniens, et Moloch, l'idole des fils d'Hennon, et Chamos, l'idole des Moabites à qui il bâtit un temple sur la montagne de Jérusalem.

Ah ! pauvre cœur humain, insondable abîme !
Le scandale de Salomon cause des ravages

incalculables dans l'esprit de ses successeurs. La Vallée des fils de Hennon est à nos pieds. Elle était aussi un lieu de délices. Les somptueux jardins du roi étalaient leur luxuriante végétation à son extrémité orientale. Les Juifs en firent un lieu d'abominations. Devant cette révoltante ingratitude d'un peuple toujours inondé des bienfaits du ciel, le Seigneur en courroux dit : « Je châtierai Jérusalem, et je ferai descendre sur ses habitants un déluge de maux, parce qu'ils m'ont abandonné et qu'ils ont profané ce lieu en offrant des sacrifices aux divinités étrangères, crime autrefois inconnu à eux et à leurs pères ; et parce qu'ils ont élevé un temple à Baal, où ils sont assez insensés et assez cruels pour brûler leurs propres fils et leurs propres filles en holocauste à Baal, leur affreuse idole. C'est pourquoi le temps va venir où l'on appellera ce lieu de délices, la Vallée du Carnage ! » On connaît tous les maux qui, depuis la captivité de Babylone, fondirent sur cette Ville apostate et sacrilège. On frémit encore au seul souvenir des horreurs qui accompagnèrent et suivirent sa prise et sa

destruction par les Romains. La grande prédiction de Jérémie était accomplie sur elle. Son peuple est resté la fable et la raillerie des nations et le passant est frappé de stupeur à la vue de ses ruines !

Ces graves et mélancoliques pensées saisissent l'âme du pèlerin qui s'achemine vers la Cité de David. Cependant, il arrive sur le plateau, et il a devant lui une plaine ouverte qui le console de ses premières tristesses.

A une certaine distance de la route, à notre droite, dans cette antique plaine des Géants, nous remarquons une ruine jaunâtre. La pieuse tradition veut que ce soit là l'ancienne maison du saint vieillard Siméon qui tenant dans ses bras tremblants le Sauveur du monde le proclama destiné par Dieu son Père, pour être la lumière des peuples et la gloire d'Israël. Ces ruines aujourd'hui, presque à ras de terre, avaient du temps de notre Père Quaresmius au dix-septième siècle, la forme d'une tour, avec une citerne et dix petites chambres.

Continuant tranquillement, malgré la foule, notre marche à travers la plaine, nous médi-

tons avec délices le doux mystère de la Sainte Famille qui avait passé plus d'une fois par ce même chemin. Après avoir traversé la vallée de Raphaïm, on nous montre un peu à notre droite l'endroit où se trouvait le fameux Térébinthe. C'est à l'ombre de cet arbre vénérable, au témoignage de Boniface de Raguse, ancien Custode de Terre-Sainte, que la Sainte Vierge se reposa, lorsqu'elle porta son divin Enfant, de Bethléem à Jérusalem, pour l'offrir au Seigneur dans le Temple. Cet arbre, par la vertu du Très-Haut, inclina ses branches jusqu'à terre, pour couvrir la Sainte Famille de son ombre rafraîchissante, comme le devait faire plus tard le gigantesque sycomore d'Héliopolis, lors de la fuite en Egypte. Ce Térébinthe était tenu en grande vénération par tous, croyants et mécréants, jusqu'au jour regrettable où le musulman, alors propriétaire du terrain, poussé par un sentiment de sordide avarice, porta sur lui ses mains sacrilèges, le déracina et le livra aux flammes : les visiteurs endommageaient le champ de blé qu'il cultivait à l'entour !

Les catholiques et tous les pieux pèlerins, dit un témoin oculaire, auteur du temps, en allant à Bethléem, ou revenant à Jérusalem, se mettaient dévotement à genoux, au pied de cet arbre, faisant le signe de la croix et implorant avec ferveur la protection de Jésus et de sa divine Mère qui s'était autrefois (avec saint Joseph) reposée sous son ombrage ; et lorsqu'ils étaient assez heureux pour en obtenir un peu de bois, ils le regardaient comme une vraie relique, plus précieuse que l'or, et ils en fabriquaient des chapelets, des croix ou quelque autre objet de piété. Si les Supérieurs de Terre-sainte, dans leur sage prévision, n'avaient point mis l'excommunication pour quiconque toucherait à cet arbre tant de fois séculaire, l'indiscrette dévotion des pèlerins l'aurait depuis longtemps déchiqueté jusque dans ses racines. (1) Les musulmans eux-mêmes le

(1) Cette remarque de notre Auteur donnerait à supposer que cet Arbre vénérable était, de son temps, la propriété de Terre-Sainte, autrement sa réflexion semblerait manquer de vraisemblance.

tenaient en grande vénération et en racontaient des choses merveilleuses. Voici ce qui arriva, en effet, il y a peu d'années, à un disciple de Mahomet. Une nuit donc que cet homme, comme les bergers, la nuit de Noël, veillait sur son troupeau, à une petite distance de cet arbre, il vit sortir du Térébinthe un grand jet de flammes qui s'élevaient vers le ciel. Plein d'étonnement, comme autrefois Moïse, il s'approcha avec recueillement pour contempler cette grande vision. Le Térébinthe, semblable à un buisson ardent, brûlait et restait intact au milieu de cette grande flamme. Le zèle des Musulmans les portait parfois si loin, qu'ils se mettaient en devoir d'éloigner, à coups de pierres, nos pauvres Religieux eux-mêmes, lorsqu'ils voulaient se mettre à genoux pour prier sous l'ombrage de l'Arbre de Marie, de peur qu'ils ne vinsent à en couper quelque rameau, ce que les seuls Supérieurs permettaient de nuit et très secrètement.

En passant devant le Térébinthe détruit, nous demandons une bénédiction à la Sainte Famille et nous arrivons près d'une citerne.

creusée le long de l'ancienne route suivie par le divin Jésus et par Joseph et Marie, et jointe aujourd'hui avec la route nouvelle : c'est le puits des Rois Mages. C'est ici, d'après la tradition que l'étoile qui avait disparu lorsqu'ils se présentèrent devant Hérode, à Jérusalem, leur apparut de nouveau, pour les conduire directement à Bethléem.

Nous allons marcher maintenant sur les pas de Marie et de Joseph se rendant à la Cité de David, leur illustre ancêtre, dans la soirée qui précéda la mystérieuse nuit de Noël. La route de Bethléem, on le voit, est toute semée de souvenirs bibliques. A quelques pas du puits des Mages, on atteint l'ancien Couvent de saint Elie, habité autrefois par de vrais Saints, desservi aujourd'hui par les aveugles disciples de Photius. En face du couvent, à droite du chemin, on montre sur un rocher en relief, l'empreinte d'un corps humain, jadis très bien marqué, assure-t-on, présentement, à peine reconnaissable. Une pieuse croyance mais qui s'harmonise difficilement avec nos Saints Livres, établit là le point précis où le Prophète

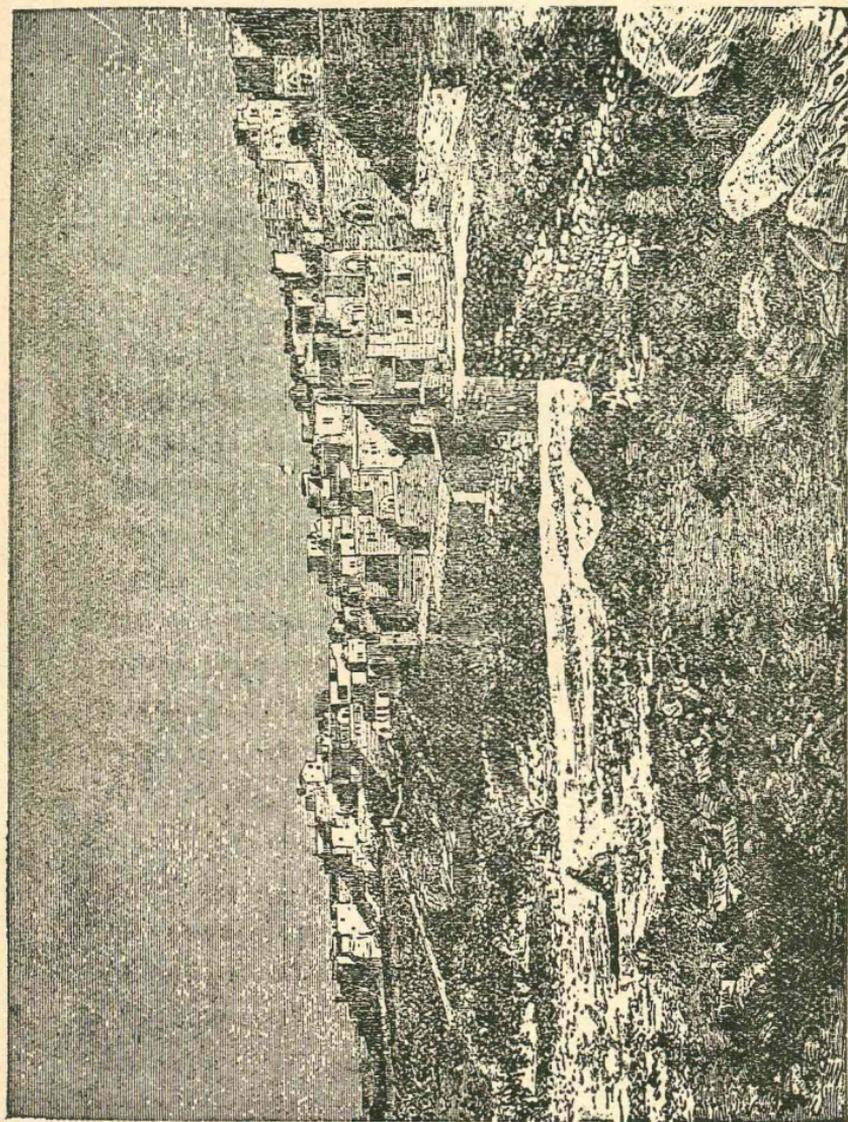
se reposa, lorsqu'il fuyait les poursuites d'une reine impie qui voulait le faire mourir. L'apparition de l'Ange qui secoue le Prophète endormi, sous le génévrier, de lassitude et d'ennui ; la cruche d'eau fraîche ; le pain mystérieux : tout serait là ! Par un singulier rapprochement, le Bédouin errant s'arrête toujours près de cette pierre ; il y mange un pain cuit sous la cendre, et puise une eau fraîche dans la citerne voisine. Les pèlerins tombent à genoux dans ce même lieu : ils demandent la protection du prophète Elie : et, s'ils sont prêtres, une large participation à son zèle. Les âmes contemplatives suivent le Prophète à travers le désert, dans sa marche irrésistible de quarante jours et de quarante nuits, jusqu'à la montagne d'Horeb : c'est pour apprendre là à connaître le véritable esprit du Seigneur, esprit qui se manifeste, non dans le souffle impétueux qui renverse les monts et broie les rochers, mais dans le souffle presque imperceptible d'un *léger zéphyr*.

En quittant les hauteurs de Saint-Elie, nous apercevons à notre gauche, très distinctement,

à travers les déchirures des montagnes, l'eau dormante du lac Asphaltite. Un peu plus loin, à droite de la route et devant nous, sainte Rachel, l'épouse bien-aimée du patriarche Jacob, se présente à nous, comme une vision mourante, mais résignée dans ses profondes douleurs. Sur les bords du chemin s'élève sa tombe : tout passant s'incline avec émotion et la vénère : les schismatiques lui adressent une prière : les catholiques l'invoquent comme leur Sainte. Les restes dispersés d'Israël, les pauvres Juifs, non seulement la prient, mais ils viennent de Jérusalem faire de fréquents Pèlerinages à son tombeau.

Encore un demi-mille et nous touchons au terme de notre pérégrination, la joyeuse cité de Bethléem. Le pèlerin, en entrant dans cette petite ville, sent une joie qui surabonde dans son cœur. Je n'étais point le premier à éprouver ces douces émotions : elles sont communes à tous. Jérusalem est la ville des Pleurs : Bethléem, la cité de douce allégresse (1) ! »

(1) Bethléem, 25 déc. 1876. Souvenir de notre 1^{er} Pèlerinage.



BETHLÉEM (La Ville)

LÉGENDE

La petite ville de Bethléem est située à environ 2,800 pieds au-dessus du niveau de la Méditerranée, sur une montagne de pierre calcaire, environnée de riantes et fertiles vallées, à environ six milles au Sud de Jérusalem.

Bethléem compte actuellement de *six à sept* mille âmes. Près de 4,000 sont Catholiques, du Rite Latin, formant une belle Paroisse sous la direction des Pères de Terre-Sainte. Il y a, en outre, quinze à dix huit cents Grecs non-unis ; six ou sept cents Arméniens non-unis ; quelques rares Protestants et seulement une centaine de Musulmans.

En arrivant de Jérusalem, côté Nord de Bethléem, à droite, c'est la ville qui s'étend de de l'Est à l'Ouest : à gauche, une profonde vallée, d'ou l'on monte par une série de 15 à 20 gradins, bien cultivés et plantés de figuiers, de vignes et d'oliviers, jusque vers la Place de la Basilique.

On aperçoit, à l'extrémité orientale de la ville, la splendide Basilique, environnée des trois Couvents, Latin, Grec et Arménien. (1)

(1) Cette statistique est de 1887.

CHAPITRE DIXIÈME

Sommaire : La Fuite en Egypte. — Douleur de Marie et de Joseph. — Concordance des Évangiles. — Considérations sur le mystère.

« Après que les Mages furent partis, voilà qu'un Ange du Seigneur apparut à Joseph pendant son sommeil, et dit : « Lève-toi, prends l'enfant et sa mère, fuis en Egypte et restes-y jusqu'à ce que je te parle ; car il arrivera qu'Hérode cherchera l'enfant pour le faire mourir. Joseph s'étant levé, prit l'enfant et sa mère pendant la nuit et se retira en Egypte. Et il s'y tint jusqu'à la mort d'Hérode, afin que fût accomplie cette parole que le Seigneur a dit par le Prophète : J'ai rappelé mon fils de l'Egypte (1). »

(1) MATTH. C. II, 13-15.

Après la Purification, notre auguste Souveraine eut une vision abstractive, dans laquelle le Seigneur lui avait fait connaître ce douloureux mystère.

Toute autre sainteté et toute autre foi que celles de Marie auraient pu ressentir quelque trouble, de même que les incrédules ont été fortement scandalisés en voyant un Dieu puisant fuir devant un misérable mortel pour sauver sa vie humaine, s'éloigner et s'absenter comme s'il eût été capable de crainte, ou qu'il n'eût point été homme et Dieu tout ensemble. Mais la très prudente et très obéissante Mère ne répliqua pas un seul mot ; elle n'eût aucun doute et ne se troubla nullement de l'étrangeté du fait. C'est dans cette tranquillité qu'elle répondit : « Mon Seigneur et mon Maître, voici votre servante avec un cœur disposé à mourir pour votre amour, s'il le faut. Faites de moi tout ce qu'il vous plaira. Je demande seulement que votre bonté immense, sans égard à mon peu de mérite, ne permette point que mon Fils et mon Seigneur soit affligé, et que les peines me soient réservées, à moi qui

dois les souffrir avec justice. » Le Seigneur la renvoya à saint Joseph, à qui il lui dit de se rapporter pour toutes choses dans le voyage. Elle sortit de la vision qu'elle avait eue, sans perdre l'usage des sens extérieurs ; car elle tenait l'Enfant Jésus entre les bras, l'extase n'ayant élevé que la partie supérieure de son âme ; il en jaillit pourtant sur les sens des dons particuliers, qui les spiritualisèrent et qui leur firent en quelque sorte témoigner que l'âme était plus où elle aimait que là où elle animait. Mais l'amour incomparable que notre grande Reine portait à son très saint Fils attendrit son cœur maternel et compatissant, à la pensée des peines que l'Enfant Dieu souffrirait, selon qu'il lui avait été révélé dans la vision. Ce fut donc en versant des larmes abondantes qu'elle se présenta devant son saint époux Joseph, mais sans lui manifester la cause de sa douleur ; et le Saint l'attribuait uniquement à la Prophétie qu'il avait entendue de la bouche de Siméon. Mais le très fidèle Joseph, qui était d'ailleurs naturellement officieux et délicat, l'aimait si tendrement, qu'il ne put s'empêcher de se trou-

bler un peu, en voyant son Epouse tellement affligée, sans qu'elle lui fit connaître le sujet de ses nouvelles larmes. Ce trouble fut une des raisons pour lesquelles l'Ange lui parla en songe, comme il avait fait à l'occasion du mystère de l'Incarnation, ainsi que nous l'avons rapporté plus haut. Car, cette même nuit, saint Joseph étant endormi, le même Ange lui apparut et lui dit ce que raconte saint Matthieu : « Levez-vous, prenez l'Enfant et la Mère, fuyez en Egypte . . . » A l'instant saint Joseph se leva rempli de sollicitude et de peine, prévoyant combien souffrirait sa bien-aimée Epouse. Et allant la trouver dans sa retraite, il lui dit : « Mon Epouse et ma Souveraine, le Très-Haut veut nous éprouver encore : car son saint Ange m'a déclaré que le Seigneur ordonne que nous fuyions avec l'Enfant en Egypte, parce qu'Hérode projette de lui ôter la vie. Préparez-vous, digne amie, aux fatigues de ce voyage, et dites-moi comment je pourrai vous les adoucir, puisque je n'ai l'être et la vie que pour les employer au service de notre très doux Enfant et au vôtre. »

« Mon Epoux et mon Seigneur, répondit notre Reine, si nous recevons de la main libérale du Seigneur tant de biens spirituels, il est juste que nous en acceptions avec joie les peines et les afflictions temporelles. Nous porterons avec nous le Créateur du ciel et de la terre ; et s'il nous a placés si près de lui, quelle main sera assez puissante pour nous blesser, fût-ce celle du roi Hérode ? Emportant où nous allons toutes nos richesses, le souverain Bien, le trésor du ciel, notre Maître, notre guide et notre véritable lumière, nous n'y saurions être exilés ; car il est notre repos, notre héritage et notre patrie. L'ayant avec nous, nous avons toutes choses ; allons accomplir sa sainte volonté. » La très pure Marie et Joseph s'approchèrent du berceau où l'Enfant Jésus était endormi, et ce sommeil n'arriva point sans quelque mystère. La divine Mère le découvrit sans qu'il s'éveillât, parce qu'il attendait ces tendres et douloureuses paroles de l'amante : « Fuyez, mon bien-aimé, comme un faon de biche sur les montagnes des parfums. Venez, mon bien-aimé, allons aux champs et demeu-

rons dans les villages (1) ». « Mon unique amour, ajouta la tendre Mère, très doux Agneau, votre pouvoir ne saurait être limité par celui des rois de la terre ; mais vous voulez le cacher par une très haute sagesse à cause de l'amour que vous portez aux hommes. Qui d'entre les mortels peut se promettre, mon bien-aimé, de vous ôter la vie, puisque votre pouvoir anéantit le leur ? Si c'est vous qui la donnez à tous, comment vous l'ôtera-t-on ? Et si c'est vous qui les cherchez afin de leur donner celle qui est éternelle, comment veulent-ils vous donner la mort ? Mais qui comprendra les secrets impénétrables de votre Providence ? Or donc, mon Seigneur et lumière de mon âme, permettez-moi de vous éveiller ; car, quoique vous dormiez, votre cœur veille. »

Saint Joseph dit quelque chose de semblable. Puis la bienheureuse Mère se mit à genoux, éveilla le très doux Enfant, et le prit entre ses bras. Notre aimable Sauveur, voulant montrer

(1) CANT. C. VIII.

qu'il était homme véritable et attendrir davantage son amoureuse Mère, versa quelques larmes. O merveilles du Très-Haut en des choses qui paraissent si petites à notre faible jugement !

Mais il se tut aussitôt. L'auguste Vierge et saint Joseph lui ayant demandé sa bénédiction, il la leur donna d'une manière sensible. Puis lorsqu'ils eurent réuni le peu d'objets, très pauvres, qui devaient servir au voyage, ils partirent sans aucun délai, un peu après minuit, se servant de la monture sur laquelle notre Reine était venue de Nazareth, et ils se dirigèrent du côté de l'Égypte, avec toute la diligence possible, comme je le dirai dans le chapitre suivant.

Et pour achever celui-ci, j'ai reçu l'explication de la concordance à établir entre les deux évangélistes saint Matthieu et saint Luc sur ce mystère ; car, comme ils écrivaient tous avec l'assistance et sous l'inspiration du Saint-Esprit, chacun d'eux savait par la même inspiration ce que les trois autres rapportaient ou omettaient. De là vient que par la divine

volonté ils rapportèrent parfois tous les quatre les mêmes particularités de la vie de Notre-Seigneur Jésus-Christ et de l'histoire évangélique, et que dans d'autres endroits les uns ont raconté ce que les autres ont omis, comme on le voit dans l'Évangile de saint Jean et des autres aussi. Saint Matthieu décrit l'adoration des Rois et la fuite en Égypte, que saint Luc ne décrit pas. Et celui-ci décrit la circoncision, la présentation et la purification, que saint Matthieu, avait omises. Ainsi, de ce que saint Matthieu, ayant raconté le départ des Rois Mages de Bethléem, dit incontinent que l'Ange ordonna à saint Joseph de fuir en Égypte, sans parler de la présentation, il ne s'ensuit pas que l'Enfant-Dieu n'ait été présenté auparavant ; car il est certain que cette présentation eut lieu après le départ des Mages et avant la fuite en Égypte, comme le rapporte saint Luc. De même, quoique saint Luc dise immédiatement après la présentation et la purification qu'ils se rendirent à Nazareth, on ne doit pas inférer de là qu'ils ne soit allés d'abord en Égypte ; car il est hors de doute

qu'ils y allèrent, conformément au récit de saint Matthieu, quoique saint Luc se taise sur ce point ; et il n'a point parlé de cette fuite, ni avant, ni après, parce qu'elle était déjà racontée par saint Matthieu. De sorte qu'elle eut lieu immédiatement après la présentation, et avant le retour de la Sainte Vierge et de Joseph à Nazareth. Or, comme saint Luc ne devait pas écrire ce voyage, il fallait bien, pour suivre le fil de son histoire, qu'il racontât leur retour à Nazareth immédiatement après la présentation. Que s'il dit qu'après avoir accompli les prescriptions de la Loi, ils retournèrent en Galilée, il ne nie pas pour cela leur fuite en Egypte ; mais il continue son récit, en omettant le voyage qu'ils furent obligés de faire pour éviter la persécution d'Hérode. On peut même inférer du texte de saint Luc que leur retour à Nazareth eut lieu après leur voyage en Egypte, puisqu'il dit que l'Enfant croissait et se fortifiait, étant rempli de sagesse, et que la grâce se montrait en lui ; ce qui ne pouvait pas être avant qu'il eût achevé les années de l'enfance, par conséquent avant le

retour d'Egypte, époque à laquelle il était dans un âge où on aperçoit d'ordinaire chez les enfants les premiers développements de la raison.

Il m'a aussi été découvert combien a été insensé le scandale des infidèles, ou celui des incrédules qui ont commencé à heurter contre cette pierre angulaire, Notre-Seigneur Jésus-Christ, dès son enfance, en le voyant fuir en Egypte pour éviter la persécution d'Hérode ; comme si c'eût été un manque de pouvoir et non point un mystère qui tendait à d'autres fins plus hautes que celles de mettre sa vie à couvert de la cruauté d'un homme pécheur. Ce que dit l'évangéliste devait suffire pour satisfaire un cœur bien disposé : à savoir qu'il fallait que fût accomplie la prophétie d'Osée, disant au nom du Père éternel : « *J'ai fait revenir mon fils d'Egypte.* » Il est sûr que les fins qu'il eut en l'envoyant dans ce pays, et en le rappelant, sont très mystérieuses ; j'en dirai quelque chose plus loin. Mais, quand même toutes les œuvres du Verbe incarné n'auraient pas été si pleines de merveilles et de mystères,

il n'est personne d'un jugement sain qui puisse reprendre ou méconnaître la douce Providence avec laquelle Dieu conduit les causes secondes, en laissant agir la volonté humaine selon sa liberté. C'est pour ce sujet, et non par manque de pouvoir, qu'il tolère dans le monde tant d'injustices, d'idolâtries, d'hérésies, et tant d'autres crimes qui ne sont pas moindres que celui d'Hérode, et qu'il permit celui de Judas et de ceux qui, effectivement, maltraitèrent et crucifièrent le divin Maître. Il est constant que le Seigneur pouvait empêcher tout cela, et qu'il ne le fit point, non seulement pour opérer la Rédemption, mais pour nous procurer ce bienfait de la liberté, en laissant agir les hommes à leur gré, selon leur volonté, et en leur ménageant la grâce et les secours que sa divine Providence juge convenables, et au moyen desquels ils peuvent opérer le bien, pourvu qu'ils veuillent user de leur liberté pour ce même bien, comme ils le font pour le mal.

C'est avec cette même douceur de sa Providence qu'il donne aux pécheurs le temps de se convertir et qu'il attend leur conversion com-

me il attendit celle d'Hérode. S'il usait de son pouvoir absolu et faisait des prodiges pour arrêter les effets des causes secondes, l'ordre de la nature serait confondu, et en tant qu'Auteur de la grâce, il serait en quelque sorte contraire à lui-même comme auteur de la nature. Voilà pourquoi les miracles ne doivent éclater que rarement et que pour des fins singulières ; car Dieu les a réservés pour des moments opportuns, auxquels il veut manifester sa puissance et se montrer Auteur de l'univers, et indépendant des mêmes choses qu'il a créées et qu'il conserve. On ne doit pas non plus être surpris de ce qu'il permit la mort des innocents qu'Hérode fit égorger. S'il ne jugea pas convenable de l'empêcher par un miracle, c'est que cette mort leur acquit la vie éternelle et une abondante récompense, cette vie valant sans comparaison plus que la temporelle qu'on doit sacrifier et perdre pour celle-là ; d'ailleurs si tous ces enfants eussent vécu et fussent morts d'une mort naturelle, peut-être tous n'auraient-ils pas été sauvés. Les œuvres du Seigneur sont justes et saintes en toutes

choses, quoique nous ne pénétrions pas maintenant les raisons de leur équité ; mais nous les connaissons en lui quand nous le verrons face à face.

CHAPITRE ONZIÈME

Sommaire : La Fuite en Egypte (suite). — Sublimes mystères révélés à Marie. — Fatigues et privations excessives dans ce voyage. — La divine Providence et ses soins admirables. — Les petits oiseaux. — Arrivée en Egypte. — Les idoles tombent à terre.

Je ne trouve point de termes assez expressifs pour rapporter ce qui m'a été manifesté des œuvres que l'Enfant Jésus et sa Mère Vierge faisaient le long de la route. Les bras de la très pure Marie servaient toujours de lit au nouveau et véritable roi Salomon. Quand elle sondait les secrets de cette humanité et de cette âme très sainte, il arrivait parfois que le Fils et la Mère se livraient à de doux entretiens que le divin Enfant entamait, et qu'ils chantaient des hymnes de louange, par lesquelles ils glorifiaient tout d'abord l'être infini

de Dieu, tous ses attributs et toutes ses perfections. A cet effet, le Très-Haut communiquait à notre auguste Reine une nouvelle lumière et des visions intellectuelles qui lui faisaient connaître le très haut mystère de l'unité de l'essence en la trinité des personnes, les opérations *au dedans* de la génération du Verbe et de la procession du Saint-Esprit ; comment le Verbe est toujours engendré par l'opération de l'entendement, et le Saint-Esprit inspiré par celle de la volonté : non qu'il y ait succession de *priorité et postériorité* (car tout est actuel en l'éternité), mais parce que nous percevons le mystère d'après les données de la durée successive des temps. Notre grande Souveraine pénétrait aussi comment les trois Personnes se comprennent mutuellement par un même acte d'entendement et comment elles connaissent celle du Verbe unie à l'humanité, ainsi que les effets qui résultent en elle de son union avec la Divinité.

Par cette sublime science elle descendait de la divinité à l'humanité et composait de nouveaux cantiques de louange et de reconnais-

sance, bénissant le Seigneur d'avoir créé cette humanité très sainte et très parfaite, tant pour l'âme que pour le corps : l'âme remplie de sagesse, de grâce et des dons du Saint-Esprit avec toute la plénitude possible ; le corps très pur et très accompli au degré le plus éminent. Ensuite elle observait tous les actes si héroïques et si excellents de ses puissances ; et après les avoir tous imités avec la perfection possible, elle bénissait et remerciait le Très-Haut par mille actions de grâces de l'avoir choisie entre toutes pour être sa Mère et pour être conçue sans péché et élevée à une gloire enrichie de toutes les faveurs de sa puissante droite, dont une simple créature pût être capable. Pour exalter et glorifier ces mystères, et tant d'autres qui s'y trouvaient renfermés, l'Enfant disait et la Mère répondait ce que les hommes ni même les Anges ne sauraient exprimer. Marie ne manquait pas de prendre le plus grand soin de son adorable Fils, et cela avec des marques d'attention et des sentiments de tendresse et d'amour que toutes les autres mères ensemble n'ont pu et ne pourrout

jamais témoigner à leurs plus aimables et plus gracieux enfants !

L'heureux Joseph était souvent témoin de ces mystères divins, et il en recevait quelque lumière qui lui adoucissait les peines du voyage ; et sa divine Epouse l'encourageait, prévoyant toutes les choses avec un cœur magnanime, sans que son recueillement intérieur l'empêchât de veiller aux besoins extérieurs, et sans que ceux-ci pussent la faire descendre de la hauteur de ses sublimes pensées et de ses fréquentes oraisons jaculatoires ; car elle conservait toujours et partout la même perfection.

Nos saints Voyageurs arrivèrent ainsi à la ville de Gaza, d'où, après une halte de trois jours, ils repartirent pour l'Egypte. En quittant bientôt les régions habitées de la Palestine, ils entrèrent dans les déserts sablonneux qu'on appelle de Bersabée et traversèrent plus de soixante lieues d'un pays inhabité avant d'arriver à la ville d'Héliopolis, qui est maintenant appelée le Caire d'Egypte. Ils marchèrent longtemps dans cette solitude, parce que

leurs journées étaient fort petites, tant à cause de la grande quantité de sable qu'ils trouvaient que par le défaut de retraite et de vivres. Or, afin qu'on comprenne combien l'Enfant Jésus, la sainte Vierge et saint Joseph y souffrirent, on doit supposer que le Très-Haut permit que son Fils unique fait homme, son auguste Mère et le patriarche Joseph ressentissent les incommodités du désert. Quoique notre divine Souveraine les endurât avec une grande tranquillité, elle en fut très affligée ainsi que son très fidèle Epoux de son côté ; car ils souffrirent tous deux de très grandes peines en leurs personnes ; mais le cœur de la Mère en fut beaucoup plus pénétré, à cause de celles de son Fils et de Joseph, bien que celui du Saint le fût aussi à la vue des incommodités que l'Enfant et la Mère essayaient, et de l'impuissance où il était de les en préserver par ses soins. Cependant la divine Providence veilla sur nos augustes Exilés, et toutes les fois que les secours humains leur manquaient (ce qui arriva très fréquemment dans ce long et si pénible voyage) le Seigneur les visitait et les

réconfortait délicieusement par le ministère des Anges !

Que les pauvres se réjouissent par cet exemple ; que les affamés ne se désolent plus dans leur détresse ; que ceux qui souffrent persécution espèrent le secours et que personne ne se plaigne de la divine Providence, en quelque nécessité qu'il se trouve. Quand est-ce que le Seigneur a manqué à ceux qui ont mis leur confiance en lui ? Quand est-ce qu'il a détourné d'eux ses regards paternels ? Nous sommes frères de son Fils fait homme, héritiers de ses biens, ses enfants et les enfants de sa très miséricordieuse Mère. Or, enfants de Dieu et de l'auguste Marie, comment vous méfiez-vous d'un tel Père et d'une telle Mère dans vos besoins ? Pourquoi leur refusez-vous cette gloire ? Comment renoncez-vous au droit que vous avez de leur demander du secours ? Venez, venez avec humilité et confiance ; les yeux de vos parents sont ouverts pour vous regarder, leurs oreilles écoutent les gémissements que vous poussez dans vos nécessités, et les mains de cette Reine sont étendues pour soulager le

pauvre. Et vous, riches de ce monde, pourquoi mettez-vous votre espérance dans vos seules et incertaines richesses, au risque de perdre la foi, et vous engageant par là dans beaucoup d'afflictions, comme l'Apôtre vous le prédit ? Aveuglés par la cupidité, vous ne faites pas profession d'être les enfants de Dieu et de sa Mère ; au contraire, vous renoncez à cette qualité par vos œuvres, et vous vous déclarez étrangers. En effet, le fils légitime sait seul s'abandonner aux soins et à l'amour de son véritable père et de sa véritable mère, qui se plaindraient avec raison s'il mettait son espérance en d'autres qui ne leur seraient pas seulement indifférents, mais qui seraient même leurs propres ennemis. La divine lumière m'enseigne cette vérité, et la charité m'oblige de l'écrire.

Le Très-Haut ne prenait pas seulement soin de nourrir nos pèlerins, mais il les récréait encore d'une manière sensible pour les distraire des fatigues du chemin et de l'ennui de cette vaste solitude. Il arrivait parfois que la divine Mère s'arrêtant avec son Enfant-Dieu pour

prendre un peu de relâche, des multitudes d'oiseaux accouraient de loin, d'un vol rapide et la réjouissaient par la douceur de leur chant et par la variété de leur plumage, se mettant sur ses épaules et sur ses mains et s'ébattant autour d'elle. La très prudente Reine les recevait et leur ordonnait de louer leur Créateur en reconnaissance de ce qu'il les avait créés si beaux et si bien ornés de plumes, pour jouir de l'air et de la terre, qui leur fournissaient chaque jour la nourriture nécessaire. Les oiseaux obéissaient à leur Maîtresse : mais la très aimante Mère récréait l'Enfant-Jésus par d'autres cantiques plus doux en le bénissant et en le reconnaissant pour son Dieu, pour son Fils et pour l'Auteur de toutes ces merveilles. Les saints anges s'unissaient tour à tour à notre grande Reine et aux petits oiseaux et formaient tous ensemble un chœur d'une harmonie plus spirituelle que sensible et d'une douceur admirable ! Le saint époux Joseph participait à plusieurs de ces mystères et à ces consolations qui lui faisaient oublier la fatigue de la route et ressentir le fruit d'une si douce

compagnie, quoiqu'il ne s'aperçut point que l'Enfant parlât à sa Mère d'une manière sensible, par une faveur qui lui était alors réservée à elle seule. Et c'est ainsi que nos saints persécutés poursuivirent leur voyage d'Egypte.

La fuite du Verbe incarné renfermait d'autres mystères et d'autres fins plus élevés que de s'éloigner d'Hérode pour éviter les effets de sa colère ; car ce fut plutôt un moyen que le Seigneur prit pour s'en aller en Egypte et y opérer les merveilles qu'il y fit et dont les anciens Prophètes avaient parlé, notamment Isaïe, lorsqu'il dit que le Seigneur monterait sur un nuage léger, qu'il entrerait dans l'Egypte, que les idoles d'Egypte seraient ébranlées devant sa face, et que le cœur des Egyptiens se troublerait au milieu d'elles ; et plusieurs autres choses que cette prophétie renferme et qui arrivèrent au temps de la naissance de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Mais laissant de côté ce qui n'entre pas dans mon dessein, je dis que Jésus, Marie et Joseph, poursuivant leur voyage en la manière que j'ai racontée, parvinrent après plusieurs jours de marche aux

endroits habités de l'Égypte. Or, pour se rendre à Héliopolis, où ils devaient demeurer, les Anges les conduisirent, sur l'ordre du Seigneur, par quelques détours, afin qu'ils passassent d'abord dans plusieurs lieux où le Très-Haut voulait opérer les merveilles et les bienfaits dont il devait enrichir l'Égypte. C'est ainsi qu'il employèrent plus de cinquante jours dans leur voyage et qu'ils firent, depuis leur départ de Jérusalem, plus de deux cents lieues, quoiqu'ils eussent pu arriver en moins de temps à Héliopolis, s'ils eussent suivi la route la plus directe.

Les Égyptiens, on le sait, étaient fort enclins à l'idolâtrie et aux superstitions qui l'accompagnent ordinairement ; de sorte que même les plus petites localités de cette province étaient remplies d'idoles. Il y en avait beaucoup qui avaient leurs temples, dans lesquels plusieurs démons résidaient, et les malheureux habitants y allaient pour les adorer par des sacrifices et des cérémonies prescrites par les mêmes démons, qui répondaient à leurs demandes par des oracles auxquels ce peuple stupide et supers-

titieux se soumettait aveuglément. Il était si adonné à l'adoration du démon et si aveuglé par toutes ses fourberies qu'il ne fallait pas moins que le puissant bras du Seigneur (qui est le Verbe incarné) pour le ramener de son égarement et le retirer de l'oppression dans laquelle Lucifer le tenait, oppression beaucoup plus cruelle que celle que les Égyptiens eux-mêmes avaient fait peser sur le peuple de Dieu. Pour remporter cette victoire sur le démon, illuminer ceux qui demeuraient dans la région et dans l'ombre de la mort, et faire luire à ce peuple cette grande lumière dont Isaïe fait mention, le Très-Haut détermina que le soleil de Justice, Jésus-Christ, paraîtrait peu de temps après sa naissance en Égypte entre les bras de sa bienheureuse Mère et qu'il parcourrait ce pays en l'éclairant des rayons de sa divine lumière.

Or, l'Enfant Jésus arriva avec sa Mère et saint Joseph aux endroits habités de l'Égypte. Et lorsque le divin Enfant, porté sur les bras de l'auguste Marie, entra dans une bourgade, il levait les yeux au ciel, et, les mains jointes,

priait le Père éternel, et lui demandait le salut de ses habitants esclaves du démon. Et usant aussitôt de sa puissance divine sur ces malins esprits qui animaient les idoles, il les précipitait dans les ténébreux abîmes, de sorte qu'ils tombaient avec la rapidité de la foudre dans les dernières profondeurs des cavernes infernales. Au même instant, les idoles, les temples, les autels de l'idolâtrie s'écroulaient avec fracas. La cause de ces prodigieux effets était connue à notre divine Souveraine, qui unissait ses prières à celles de son très saint Fils, comme coopératrice universelle du salut du genre humain. Saint Joseph décrouvrait aussi que toutes ces merveilles venaient du Verbe incarné, et, rempli d'une sainte admiration, il l'en louait et l'en bénissait. Mais quoique les démons sentissent la force du pouvoir de Dieu, ils ne savaient pourtant pas d'où sortait une telle vertu.

CHAPITRE DOUZIÈME

Sommaire : Séjour de la Sainte Famille à Héliopolis. — Merveilles qui s'y accomplirent.

Le souvenir qui se perpétue en plusieurs endroits de l'Égypte, des merveilles qu'y opéra le Verbe incarné, peut avoir donné lieu à divers auteurs d'écrire, les uns, que nos saints voyageurs séjournèrent dans telle ville, les autres, dans telle autre. Mais tous leurs témoignages peuvent être considérés comme exacts et se concilier si on les rapporte à des époques différentes, auxquelles la sainte Famille demeura à Hermopolis, à Memphis ou Babylone d'Égypte et à Matarieh, puisqu'elle s'arrêta non seulement dans ces villes, mais aussi dans plusieurs autres. Ce qui m'a été révélé, c'est qu'après y avoir passé, elle arriva à Héliopolis et qu'elle y fixa son séjour, parce que les saints Anges qui les conduisaient dirent

à notre divine Reine et à saint Joseph qu'ils devaient s'arrêter en cette ville, où le Seigneur voulait, outre la ruine des idoles et de leurs temples, que leur présence y causait, ainsi que dans les autres endroits, opérer d'autres merveilles pour sa gloire et pour le salut de plusieurs âmes, afin que les habitants de cette ville (qui était appelée, selon l'heureux pronostic de son nom, ville du Soleil) vissent le Soleil de la justice et de la grâce, et qu'ils en fussent beaucoup mieux éclairés qu'ils ne l'étaient du soleil matériel. Or, ayant reçu cet avis, ils s'y arrêtrèrent, et aussitôt qu'ils y furent arrivés, saint Joseph alla chercher un logement, offrant d'en payer le juste prix ; et le Seigneur lui fit trouver une maison pauvre, mais suffisante pour leur habitation, et un peu éloignée de la ville, comme la Reine du ciel le souhaitait.

Quoique nos divins étrangers se crussent assez bien logés entre les tristes murailles de cette maison, il leur manquait pourtant et la nourriture et les meubles nécessaires pour l'usage de tous les jours. Et comme ils se trouvaient alors dans un endroit habité, le secours

miraculeux qu'ils recevaient par le ministère des Anges dans le désert, leur manqua également, de sorte que le Seigneur les remit à la table ordinaire des plus pauvres, c'est-à-dire qu'il les réduisit à mendier. Lorsque dans leur dénûment, ils commencèrent à souffrir de la faim, saint Joseph alla demander l'aumône pour l'amour de Dieu, apprenant par cet exemple aux pauvres à ne point se plaindre dans leurs besoins, et à ne pas avoir honte d'y remédier par ce moyen, quand ils n'en auront point d'autre légitime, puisqu'il fallut mendier de si bonne heure pour entretenir la vie du Seigneur de tout ce qui est créé, qui voulait avoir occasion par là de payer ses bienfaiteurs au centuple.

Les trois premiers jours de leur arrivée à Héliopolis, la Reine du ciel n'y eut, comme dans divers autres endroits de l'Égypte, point d'autres aliments pour elle et pour son adorable Fils, que ceux que saint Joseph reçut par aumône, jusqu'à ce qu'il commencât à gagner quelque chose par son travail. Lorsqu'il eut pu réaliser quelque bénéfice, il fit une cou-

chette dont les planches formaient toute la garniture et un berceau pour l'Enfant ; quant au Saint, il n'avait point d'autre lit que la terre, ni d'autres meubles que ceux-là dans la maison, jusqu'à ce qu'il eût acquis par sa sueur le moyen d'acheter ceux dont ils ne pouvaient se passer. Je ne dois pas cacher ce qui m'a été découvert ici : c'est que dans une si extrême pauvreté, Marie et Joseph ne songèrent aucunement à leur maison de Nazareth, ni à leurs parents, ni à leurs amis, ni aux présents des Mages qu'ils avaient distribués, et qu'ils auraient pu garder. Ils ne regrettèrent aucune de ces choses, et se trouvèrent dans une si grande nécessité sans former la moindre plainte, sans se souvenir du passé et sans craindre l'avenir. Au contraire, ils conservèrent toujours une égalité et une joie incomparables, s'abandonnant à la Providence divine dans leurs plus pressants besoins. O bassesse de nos cœurs infidèles ! De combien de troubles, de soucis et de peines ne sont-ils pas remplis au moindre embarras qui nous survient ! Nous nous plaignons aussitôt d'avoir perdu une occa-

sion, de n'avoir pas profité d'une autre ; nous nous reprochons avec impatience que si nous eussions tenu une autre conduite, nos affaires iraient mieux. Toutes ces peines sont inutiles et insensées, parce qu'elles ne servent de rien. Sans doute, il eût été bon de ne pas donner lieu à nos afflictions par nos péchés, qui nous les attirent bien souvent ; mais d'ordinaire nous ressentons le dommage temporel et non point le péché qui nous l'a mérité. Nous sommes trop attachés à la terre pour découvrir les choses spirituelles, qui peuvent causer notre justification et les accroissements de la grâce ; et assez matériels et téméraires pour nous livrer aux choses sensibles et à leurs soins superflus, qui contribuent à notre perte. L'exemple de nos saints étrangers doit nous servir d'une sévère leçon, et confondre notre lâcheté.

Lorsqu'Isaïe dit que le Seigneur entrerait dans l'Égypte sur un nuage léger pour y faire éclater les merveilles qu'il y voulait opérer, il est constant, soit que l'on entende sa très sainte Mère, soit qu'avec d'autres interprètes.

l'on entende l'humanité qu'il en avait prise, il est constant, dis-je, qu'il a voulu signifier par cette métaphore qu'il fertiliserait cette terre stérile (c'est-à-dire les cœurs des habitants de ce royaume), par le moyen de ce divin nuage, afin qu'elle produisit à l'avenir de nouveaux fruits de sainteté par la connaissance de Dieu, ainsi qu'il arriva quand ce nuage céleste y fut entré. Car aussitôt la foi du véritable Dieu se propagea dans l'Egypte, l'idolatrie y fut détruite, et le chemin de la vie éternelle, que le démon avait tenu fermé jusqu'alors, fut ouvert ; cet ennemi de nos âmes l'avait tenu si bien fermé qu'on eût trouvé à peine dans le pays une personne qui connût la véritable Divinité lorsque le Verbe incarné y entra. Il est vrai que quelques Egyptiens avaient puisé cette connaissance dans leurs rapports avec les Hébreux qui l'habitaient ; mais ils y mêlaient beaucoup d'erreurs et de superstitions, et plusieurs pratiques qui se rattachaient au culte du démon, comme avaient fait autrefois les Babylo niens qui étaient venus demeurer à Samarie. Mais après que le soleil de justice eut éclairé

l'Egypte et que la nue exempte de toute sorte de souillure, l'auguste Marie, l'eut fertilisée, elle fut si remplie de sainteté et de grâce, qu'elle en donna abondamment des fruits durant plusieurs siècles, témoin le grand nombre de saints et d'anachorètes qu'elle a produits ensuite et qui ont distillé dans ses montagnes le miel délicieux de la sainteté et de la perfection chrétienne.

Le Seigneur, voulant distribuer ces faveurs qu'il destinait aux Egyptiens, s'arrêta dans la ville d'Héliopolis, ainsi que nous l'avons dit. Elle était fort peuplée et remplie d'idoles, de temples et d'autels consacrés au démon, qui tous croulèrent avec un bruit épouvantable lorsque l'Enfant Jésus y entra ; aussi ne saurait-on exprimer la crainte, l'émotion et le trouble dans lesquels ce prodige inouï jeta tous les habitants. Ils erraient dans les rues comme éperdus de terreur, et la curiosité de voir les étrangers nouvellement arrivés se joignant à cet effroi général, il y eut un grand nombre d'hommes et de femmes qui se présentèrent à notre Reine et au glorieux saint Joseph. L'au-

guste Mère, qui savait le mystère et la volonté du Très-Haut, répondit à tous avec beaucoup de prudence, de sagesse et de douceur, par des paroles qui touchaient profondément les cœurs. Ils admiraient sa grâce incomparable et la sublimité de la doctrine qu'elle leur enseignait ; et comme tout en les retirant de leurs erreurs, elle guérissait en même temps plusieurs des malades qui se trouvaient parmi ceux qui la visitaient, ils étaient consolés en toutes les manières. Le bruit de ces miracles se répandit de telle sorte que la prudente et divine étrangère se vit en peu de temps aborder de tant de personnes, qu'elle fut obligée de prier son très saint Fils de lui indiquer ce qu'il voulait qu'elle fît dans cette rencontre. L'Enfant-Dieu lui répondit de leur apprendre la vérité et la connaissance de la Divinité ; de leur enseigner son culte, et les moyens dont elles devaient se servir pour sortir du péché.

Notre Souveraine exerça cet office de prédicateur et de docteur des Egyptiens comme organe de son très saint Fils, qui donnait cette admirable vertu à ses paroles. Or le fruit que

ces âmes en tirèrent fut si grand, qu'il faudrait faire plusieurs livres s'il fallait raconter les merveilles et les conversions qui eurent lieu pendant les sept années qu'ils demeurèrent dans ce pays ; car il fut tout sanctifié et rempli de douces bénédictions. Toutes les fois que la bienheureuse Vierge écoutait ou instruisait ceux qui la venaient voir, elle prenait l'Enfant Jésus entre ses bras, comme Celui qui était l'Auteur de cette grâce et de toutes celles que les pécheurs obtiennent. Elle parlait à chacun selon la portée de son esprit, et se servait des moyens les plus convenables pour que tous reçussent et comprissent la doctrine de la vie éternelle. Elle leur fit connaître la Divinité et leur apprit qu'il n'y avait qu'un Dieu et qu'il était impossible qu'il y en eût plusieurs. Elle leur enseigna aussi toutes les choses et toutes les vérités relatives à la Divinité et à la création du monde. Ensuite elle leur annonça que Dieu lui-même le devait racheter et réparer et elle leur expliqua tous les commandements que contient le Décalogue et qui sont fondés sur la loi de nature elle-même, leur enseignant

de quelle manière ils devaient servir et adorer Dieu, et comment ils devaient attendre la rédemption du genre humain.

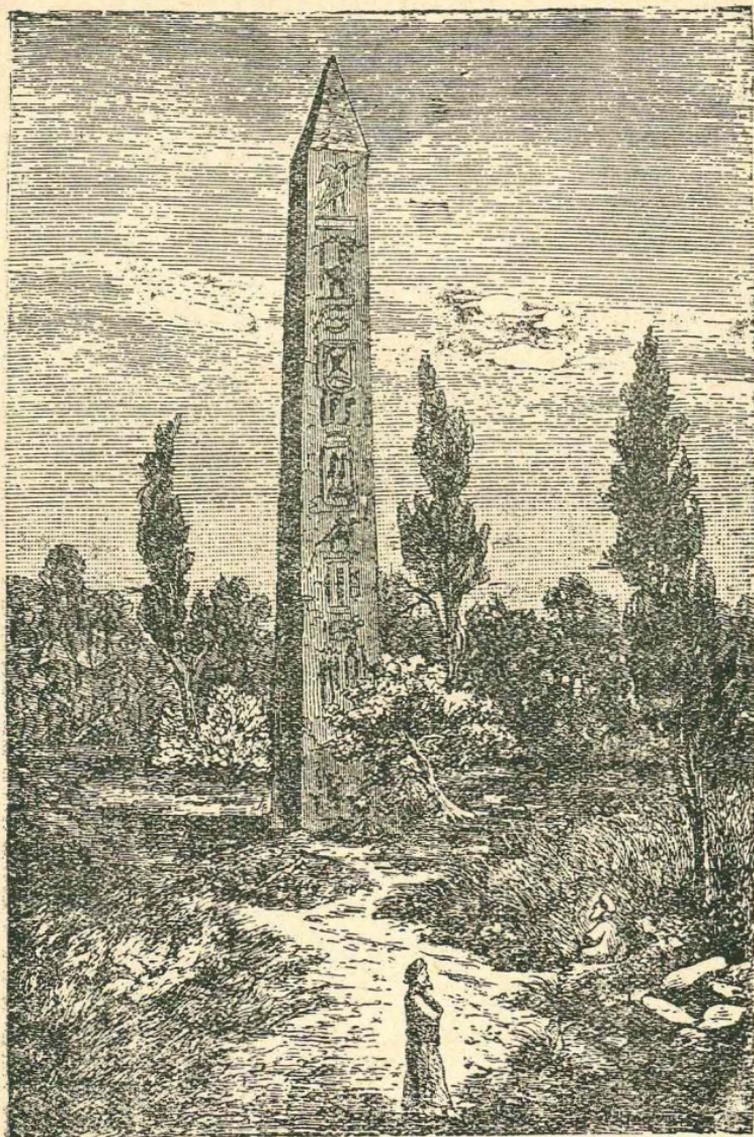
Elle leur fit comprendre aussi qu'il y avait des démons ennemis du véritable Dieu et des hommes ; elle les désabusa des erreurs dans lesquelles les entretenaient leurs idoles avec les faux oracles qu'elles rendaient, et que ces mêmes démons les portaient à consulter, en contribuant secrètement au désordre de leurs passions, pour les plonger ensuite dans des péchés énormes. Et quoique notre auguste Reine fût si pure et si éloignée de toute sorte d'imperfection, elle ne laissa pas, regardant en cela et la gloire de Dieu et le salut des âmes, de leur inspirer une juste horreur des crimes abominables dont toute l'Égypte était souillée. Elle leur déclara aussi que le Restaurateur de toutes choses, qui devait vaincre le démon selon les prédictions des Ecritures, était déjà venu, sans leur dire pourtant que ce fût Celui qu'elle tenait entre les bras. Puis, afin qu'on reçut plus facilement toute cette doctrine et qu'on embrassât avec plus d'affection la vérité,

elle la confirmait par de grands miracles, guérissant toutes sortes de maladies, et délivrant les énergumènes qui venaient de divers endroits. Elle se rendait quelquefois dans les hôpitaux, où elle opérait des merveilles en faveur des malades. De sorte que partout elle consolait les affligés, soulageait les misérables et secourait les pauvres ; elle instruisait tout le monde avec un amour maternel, reprenant chacun avec une sévérité mêlée de douceur et gagnait tous les cœurs par ses bienfaits.

Les chaleurs excessives de l'Égypte et les grands désordres de ce misérable peuple amenaient ordinairement des maladies très dangereuses dans le pays, La peste ravagea Héliopolis et plusieurs autres endroits pendant le temps que l'Enfant Jésus et sa très sainte Mère y demeurèrent. Ces calamités et le bruit des merveilles qu'ils opéraient leur attiraient un grand nombre de malades qui s'en retournaient avec la santé du corps et de l'âme. Mais le Seigneur voulant étendre davantage sa grâce et désirant que la très compatissante Mère fût soulagée dans les œuvres de miséricorde qu'elle

faisait comme instrument vivant de son adorable Fils, détermina, à la prière de notre divine Souveraine, que saint Joseph instruirait et guérirait aussi les malades, et elle lui obtint une nouvelle lumière intérieure et une grâce spéciale de sainteté pour exercer ce ministère. De sorte que, dans la troisième année qui suivit leur arrivée, saint Joseph se mit à appliquer ces dons du ciel. Il enseignait et guérissait ordinairement les hommes, et la très-Sainte Vierge les femmes. On ne saurait concevoir quels fruits ils produisaient, tant par les faveurs continuelles que ce peuple en recevait, que par l'efficace des paroles de notre auguste Reine et par l'affection que tous lui portaient, charmés de sa modestie et attirés par la vertu de sa sainteté. On lui offrait de riches présents : afin qu'elle s'en servît ; mais elle n'en accepta jamais aucun pour elle-même ; car les saints époux se nourrirent toujours du fruit de leur travail. Ou bien, lorsqu'elle se croyait obligée de le faire quelquefois par convenance, elle le distribuait incontinent aux pauvres. On pourra deviner par ces merveilles, combien ils en

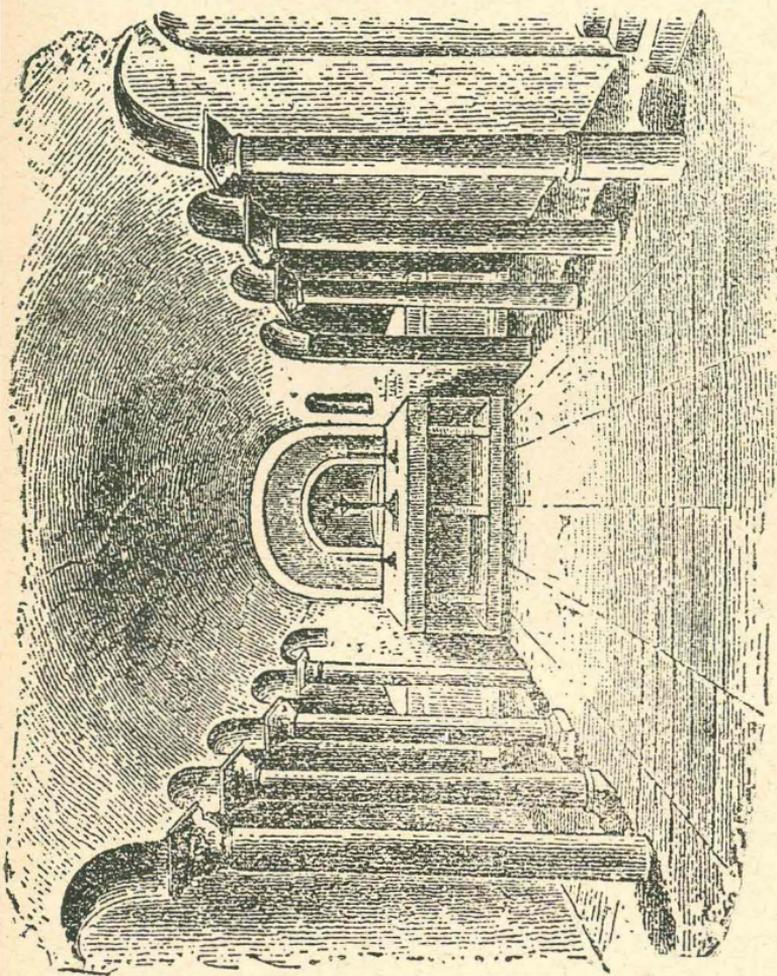
auront fait dans le cours de sept années qu'ils demeurèrent à Héliopolis ; car il serait impossible de les raconter en détail.



L'OBÉLISQUE, A MATARIEH.

LÉGENDE

En partant de la Ville du Grand Caire, Capitale de l'Égypte, à vingt minutes de marche au-delà de l'Arbre de la Vierge, se trouve l'Obélisque d'Héliopolis. C'est le plus ancien de toute l'Égypte : il porte les cartouches d'Ousertasen, 1er et 2e Roi de la 12e Dynastie (2803-2757 avant Jésus-Christ). De la base au sommet, il mesure 20 mètres 27 centimètres de haut (66 pieds et 5 pouces). Sa largeur, à sa base, au-dessus du piédestal, est de 1 mètre 84 centimètres (6 pieds), sur les faces Nord et Sud ; et 1 mètre 88 centimètres, sur les faces Est et Ouest. L'inscription qu'il porte est rapportée identiquement sur les 4 faces. Nous l'avons visité le 8 septembre 1877. Deux de ses faces (Est et Ouest) étaient alors littéralement couvertes de boue, par le travail opiniâtre d'un petit insecte qu'on appelle : *abeille maçonnesse*. Brush a traduit ainsi l'inscription de l'Obélisque : « Le Horus, la vie de ce qui est né, le Roi de la haute et Basse-Égypte, Chéperka-Ra, le Maître des couronnes, la vie de ce qui est né, le Fils du Soleil, Ousertasen, aimé des esprits de la ville (d'Héliopolis) vivant à toujours, l'Épervier d'or, la vie de ce qui est né, le Dieu gracieux Chéperka-Ra (a érigé cet obélisque) au commencement de la fête d'une panégyrie. Il l'a fait celui qui accorde la vie à toujours. »



LE SANCTUAIRE DU VIEUX CAIRE.

LÉGENDE

C'est dans cette Grotte que la tradition constante du pays place le séjour de la Sainte Famille, durant la Fuite en Egypte. Elle se trouve dans l'église du Couvent des Cophtes schismatiques. On y descend de chaque côté du maître-autel, par un escalier de douze marches. La voûte en est soutenue par quelques chétives colonnes qui forment une nef de chaque côté. Elle a vingt pieds de long sur quinze de large. Les murs sont d'une sorte d'argile noire et schisteuse qui porte l'empreinte de la misère. A l'extrémité de la nef, vers le haut, est un enfoncement long de trois à quatre pieds sur deux à trois de large. Les Moines assurent aux Pèlerins que c'est là que dormait l'Enfant Jésus !

Ce Sanctuaire avait été desservi autrefois par les Franciscains de Terre-Sainte, qui le perdirent en temps de persécution.

PRIÈRE.— O Dieu, Protecteur de ceux qui espèrent en Vous, qui avez voulu arracher au glaive d'Hérode votre Fils unique, notre Rédempteur, accordez-nous, qui sommes vos serviteurs, par l'intercession de la Bienheureuse Vierge Marie, sa Mère, que délivrés de tous les périls de l'âme et du corps, nous méritions d'arriver à la céleste Patrie. Par le même Jésus-Christ, Notre-Seigneur. Ainsi-soit-il.

LÉGENDE

C'est dans cette Grotte que la tradition constante du pays place le séjour de la Sainte Famille, durant la Fuite en Egypte. Elle se trouve dans l'église du Couvent des Cophtes schismatiques. On y descend de chaque côté du maître-autel, par un escalier de douze marches. La voûte en est soutenue par quelques chétives colonnes qui forment une nef de chaque côté. Elle a vingt pieds de long sur quinze de large. Les murs sont d'une sorte d'argile noire et schisteuse qui porte l'empreinte de la misère. A l'extrémité de la nef, vers le haut, est un enfoncement long de trois à quatre pieds sur deux à trois de large. Les Moines assurent aux Pèlerins que c'est là que dormait l'Enfant Jésus !

Ce Sanctuaire avait été desservi autrefois par les Franciscains de Terre-Sainte, qui le perdirent en temps de persécution.

PRIÈRE.— O Dieu, Protecteur de ceux qui espèrent en Vous, qui avez voulu arracher au glaive d'Hérode votre Fils unique, notre Rédempteur, accordez-nous, qui sommes vos serviteurs, par l'intercession de la Bienheureuse Vierge Marie, sa Mère, que délivrés de tous les périls de l'âme et du corps, nous méritions d'arriver à la céleste Patrie. Par le même Jésus-Christ, Notre-Seigneur. Ainsi-soit-il.

CHAPITRE TREIZIÈME

Sommaire : Le retour à Nazareth.

L'Enfant Jésus atteignit sa septième année pendant qu'il était en Egypte; c'était le terme de ce mystérieux exil que la Sagesse éternelle avait fixé : il fallait qu'il retournât à Nazareth pour accomplir les prophéties. Ainsi le Père éternel déclara un jour sa volonté à l'humanité de son très saint Fils en présence de sa divine Mère, dans un moment où ils vaquaient ensemble à leurs exercices ; mais elle la connut dans le très pur miroir de cette âme déifiée et elle vit comme elle l'acceptait pour l'exécuter. Notre grande Souveraine l'accepta à son tour, quoiqu'elle eût déjà plus de relations et plus de personnes dévouées en Egypte qu'à Nazareth. Le Fils ni la Mère ne découvrirent à saint Joseph le nouvel ordre du Ciel ; mais l'Ange

du Seigneur lui apparut cette même nuit dans un songe, ainsi que le rapporte saint Matthieu, et lui dit de prendre l'Enfant et la Mère et de retourner au pays d'Israël, parce qu'Hérode et tous ceux qui avaient avec lui cherché à faire périr l'Enfant étaient morts. Le Très-Haut aime tellement l'ordre et la régularité dans toutes les choses créées, que l'Enfant Jésus étant Dieu véritable et sa Mère si supérieure en sainteté à saint Joseph, il ne voulut pas néanmoins que la décision du retour en Galilée vînt du Fils ni de la Mère, mais il en remit la conduite au saint Epoux Joseph, qui faisait l'office de chef dans cette divine Famille : pour apprendre par cet exemple à tous les mortels combien il lui est agréable que toutes choses soient gouvernées suivant l'ordre naturel établi par sa Providence, et que, dans la vie spirituelle, les inférieurs doivent (quand même ils l'emporteraient par d'autres qualités et vertus) obéir et se soumettre à ceux qui leur sont supérieurs à raison de leurs fonctions extérieures.

Saint Joseph alla incontinent communiquer

l'ordre du Seigneur à l'Enfant Jésus et à sa très pure Mère qui lui répondirent que la volonté du Père céleste fût exécutée. Après quoi ils se disposèrent à partir avec toute la diligence possible et distribuèrent aux pauvres le peu de meubles qu'ils avaient dans leur maison. Et cela se fit par l'entremise de l'Enfant-Dieu : car la divine Marie lui remettait souvent les aumônes qu'elle destinait aux nécessiteux, sachant que l'Enfant, comme Dieu de miséricorde, aimait à les distribuer de ses propres mains. Lorsqu'elle lui donnait ces aumônes, elle s'agenouillait en lui disant : « Prenez, mon Fils et mon Seigneur, ce que vous souhaitez de départir à nos amis et à nos frères les pauvres. » Quelques-unes des personnes les plus pieuses qu'ils laissaient à Héliopolis vinrent habiter cette maison, sanctifiée par le séjour que nos saints voyageurs y avaient fait pendant sept ans, et consacrée en un temple par le Souverain Prêtre Jésus-Christ ; et ce fut la sainteté de ces personnes qui leur attira le bonheur qu'elles ne connaissaient pas, quoique le souvenir de tout ce qu'elles avaient vu

et expérimenté les portât à se féliciter vivement de pouvoir vivre là où leurs saints étrangers avaient demeuré si longtemps. Elles furent récompensées de cette piété et de ces dévots sentiments par une abondante lumière et par plusieurs secours pour arriver à la félicité éternelle.

Ils partirent d'Héliopolis pour la Palestine, suivis des mêmes Anges qui les avaient accompagnés lors du premier voyage. Notre grande Reine montait un petit âne avec l'Enfant Jésus sur ses genoux, et saint Joseph cheminait à pied, à côté du Fils et de la Mère. Leur départ peina beaucoup toutes les personnes qui les connaissaient et qui regrettaient la perte de pareils bienfaiteurs ; aussi n'en prirent-elles congé qu'avec beaucoup de larmes, sentant et avouant qu'elles perdaient toute leur consolation, leur secours et le remède à tous leurs maux. L'affection que les Egyptiens leur portaient était telle, qu'il leur eût été très difficile de sortir d'Héliopolis, si le pouvoir divin ne leur en eût ménagé les moyens : les pauvres gens redoutaient secrètement dans leur cœur la nuit de

leurs misères par l'absence du Soleil qui les éclairait et qui les consolait dans ces mêmes misères. Nos saints voyageurs passèrent par quelques lieux habités de l'Égypte avant d'arriver au désert, et ils laissèrent partout des traces de leur charité, parce que les merveilles qu'ils avaient opérées jusqu'alors n'étaient pas si cachées qu'elles ne fussent déjà connues dans tout ce pays. De sorte que, par suite du bruit qui s'en était répandu, les infirmes, les affligés et les pauvres allaient à leur remède et tous le recevaient en leurs âmes aussi bien qu'en leurs corps. Ils guérèrent beaucoup de malades et chassèrent un grand nombre de démons, sans qu'ils sussent eux-mêmes qui les précipitait dans l'abîme, quoiqu'il sentissent la vertu divine qui les chassait et qui comblait les hommes de bienfaits.

Après donc que les mystères que la divine volonté avait déterminés furent accomplis dans l'Égypte et que ce royaume eut été rempli de merveilles et de miracles, nos divins voyageurs sortirent des endroits habités et entrèrent dans le désert par où ils étaient

venus. Ils y souffrirent d'autres nouvelles incommodités semblables à celles qu'ils avaient essuyées lors de leur départ de la Palestine, parce que le Seigneur les exposait toujours à la tribulation, afin de les secourir au moment convenable. Quand ils approchèrent de la Palestine, le soigneux Epoux apprit qu'Archélaüs régnait en Judée au lieu d'Hérode son père. Or, craignant qu'il n'eût hérité de sa cruauté contre l'Enfant Jésus aussi bien que du royaume, il prit un autre chemin, et sans passer à Jérusalem ni même entrer dans la Judée, il traversa le territoire de la tribu de Dan et de celle d'Issachar jusqu'à la Galilée inférieure en longeant les côtes de la Méditerranée et en laissant Jérusalem à main droite.

Ils se rendirent à Nazareth, leur patrie, parce que l'Enfant devait être appelé Nazaréen. Ils y trouvèrent leur ancienne et pauvre maison sous la garde d'une sainte femme, parente de saint Joseph, qui en avait eu soin pendant leur longue absence. La divine Marie y entra avec son très saint Fils et son Epoux Joseph, et aussitôt elle se prosterna pour ado-

rer le Seigneur et pour lui rendre des actions de grâces de ce qu'il les avait conduits dans le lieu de leur repos et délivrés de la cruauté d'Hérode et des périls d'un si long voyage et surtout de ce qu'elle rentrait chez elle avec son très saint Fils, déjà si grand, si plein de grâce et de vertu.

La bienheureuse Mère régla ensuite ses exercices suivant les instructions de l'Enfant-Dieu. Le saint Epoux Joseph régla aussi ce qui concernait son office et ses occupations, de manière à gagner par son travail la nourriture de l'Enfant-Dieu, de la Mère et la sienne. Aussi le bonheur de ce saint Patriarche fut-il si grand, que si c'est un châtiment et une peine pour les autres enfants d'Adam d'être condamnés à gagner leur subsistance par le travail de leurs mains et à la sueur de leur visage, c'était néanmoins pour Joseph une bénédiction, une faveur et une consolation incomparables d'être choisi pour gagner par son travail de quoi nourrir l'Enfant-Dieu et sa Mère, à qui appartient le ciel, la terre et tout ce qu'ils renferment.

La Reine des Anges voulut se charger de récompenser l'active sollicitude de son Epoux. Et pour lui marquer sa reconnaissance, elle le servait et préparait son frugal repas avec les soins les plus pressés et les plus délicats et avec une complaisance sans égale. Elle lui obéissait en tout et se regardait non point comme son épouse et, ce qui plus est, comme Mère du Créateur et du Maître de l'univers, mais comme son humble servante !

Admirable instruction de la Reine du Ciel à la Vénérable Mère Marie d'Agréda. — « Ma fille, jamais je ne me troublai, jamais je ne me m'affligeai des dispositions que le Très-Haut a prises à mon égard, en me faisant voyager de pays en pays, de royaume en royaume, car j'étais toujours prête à accomplir en toute chose sa sainte volonté. Et quoique la Majesté divine me fit connaître les très hautes fins de ces dispositions, elle ne le fit pourtant pas toujours dans les commencements, afin que je souffrisse davantage, et pour montrer que la créature ne doit pas chercher d'autres motifs à sa soumission, sinon que c'est le Créateur qui

ordonne tout et qui dispose de tout. Les âmes qui n'ont point d'autre intention que de plaire au Seigneur se soumettent à ses ordres par cette seule réflexion, sans faire aucune distinction entre les événements favorables et les événements fâcheux, et sans écouter ce que peuvent leur suggérer leurs propres inclinations. Je veux, ma fille, que vous fassiez des progrès dans cette science, et que vous acceptiez les prospérités et les adversités de la vie mortelle avec un même visage et avec tranquillité d'esprit, à mon imitation, et en vue des grandes obligations que vous avez à mon très saint Fils, sans que les unes vous remplissent d'une vaine joie, ni que les autres vous attristent, persuadée que le Très-Haut règle tout pour son bon plaisir.

La vie humaine n'est qu'un tissu de ces divers événements, les uns qui plaisent aux mortels, les autres qui les affligent ; les uns que l'on craint, les autres que l'on désire. Mais comme le cœur de la créature est toujours faible et borné, il arrive qu'elle ne garde point un juste milieu entre ces extrémités, car

elle accueille avec un enthousiasme excessif ce qu'elle aime, ce qu'elle désire ; et, tout au contraire, elle se décourage et se désole lorsqu'il lui survient quelque chose qu'elle abhorre et qu'elle voudrait pouvoir repousser. Ces changements et ces agitations mettent toutes les vertus dans le plus grand péril, parce que l'amour désordonné que l'on a pour une chose quelconque qu'on ne peut acquérir, fait qu'on en souhaite aussitôt une autre, cherchant dans de nouveaux désirs le soulagement de la peine que cause la privation de ceux dont on a été frustré ; tandis que si on l'obtient, on se laisse enivrer de la vaine satisfaction qu'on a de posséder ce qu'on souhaitait, de sorte que cette multitude de désirs jette la créature dans un désordre toujours plus grand de mouvements confus et de passions différentes. Or, évitez, ma très chère fille, ce danger, et coupez le mal dans sa racine, en conservant votre cœur dans une complète indépendance, uniquement attentif aux desseins de la divine Providence, sans le laisser pencher vers les objets qui l'attirent, sans le laisser

se détourner de ceux qui lui inspirent de la répugnance. Réjouissez-vous seulement en la volonté de votre Seigneur ; ne vous laissez ni emporter par vos désirs, ni abattre par vos craintes, quoiqu'il arrive ; et faites en sorte que les occupations extérieures ni le respect humain n'empêchent et ne dérangent vos saints exercices. Observez en tout ce que je faisais, et suivez mes traces avec une diligente ferveur. »

CHAPITRE QUATORZIÈME

Sommaire : Jésus à douze ans dans le Temple. — Extrême douleur de Marie et de Joseph. — Ils le retrouvent, après trois jours, au milieu des docteurs.

Jésus, Marie et Joseph avaient coutume de se rendre tous les ans au Temple pour y célébrer la pâque des pains sans levain ; et, par suite de cette habitude, ils allèrent à Jérusalem au moment où l'Enfant-Dieu atteignait sa douzième année, quand déjà il convenait qu'il commençât à faire paraître les splendeurs de son inaccessible lumière. Cette fête des pains sans levain durait sept jours, selon les prescriptions de la Loi ; mais le premier et le dernier jour étaient les plus solennels. C'est pour cela que nos très saints pèlerins passaient à Jérusalem toute cette semaine, solennisant la fête par le culte qu'ils rendaient

au Seigneur et par les prières que les autres Israélites avaient coutume de faire, quoiqu'ils fussent si distingués et si différents de tous les autres par le mystère qui cachait leur excellence. La bienheureuse Mère et son saint Époux obtenaient pendant ces jours, chacun de leur côté, de si grandes faveurs de la main libérale du Seigneur, qu'il n'est pas possible à l'entendement humain de les concevoir.

Le septième jour de la semaine étant passé, ils reprirent le chemin de Nazareth. Et comme ils sortaient de la ville de Jérusalem, l'Enfant-Dieu quitta ses parents sans qu'ils s'en pussent apercevoir, et il demeura caché pendant qu'ils poursuivaient leur voyage, ne sachant pas ce qui leur arrivait. Dans cette circonstance, le Seigneur profita de la coutume et du grand concours des pèlerins ; car ils étaient si nombreux dans ces fêtes, qu'ordinairement ils se partageaient par troupes, et que les hommes se séparaient des femmes pour garder la bienséance convenable. Les enfants qu'on y mêlait allaient indifféremment avec leur père ou avec leur mère ; de sorte que dans cette

occasion saint Joseph avait sujet de croire que l'Enfant Jésus accompagnait sa très sainte Mère, dont il ne s'éloignait jamais ; et il ne pouvait pas supposer qu'elle fût partie sans lui, parce que cette divine Reine l'aimait et le connaissait bien mieux que toutes les créatures angéliques et humaines. La bienheureuse Vierge n'avait pas des raisons aussi fortes pour se persuader que notre adorable Sauveur était avec le patriarche saint Joseph ; mais le Seigneur lui-même la distraja par d'autres pensées divines et saintes, afin qu'elle n'y prît pas garde dès le commencement, et qu'ensuite, lorsqu'elle remarquerait l'absence de son bien-aimé, elle crût que le glorieux saint Joseph le menait avec lui, et que ce souverain Maître avait voulu lui ménager cette consolation.

Marie et Joseph marchèrent dans cette pensée pendant tout un jour, comme le dit saint Luc. Or, comme on sortait de la ville par des endroits différents, les étrangers rejoignaient ensuite chacun sa femme ou sa famille. La très pure Marie et son saint Epoux se réuni-

rent au lieu où ils devaient passer la première nuit après leur départ de Jérusalem. Alors l'auguste Souveraine s'aperçut que l'Enfant-Dieu n'était point avec saint Joseph, comme elle le croyait, et le patriarche ne le trouvait pas non plus avec sa mère : cela les mit tous les deux dans un tel étonnement, qu'ils en perdirent presque la parole ; de sorte qu'ils restèrent assez longtemps sans se pouvoir parler. Et chacun se conduisant, de son côté, par sa très profonde humilité, s'accusait soi-même d'avoir par sa négligence perdu de vue le très saint Enfant, parce qu'ils ignoraient l'un et l'autre le mystère et les voies que le Seigneur avait prises pour l'exécuter. Les divins époux, un peu revenus de leur étonnement, délibérèrent ensemble avec une extrême douleur sur ce qu'ils devaient faire. Puis la très aimante Mère dit à saint Joseph : « Mon Epoux et mon Seigneur, je ne saurais avoir le cœur en repos si nous n'allons au plus tôt chercher mon très saint Fils. » Ils prirent ce parti, en commençant par en demander des nouvelles à leurs parents et aux personnes de leur connaissance ;

mais aucun ne put leur en donner la moindre nouvelle ni adoucir leur douleur : au contraire, ils la leur augmentèrent en leur répondant qu'ils ne l'avaient pas vu depuis qu'ils étaient sortis de Jérusalem.

La douleur que la très pure Marie eut dans cette occasion surpassa celle que tous les martyrs ensemble ont pu souffrir ; et elle y exerça aussi une patience et une résignation sans égale, parce que la perte de son très saint Fils, la connaissance qu'elle en avait, l'amour qu'elle lui portait et l'estime qu'elle en faisait étaient au-dessus de tout ce qu'on saurait concevoir. Sa perplexité était excessive, sans que, comme je le dit, elle en connût la cause. En outre le Seigneur la laissa pendant ces trois jours dans cet état commun, où elle avait accoutumé de se trouver quand, privée de ses faveurs singulières, elle était, pour ainsi dire, réduite à l'état de grâce ordinaire : car, excepté la présence sensible des Anges et les entretiens qu'elle avait avec eux, il lui suspendit les autres bienfaits qu'il communiquait souvent à son âme très sainte. Par tout ce que je

viens de dire, on comprendra un peu quelle devait être la douleur de la divine et très aimante Mère. Mais, ô prodige de sainteté, de prudence de force et de perfection ! dans une affliction si inouïe et dans une peine si extrême elle ne se troubla point ; elle ne perdit ni la paix intérieure ni la paix extérieure : elle n'eut aucun mouvement d'impatience, ni la moindre tristesse désordonnée, comme il arrive d'ordinaire dans les grandes afflictions aux autres enfants d'Adam, dont toutes les passions et les puissances se soulèvent même pour une petite contrariété. Mais la maîtresse des vertus gouvernait et maintenait toujours les siennes dans un accord admirable. Ainsi, quoique la douleur dont son cœur était pénétré fût sans mesure, elle n'en resta pas moins mesurée dans toutes ses actions, ne cessant jamais de louer le Seigneur, de le prier pour le genre humain et de lui demander la consolation de retrouver son très saint Fils. Elle le chercha avec cette sagesse divine et avec une extrême diligence, pendant trois jours.

De son côté, et pendant ces mêmes trois jours, saint Joseph avait cherché le divin Enfant, tantôt seul, tantôt avec son auguste Épouse, et cela avec des fatigues excessives et une douleur inexprimable, à tel point que sa vie aurait été dans un danger manifeste, si la main du Seigneur ne l'eût fortifié et si notre très prudente Vierge n'eût eu soin de le consoler dans son extrême affliction, et de lui faire prendre un peu de nourriture et de repos ; car le tendre et sincère amour qu'il portait à l'Enfant-Dieu lui inspirait un si vif désir de le retrouver, qu'il oubliait tout le reste.

Alors, c'est-à-dire après ces trois jours, le Très-Haut mettant fin à cette pénible et très mystérieuse épreuve, ordonna aux saints Ange d'avertir l'auguste Marie et son saint Epoux Joseph de se rendre au Temple ; et là, dit l'Évangéliste saint Luc : « Ils trouvèrent l'Enfant Jésus assis au milieu des docteurs, les écoutant et les interrogeant. Et tous ceux qui l'entendaient étaient surpris de sa sagesse et de ses réponses. » Notre divine Souveraine, ravie de joie d'avoir retrouvé leur trésor, s'ap-

procha de son bien-aimé Fils, et en présence de toute l'assemblée, lui dit ce que rapporte le même Evangéliste : « Mon Fils, comment en avez-vous usé ainsi avec nous ? Voici que nous vous cherchions, votre père et moi, très affligés. » La bienheureuse Vierge lui fit cette amoureuse plainte avec autant de respect que d'affection, l'adorant comme son Dieu et lui représentant sa douleur comme à son Fils. Le Sauveur lui répondit : « Pourquoi me cherchez-vous ? ne saviez-vous pas qu'il fallait que je m'occupasse des choses qui regardent le service de mon Père ? »

L'Evangéliste dit que la très pure Marie et saint Joseph n'entendirent point le mystère de ces paroles, parce qu'il leur fut alors caché. Et cela provient de deux causes : d'une part, moissonnant dans la joie après avoir semé dans les larmes, ils furent tout absorbés par le bonheur de revoir leur riche Trésor qu'ils avaient retrouvé. D'autre part, ils n'arrivèrent pas assez tôt pour se mettre au courant de la matière qu'on avait traitée dans cette conférence. Outre ces raisons, il y en eut une autre pour

notre très prudente Reine : c'est que le voile qui lui cachait l'intérieur de son très saint Fils, où elle eût pu connaître tout ce qui s'était passé, ne fut écarté de ses yeux que quelque temps après qu'elle l'eût retrouvé.

L'Évangéliste saint Luc renferme en peu de paroles les mystères de leur vie, à leur retour à Nazareth, lorsqu'il dit que l'Enfant Jésus était soumis à ses parents (c'est-à-dire à sa très Sainte Mère et à son Père nourricier Joseph), et que sa divine Mère repassait et conservait toutes ces choses dans son cœur et que Jésus croissait en sagesse, en âge et en grâce devant Dieu et devant les hommes. L'humilité et l'obéissance de Notre-Seigneur Jésus-Christ envers ses parents furent pour les Anges un nouveau sujet d'admiration, aussi bien que la dignité et l'excellence de sa très pure Mère qui mérita qu'un Dieu fait homme lui fût confié et assujetti, afin qu'elle en prît soin avec l'aide de saint Joseph, et qu'elle en disposât comme d'une chose qui lui appartenait. Cette soumission et cette obéissance étaient, pour ainsi dire, une conséquence de la maternité naturelle ;

néanmoins, pour user envers son Fils de ses droits et de son autorité de Mère, comme supérieure en cette qualité, il lui fallut une grâce différente de celle qu'elle reçut pour le concevoir et le mettre au monde, de sorte que l'auguste Marie eut avec plénitude les grâces convenables et proportionnées pour tous ces offices et ministères : plénitude tellement surabondante qu'elle débordait sur l'âme du bienheureux Epoux saint Joseph, afin qu'il fût aussi le digne père putatif de Jésus-Christ et Chef de cette très sainte famille.

CHAPITRE QUINZIÈME

Sommaire : Saint Joseph : les dernières années de sa vie. — Ses grandes infirmités et les soins que lui prodiguait sa divine Epouse.

C'est un défaut commun à presque tous ceux qui ont été appelés à la lumière et à la profession de la sainte foi, et aux disciples qui devraient suivre Jésus-Christ, de chercher en lui le Rédempteur qui nous délivre de nos péchés, plutôt que le Maître qui nous enseigne par son exemple à souffrir les afflictions. Nous voulons tous jouir du fruit de la Rédemption ; nous demandons tous que le Réparateur nous ouvre les portes du ciel, mais nous ne nous soucions pas autant de le suivre dans le chemin de la croix, par lequel il est entré dans sa gloire, et dans lequel il nous invite à marcher pour arriver à la nôtre. Sans doute les

catholiques ne tombent pas à cet égard dans les erreurs grossières des hérétiques, car tous avouent que sans les bonnes œuvres et sans les afflictions, il n'y a ni récompense ni couronne, et que c'est un véritable blasphème et un sacrilège horrible de se prévaloir des mérites de Notre-Seigneur Jésus-Christ pour pécher sans retenue et sans crainte ; néanmoins, en la pratique des œuvres qui supposent la foi, certains catholiques enfants de la sainte Eglise ne cherchent guère à se distinguer de ceux qui sont dans les ténèbres, puisqu'ils évitent les œuvres pénibles et méritoires, comme s'ils croyaient pouvoir, en dehors d'elles, suivre leur adorable Maître et arriver à la participation de sa gloire.

Sortons de cette erreur manifeste et soyons bien persuadés que la souffrance a été dévolue non-seulement à Notre-Seigneur Jésus-Christ, mais à nous aussi ; et que s'il a enduré tant de peines et subi la mort comme Rédempteur du monde, il nous a en même temps enseigné à tous, comme Maître, à porter sa croix. C'est à ses amis qu'il l'a communiquée, de sorte que

ses plus grands favoris en ont reçu une plus grande part et ont pu la porter plus souvent ; personne n'est entré dans le ciel (étant en état de pouvoir le mériter pendant sa vie) qu'il ne l'ait mérité par ses œuvres. La Mère de Dieu, les Apôtres, les martyrs, les confesseurs, les vierges, tous ont marché par les voies des afflictions, et ceux qui les ont embrassées avec plus de générosité obtiennent une plus grande récompense et une plus riche couronne. Que si cet adorable Seigneur est le plus vif et le plus merveilleux exemplaire de la souffrance, on ne doit pas pousser la témérité jusqu'à dire que s'il a souffert comme homme, il était à la fois Dieu tout-puissant, et que, par conséquent, il a offert à la faiblesse humaine plutôt un sujet d'admiration que d'imitation : car le Sauveur de nos âmes renverse cette excuse par l'exemple de sa très chaste Mère et de saint Joseph, et par celui de tant d'hommes et de femmes aussi faibles et moins coupables que nous, qui l'ont imité et suivi par le chemin de la croix : en effet, le Seigneur n'a pas souffert seulement pour exciter notre admiration, mais pour nous

proposer un exemple admirable et imitable en même temps : sa divinité ne l'a pas empêché de ressentir les peines ; au contraire, plus il était innocent, plus il était sensible à la douleur.

Il conduisit par ce chemin royal l'Époux de sa très pure Mère, saint Joseph, qu'il aimait plus que tous les enfants des hommes ; et, afin d'accroître ses mérites et d'embellir sa couronne pendant le temps qui lui était accordé pour s'en rendre digne, ce divin Sauveur lui envoya dans les dernières années de sa vie diverses maladies, des fièvres, de violentes migraines, des rhumatismes aigus par tout le corps, qui le tourmentèrent et l'affaiblirent extrêmement ; outre ces infirmités, il passa par une autre souffrance, plus douce et à la fois plus vive, qui résultait de la force de l'amour dont il était embrasé : car cet amour était si ardent, et il jetait maintes fois le saint patriarche dans des transports si véhéments, si irrésistibles, que son très pur esprit aurait rompu les chaînes du corps sans le secours spécial que le même Seigneur, qui les lui cau-

sait, se plaisait à lui ménager pour qu'il ne succombât point à cette douleur. Mais Dieu lui laissait souffrir cette douce violence jusqu'au temps qu'il avait déterminé ; et, dans l'état d'excessive faiblesse auquel le Saint était réduit par l'épuisement de la nature, cet héroïque exercice lui procurait d'inestimables mérites, non-seulement en raison du supplice qu'il endurait, mais aussi à cause de l'amour qui le lui faisait endurer.

Notre grande Reine, son Epouse, était témoin de tous ces mystères, et pénétrait, comme je l'ai dit ailleurs, l'intérieur du Saint, afin qu'elle ne fût pas privée de la joie d'avoir un époux si saint et si aimé du Seigneur. Elle ne se lassait point de considérer la candeur et la pureté de cette âme, ses ardentés affections, ses hautes et divines pensées, sa patience et son inaltérable sérénité dans les maladies ; elle mesurait et pesait toutes les douleurs qu'elles apportaient au grand patriache sans qu'on l'entendît jamais se plaindre, soupirer ni demander aucun soulagement soit dans ses souffrances, soit dans sa faiblesse, soit dans ses

divers besoins : car il supportait tout avec résignation et une magnanimité incomparables. Or, comme sa très prudente Epouse découvrait tout cela, ainsi que la valeur et le mérite de tant de vertus que le Saint pratiquait, elle conçut une si grande vénération pour lui, qu'il n'est pas possible de la dépeindre. Elle travaillait avec une joie incroyable, afin de mieux le nourrir et de mieux le soulager, quoique pour lui le plus grand régal consistât en ce qu'elle-même lui apprêtait et lui servait à manger de ses mains virginales. Mais, de son côté, tout ce qu'elle faisait elle l'estimait fort peu, eu égard aux besoins de son Epoux, et surtout au grand amour qu'elle lui portait. C'est pourquoi elle usait assez souvent du pouvoir de Reine et Maîtresse de toutes les créatures ; et elle commandait quelquefois aux aliments qu'elle apprêtait pour son saint malade de lui donner des forces et de lui rendre l'appétit, puisque c'était pour conserver la vie du saint, du juste et de l'élu du Très-Haut.

Les choses se passaient suivant l'ordre de notre auguste Souveraine, à laquelle obéis-

saient toutes les créatures ; aussi, quand saint Joseph mangeait et ressentait les douces bénédictions et les merveilleux effets de ces aliments, disait-il à la Reine du ciel : « Noble Epouse, quels aliments de vie sont ceux-ci qui me vivifient avec tant d'efficace, me réveillent l'appétit, rétablissent mes forces et me remplissent d'une nouvelle consolation ? » La Reine du ciel le servait à genoux ; lorsque ses douleurs augmentaient, elle le déchaussait en la même posture, et dans ses langueurs elle le soutenait et l'aidait avec une tendresse admirable. L'humble Saint faisait tous ses efforts pour empêcher son Epouse de prendre cette peine, mais c'était toujours en vain ; car la divine infirmière, connaissant toutes les infirmités de son malade et les moments où il fallait l'assister, accourait aussitôt près de lui et le soignait dans tous ses besoins. Elle lui disait souvent, comme Maîtresse de la sagesse et des vertus, des choses qui le consolait extrêmement. Dans les trois dernières années de la vie du Saint, qui furent la période de ses plus grandes douleurs, elle ne le quitta ni le jour ni

la nuit ; et si quelquefois elle s'en écartait, ce n'était que pour servir son très Saint Fils qui se joignait à sa mère pour assister le saint patriarche, excepté lorsqu'il lui fallait s'employer à d'autres œuvres. De sorte que nous pouvons dire qu'il n'y a eu et qu'il n'y aura jamais de malade aussi bien servi, soigné et soulagé. Et par là l'on peut voir combien le bonheur et les mérites de saint Joseph furent grands ; car lui seul a mérité d'avoir pour Epouse Celle qui a été l'Epouse du Saint-Esprit.

La bienheureuse Marie ne satisfaisait point son affection pour saint Joseph par tous les services dont nous venons de parler ; elle tâchait encore de le soulager et de le consoler par d'autres moyens. Quelquefois elle priait le Seigneur, avec la plus ardente charité, de délivrer son Epoux de ses douleurs et de les lui envoyer à elle-même. Dans cette demande elle se croyait digne de toutes les peines des créatures, dont elle se regardait comme la dernière, et c'est ce qu'elle alléguait devant le Très-Haut ; elle lui représentait que sa dette était plus grande que celle de tous les vivants

ensemble, et qu'elle ne lui rendait pas le retour qu'elle lui devait (1) ; en expiation, elle lui offrait un cœur préparé à toutes sortes d'afflictions et de douleurs. Elle alléguait aussi la sainteté, la pureté et la candeur de saint Joseph, et les délices que le Seigneur prenait dans ce cœur si conforme à celui de sa Majesté. Elle le priait de le combler de ses bénédictions et lui rendait des actions de grâces d'avoir créé un homme si digne de ses faveurs et si rempli de sainteté et de droiture. Elle recommandait aux Anges de l'en louer et glorifier, et, considérant la gloire et la sagesse du Très-Haut en ses œuvres, elle le bénissait par de nouveaux cantiques : car, d'un côté elle regardait les peines de son Epoux bien-aimé, et cette vue excitait sa compassion ; et d'un autre côté, connaissant ses mérites et les complaisances que son adorable Fils y mettait, elle se réjouis-

(1) Ne cherchons point à comprendre ici bas les sentiments de cette incomparable Reine de l'humilité : Elle nous les fera comprendre un jour, Elle-même, là-haut, dans le séjour de la gloire !

sait de la patience du Saint et en exaltait le Seigneur ; de sorte que notre auguste Reine pratiquait dans toutes ses œuvres, et dans l'intelligence qu'elle en avait, divers actes de vertu qui répondaient à chacune de ces mêmes œuvres ; mais ces actes étaient tous si sublimes et si éminents, que les esprits angéliques eux-mêmes en étaient ravis d'admiration. Avec leur ignorance, les mortels pourraient être ravis encore de voir qu'une créature humaine donnât la plénitude à tant de choses différentes et que les soins de Marthe n'empêchassent point la contemplation de Marie, étant en cela semblable aux Anges qui nous assistent et nous gardent sans perdre de vue le Très-Haut : mais la très pure Epouse les surpassait en cette attention, car elle travaillait en même temps par les organes corporels, dont eux sont privés ; fille terrestre d'Adam et esprit céleste, elle se trouvait par la partie supérieure de l'âme élevée aux choses les plus divines et à l'extase du saint amour, tandis que par la partie inférieure de l'âme elle restait à exercer la charité envers son vénérable Epoux.

En d'autres occasions la compatissante Reine savait combien les douleurs que souffrait saint Joseph étaient cuisantes, et, touchée d'une tendre compassion, elle commandait, après en avoir obtenu la permission de son adorable Fils, aux accidents douloureux et à leurs causes naturelles de suspendre leur activité, et de ne point trop affliger le juste et le bien-aimé du Seigneur. A ce commandement efficace (car toutes les créatures obéissent à leur grande Maîtresse) le Saint se trouvait délivré de ses maux, soit pour un jour, soit pour un temps plus long, selon qu'il plaisait au Très-Haut. Elle priait aussi en d'autres rencontres les saints Anges de consoler son Epoux et de le fortifier dans ses souffrances, comme la condition fragile de la chair le demandait. Et lorsqu'elle leur avait ainsi exprimé son désir, les Esprits bienheureux se montraient au saint malade sous une forme humaine, tout resplendissants de beauté, et l'entretenaient de la Divinité et de ses perfections infinies. Quelquefois ils lui faisaient entendre les accords harmonieux d'une musique céleste, et lui chan-

taient en chœur des hymnes et des cantiques divins, par lesquels ils charmaient les douleurs de son corps et enflammaient de plus en plus son âme très pure du saint amour. En outre, l'homme de Dieu avait pour sa plus grande consolation une connaissance particulière non-seulement de toutes ses faveurs, mais aussi de la sainteté de sa très chaste Epouse, de l'amour qu'elle lui portait, de la charité intérieure avec laquelle elle le servait, et des autres excellences et prérogatives de cette puissante Reine de l'univers. Toutes ces choses réunies produisaient de tels effets en saint Joseph, et le comblaient de tant de mérites, que dans cette vie mortelle aucune langue humaine ne saurait les décrire, aucune intelligence humaine ne saurait même seulement les concevoir.

CHAPITRE SEIZIÈME

Sommaire : Bienheureuse mort de saint Joseph. —
Ce qui s'y passa et comment Notre-Seigneur
Jésus-Christ et sa Très-Sainte Mère y assistèrent.

Il y avait déjà huit ans que les maladies et les douleurs éprouvaient saint Joseph et purifiaient de plus en plus son âme généreuse dans le creuset de la patience et de l'amour divin ; les accidents pénibles croissaient aussi avec les années ; ses forces diminuaient ; le terme inévitable de la vie approchait, auquel on paie le commun tribut de la mort que doivent tous les enfants d'Adam ; de son côté, sa divine Epouse redoublait de soins et de sollicitude, et ne se lassait point de l'assister, de le servir avec une ponctualité scrupuleuse ; et cette très aimante Reine, sachant par sa rare sagesse que la dernière heure, celle où son chaste Epoux devait sortir de cette triste terre d'exil, était fort pro-

che, alla trouver son adorable Fils, et lui parla en ces termes : “ Mon Seigneur et mon Dieu, Fils du Père éternel, Sauveur du monde, le temps de la mort de votre serviteur Joseph, que vous avez déterminé par votre volonté éternelle, s’approche, ainsi que je le prévois par votre divine lumière. Je vous supplie, Seigneur, par vos anciennes miséricordes et par votre bonté infinie, de l’assister en cette heure afin que sa mort soit aussi précieuse à vos yeux que la droiture de sa vie vous a été agréable, et qu’il sorte de cette vie en paix, et avec des espérances certaines de recevoir les récompenses éternelles, que vous distribuerez le jour où vous ouvrirez par votre clémence les portes du ciel à tous les fidèles. Souvenez-vous, mon Fils, de l’amour et de l’humilité de votre serviteur ; de la plénitude de ses mérites et de ses vertus, de la fidélité et de la sollicitude qu’il m’a montrées ; souvenez-vous enfin qu’il a nourri votre suprême Majesté et votre très humble servante à la sueur de son visage. ”

Notre Sauveur lui répondit : “ Ma Mère, vos demandes me sont fort agréables et les

mérites de Joseph me sont présents. Je l'assisterai maintenant et lui assignerai au moment venu une place si éminente entre les princes de mon peuple, que ce sera un sujet d'admiration pour les Anges, et pour eux comme pour les hommes un motif d'éternelle louange ; je ne ferai en faveur d'aucune nation ce que je prétends faire à l'égard de votre Epoux. ” Notre auguste Souveraine rendit des actions de grâces à son très doux Fils pour cette promesse : et durant les neuf jours qui précédèrent la mort de saint Joseph, le Fils et la Mère l'assistèrent jour et nuit, s'entendant pour qu'il ne fût jamais privé des soins de l'un des deux. Pendant le même laps de temps, les Anges chantaient par l'ordre du Seigneur trois fois par jour une musique céleste au saint malade : elle était composée de cantiques de louange au Très-Haut, et de bénédictions pour le Saint lui-même. En outre, il se répandit dans toute cette pauvre mais inestimable maison une douce et forte odeur de parfums si merveilleux, qu'elle fortifiait non seulement l'homme de Dieu, mais encore tous ceux qui

furent à même de la sentir du dehors, où beaucoup de personnes en expérimentèrent les effets.

Un jour avant sa mort, étant tout enflammé du divin amour pour tant de bienfaits, il fut ravi en une très sublime extase qui lui dura vingt-quatre heures, le Seigneur lui conservant les forces et la vie par un concours miraculeux ; et en ce haut ravissement il vit clairement l'essence divine, et découvrit en elle sans voile ce qu'il avait cru par la foi, tant sur la Divinité incompréhensible que sur les mystères de l'Incarnation et de la Rédemption, sur l'Eglise militante et sur les sacrements dont elle est enrichie. La très sainte Trinité le choisit pour être le précurseur de notre Sauveur Jésus-Christ auprès des saints pères et des prophètes qui étaient dans les limbes et le chargea de leur annoncer de nouveau leur rédemption et de les préparer à la visite que le même Seigneur leur ferait pour les tirer de ce sein d'Abraham et les introduire au lieu du repos et du bonheur éternels. L'auguste Marie observa toutes ces merveilles en l'âme de son

Très Saint Fils comme les autres mystères ; elle sut comment elles avaient été manifestées à son Epoux bien aimé et en rendit de dignes actions de grâces à cet adorable Seigneur.

Saint Joseph revint de cette extase revêtu de splendeur et de beauté, et l'âme toute divinisée de la vue de l'être de Dieu ; puis s'adressant à son Epouse, il lui demanda sa bénédiction : mais elle pria son Très Saint Fils de lui donner la sienne, ce que le divin Maître fit avec beaucoup de complaisance. Alors notre grande Reine et Maîtresse de l'humilité s'étant mise à genoux, pria aussi saint Joseph de la bénir comme son Epoux et comme son chef ; et ce ne fut pas sans une impulsion d'en haut que l'homme de Dieu, pour consoler sa très prudente Epouse, lui donna sa bénédiction avant de s'en séparer. Elle lui baisa ensuite la main dont il l'avait bénie et lui recommanda de saluer de sa part les saints patriarches des limbes ; mais le très humble Joseph, voulant fermer le testament de sa vie par le sceau de la vertu d'humilité, demanda pardon à sa bienheureuse Epouse des fautes qu'il pouvait avoir

commises à son service, comme homme faible et terrestre, et la supplia de l'assister en cette dernière heure et de lui accorder l'intercession de ses prières. Il témoigna surtout sa reconnaissance à notre adorable Sauveur des bienfaits qu'il avait reçus de sa main très libérale pendant toute sa vie, et particulièrement en cette maladie ; puis, faisant un dernier adieu à sa très sainte Épouse, et lui dit : " Vous êtes bénie entre toute les femmes et choisie entre toutes les créatures. Que les anges et les hommes vous louent, que toutes les nations connaissent, célèbrent et exaltent votre dignité ; que le nom du Très-Haut soit par vous connu, adoré et glorifié dans tous les siècles futurs, qu'il soit éternellement loué de tous les esprits bienheureux, de vous avoir créée si agréable à ses yeux. J'espère jouir de votre vue dans la patrie céleste. "

Après cela l'homme de Dieu se tourna vers Notre-Seigneur Jésus-Christ, et voulant à cette heure solennelle lui parler avec un profond respect, il fit tous ses efforts pour se mettre à genoux sur terre ; mais le très doux Jésus

s'approcha de lui et le prit dans ses bras ; alors le Saint y appuya la tête et lui dit : “ Mon Seigneur et mon Dieu, Fils du Père éternel, créateur et rédempteur du monde, donnez votre bénédiction éternelle à votre serviteur, qui est l'ouvrage de vos mains ; pardonnez, Roi très clément, les fautes que j'ai commises étant à votre service et en votre compagnie. Je vous confesse, je vous glorifie, et je vous rends avec un cœur contrit et humilié des actions de grâces éternelles d'avoir daigné, par votre bonté ineffable, me choisir entre les hommes pour être l'Époux de votre charitable Mère ; faites, Seigneur, que votre propre gloire soit ma récompense durant toute l'éternité. ” Le Rédempteur du monde lui donna sa bénédiction, et lui dit : “ Mon Père, reposez en paix, en la grâce de mon père céleste et en la mienne ; apportez à mes prophètes et à mes saints, qui vous attendent dans les limbes, l'heureuse nouvelle qu'ils touchent à leur Rédemption. ” Au moment où notre aimable Sauveur disait ces paroles, le bienheureux Joseph expira entre ses bras, et le divin Jésus

lui ferma les yeux. Aussitôt les Anges, qui entouraient leur Roi et leur Reine, entonnèrent de doux cantiques de louanges. Ensuite ils conduisirent, par ordre du souverain Roi, cette âme bienheureuse dans les limbes des saints patriarches, qui tous, aux splendeurs de grâce incomparable dont elle brillait, reconnurent le père putatif du Rédempteur du monde, et en lui son grand favori digne d'une grande vénération ; et remplissant la mission qu'il avait reçue du Seigneur, il causa une nouvelle joie à l'innombrable assemblée des justes, par l'annonce de leur prochaine délivrance.

Il ne faut pas omettre que, quoique la précieuse mort de saint Joseph eût été précédée d'une si longue maladie et de tant de douleurs, elles n'en furent pourtant pas la cause principale. En effet, il aurait pu naturellement vivre plus longtemps, malgré toutes ses infirmités, si elles n'avaient été gravées par les effets et les accidents que produisait en lui le très ardent amour dont brûlait son très chaste cœur ; mais, afin que cette bienheureuse mort fût plutôt un triomphe de l'amour qu'une

peine du péché, le Seigneur suspendit le concours miraculeux par lequel il conservait les forces physiques de son serviteur, et empêchait que le divin incendie ne les consumât ; de sorte que, ce concours manquant, la nature succomba et les liens qui retenaient cette âme très sainte dans la prison du corps mortel, furent rompus ; or, c'est en cette séparation que consiste notre mort. Ainsi l'amour fut la dernière des maladies de Joseph que j'ai décrites : ce fut aussi la plus grande, puisqu'elle amène le sommeil du corps ; et la plus glorieuse, puisqu'elle contient le principe d'une vie assurée.

Tout le temps de la vie du plus heureux des hommes, saint Joseph, fut de soixante années et quelques jours. En effet, il épousa la très pure Marie à trente-trois ans, et il en vécut un peu plus de vingt-sept en sa compagnie. Notre auguste Souveraine ressentit une douleur naturelle de la mort de saint Joseph, parce qu'elle l'aimait comme son Epoux, comme un homme d'une sainteté éminente, comme son protecteur et son bienfaiteur. Sans doute, cette dou-

leur était en notre très prudente Vierge parfaitement réglée, mais elle n'en était pas moindre, attendu que mieux elle connaissait le degré de sainteté auquel était arrivé son Epoux entre les plus grands saints dont les noms sont écrits au livre de vie et dans l'entendement du Très-Haut, plus son amour était grand. Or, si l'on ne saurait perdre sans douleur ce qu'on aime avec tendresse, les regrets de Marie auraient-ils pu ne pas être proportionnés à la vivacité de son amour ?

CHAPITRE DIX-SEPTIÈME

Sommaire : Saint Joseph dans la gloire : son étonnant crédit auprès de Dieu. — Paroles de la Reine du Ciel sur ce sujet, à la Vén. Marie d'Agréda.

Saint Joseph, admirable dans toutes les autres vertus, le fut surtout en la vertu de charité, placé qu'il était à la source même de cette eau vive qui rejaillit jusqu'à la vie éternelle et où il pouvait puiser sans cesse, ou, si l'on veut, près de ce foyer ardent dont les flammes devaient l'embraser, comme une matière disposée, sans aucune résistance. Du reste, en parlant des ardeurs du divin amour dans le saint Epoux, on ne saurait enchérir sur ce que j'ai dit au chapitre précédent, puisque cet amour de Dieu fut la cause de sa maladie et comme l'instrument de sa mort, qui par là

même fut si privilégiée, car les douces angoisses de l'amour surpassèrent celles de la nature, et celles-ci produisirent un effet moins décisif que les premières ; c'est pourquoi comme l'objet de l'amour, Notre-Seigneur Jésus-Christ avec sa mère, était présent, et que le Saint les possédait tous deux plus pleinement qu'aucun des mortels n'a pu et ne peut en jouir, il était presque inévitable que ce cœur si pur et si fidèle ne s'exhalât en des affections, ne se fondît d'une si prodigieuse charité.

Béni soit l'Auteur de si grandes merveilles, et béni soit le plus heureux des hommes, Joseph, en qui elles furent toutes dignement opérées : il mérite que toutes les nations le connaissent et le bénissent, puisque le Seigneur n'a traité de la sorte aucun des vivants et qu'à aucun il n'a manifesté le même amour qu'à lui. J'ai dit dans tout le cours de cette histoire quelque chose des visions et des révélations dont notre Saint fut favorisé, et elles furent trop nombreuses pour qu'on pût les raconter ; mais on en concevra la plus haute idée, si l'on considère qu'il a connu les mystères de Notre-Seigneur Jésus-

Christ et de sa très sainte Mère, qu'il a demeuré si longtemps en leur compagnie et qu'il a été regardé comme le père de ce divin Sauveur et le véritable Epoux de notre auguste Reine.

Privilèges accordés à saint Joseph. — En outre j'ai découvert que le Très-Haut lui a accordé, à cause de sa grande sainteté, divers privilèges en faveur de ceux qui le prendraient pour leur intercesseur et qui l'invoqueraient avec dévotion.

Le *premier* est pour obtenir la vertu de chasteté, vaincre les tentations de la chair et des sens.

Le *second* pour recevoir de puissants secours afin de sortir du péché et de recouvrer la grâce de Dieu.

Le *troisième* pour acquérir par son moyen la dévotion à la très pure Marie et se disposer à recevoir ses faveurs.

Le *quatrième* pour obtenir une bonne mort et une assistance particulière contre le démon en cette dernière heure.

Le *cinquième* pour intimider les ennemis de

notre salut par la prononciation du nom de saint Joseph.

Le *sixième* pour obtenir la santé du corps et le soulagement dans les afflictions.

Enfin le *septième* privilège est pour procurer des héritiers aux familles chrétiennes. Dieu accorde ces faveurs et beaucoup d'autres à ceux qui les lui demandent comme il faut, au nom de saint Joseph, Epoux de la Reine du Ciel ; et je prie tous les fidèles enfants de la sainte Eglise de lui être bien dévots, et d'être persuadés qu'ils ressentiront les favorables effets de sa protection, s'ils se disposent dignement à les mériter et à les recevoir.

Instruction de la Reine du Ciel. — Ma fille, quoique vous ayez dit que mon Epoux Joseph est un des plus grands saints et des plus nobles princes de la Jérusalem céleste, vous ne sauriez dépeindre maintenant son éminente sainteté, et les mortels ne sauraient la connaître avant de jouir de la vue de la Divinité, en laquelle ils découvriront avec admiration ce mystère pour en louer le Seigneur ; et au dernier jour quand tous les hommes seront jugés, les

damnés pleureront amèrement le malheur de n'avoir pas connu, à cause de leurs péchés, ce moyen de salut si puissant et si efficace et ne s'en être pas servis, ainsi qu'ils le pouvaient pour recouvrer la grâce du juste Juge. Le monde a trop ignoré la grandeur des prérogatives que le souverain Roi a accordées à mon saint Epoux, et la puissance de son intercession auprès de la majesté divine et de moi ; car je vous assure, ma très chère fille que c'est un des premiers favoris de Dieu et un des plus capables de détourner des pécheurs les coups de sa justice.

Je veux que vous soyez fort reconnaissante de la bonté que le Seigneur vous a montrée et de la faveur que je vous ai faite par la communication des lumières que vous avez reçues touchant ce mystère ; tâchez aussi de redoubler à l'avenir de dévotion envers mon saint Epoux et de bénir le Seigneur tant de ce qu'il l'a favorisé avec une pareille libéralité que de ce qu'il m'a procuré le bonheur de le connaître de si près. Vous devez vous prévaloir de son intercession dans toutes vos nécessités, travail-

ler à accroître le nombre de ses dévots et recommander à vos religieuses de se distinguer en cette dévotion, puisque le Très-Haut accorde sur la terre ce que mon Epoux demande dans le ciel, et joint à ses demandes des faveurs extraordinaires pour les hommes, pourvu qu'ils ne se rendent pas indignes de les recevoir. Tous ces privilèges répondent à la perfection, à l'innocence et aux éminentes vertus de cet admirable Saint ; car elles ont attiré les complaisances du Seigneur qui veut déployer à son égard toute sa magnificence, en comblant de ses miséricordes ceux qui auront recours à son intercession.

CHAPITRE DIX-HUITIÈME

Sommaire : LA MORT. — Le moment redoutable de la mort. — La mort des pécheurs, très mauvaise. — La mort des justes, précieuse devant Dieu. — Saint Joseph, patron de la Bonne Mort.

Après avoir révélé la suréminente sainteté de son admirable Epoux, Saint Joseph, l'auguste Reine du Ciel donne à la vénérable Marie d'Agréda l'instruction suivante que nous exhortons vivement nos pieux Lecteurs à lire attentivement et à méditer souvent, afin d'éviter à la mort, le malheureux sort des âmes impénitentes, et d'avoir part à la douce tranquillité des âmes pénitentes et vraiment chrétiennes :

“ Ma très chère fille, il n'est pas fort extraordinaire que votre cœur ait été ému de compassion à l'égard de ceux qui sont à l'article

de la mort, et animé d'un désir particulier de les assister en cette dernière heure ; car il est vrai, comme vous l'avez compris, que les âmes souffrent alors des peines incroyables et courent les plus grands dangers, tant à cause des embûches du démon, qu'à cause des impressions des objets visibles et des sentiments de la nature elle-même. C'est en ce moment que le procès de la vie est vidé, et que la dernière sentence de mort ou de vie éternelle, de peine ou de gloire, est prononcée ; et comme le Très-Haut se plaît à seconder ce désir charitable qu'il vous a donné, je veux, pour vous aider à le réaliser, l'augmenter en vous, et je vous recommande de concourir de toutes vos forces à la grâce et de faire tous vos efforts pour nous obéir. Sachez donc, ma fille, que lorsque Lucifer et ses ministres de ténèbres reconnaissent par les accidents et par les causes naturelles que les hommes sont atteints d'une maladie mortelle, ils s'arment aussitôt de toutes leurs ruses pour attaquer le pauvre malade rempli d'ignorance, et pour tâcher de l'abattre par diverses tentations ; et comme ces ennemis

voient qu'il ne leur reste plus guère de temps pour persécuter son âme, ils y veulent suppléer en redoublant leurs efforts, leur rage et leur malice.

Ils s'unissent tous à cet effet, comme des loups carnassiers, et cherchent à reconnaître de nouveau l'état du malade, par ses qualités naturelles et acquises : ils étudient ses inclinations et ses habitudes, et par quel endroit ils le trouveront plus faible, afin de l'assaillir par là avec plus de violence. Ils persuadent à ceux qui ont un amour déréglé pour la vie, que le péril n'est pas si grand ; ils empêchent qu'on ne les détrompe, ils inspirent de nouvelles tiédeurs à ceux qui ont été négligents à fréquenter les sacrements, et leur suggèrent de plus grandes difficultés, afin qu'ils meurent sans les recevoir, ou qu'ils les reçoivent sans fruit et avec de mauvaises dispositions. Ils jettent les uns dans une honte funeste pour qu'ils ne découvrent point leurs péchés. Ils troublent et embarrassent les autres pour qu'ils ne satisfassent point à leurs obligations, et qu'ils ne se mettent point en peine de décharger leur cons-

cience. Ils excitent les orgueilleux à ordonner à leurs héritiers, même en cette dernière heure, de faire après leur mort une foule de choses pleines de vanité et d'ostentation. Ils portent les avarés et les sensuels à se rappeler les objets de leurs passions aveugles. Enfin, ces cruels ennemis se servent de toutes les mauvaises habitudes des malades pour les attirer dans le précipice et pour leur rendre le retour difficile ou impossible. De sorte que tous les actes qu'on a commis pendant la vie et par lesquels on a contracté des habitudes vicieuses, sont comme les trophées et les armes offensives dont l'ennemi commun se sert pour combattre les hommes en cette heure formidable de la mort ; car tous les appétits désordonnés qu'on a satisfaits sont alors comme autant de brèches par où il entre dans le château de l'âme, pour y répandre son mortel venin, et y amener des ténèbres épaisses, effet naturel de sa présence, afin qu'elle rejette les inspirations divines, qu'elle n'ait aucune véritable douleur de ses péchés, et qu'elle finisse une vie mauvaise dans l'impénitence.

Ces ennemis causent généralement de grands dommages en cette heure, par l'espérance trompeuse qu'ils donnent aux malades d'une plus longue vie, et en leur faisant accroire qu'ils pourront exécuter plus tard ce que Dieu leur inspire alors par l'organe de ses Anges : fatale illusion qui trop souvent les perd. Le danger de ceux qui ont négligé pendant leur vie le remède des sacrements est aussi formidable à l'heure suprême ; car la justice divine punit ordinairement ce mépris qui est horrible au Seigneur et aux Saints, en abandonnant ces âmes imprudentes entre les mains de leur mauvais conseil. En effet, puisque, loin de vouloir profiter du remède efficace au temps propice, elles n'ont fait que le dédaigner, elles méritent par un juste jugement d'être dédaignées à leur tour en cette dernière heure, jusqu'à laquelle elles ont différé par une folle assurance de s'occuper de leur salut éternel. Il y a fort peu de justes que l'antique serpent n'attaque avec une fureur incroyable quand ils sont dangereusement malades. Et s'il prétend alors vaincre les plus grands saints, que doivent

espérer les négligents et les vicieux, qui ont employé toute leur vie à démériter la grâce et les faveurs divines, se trouvant dépourvus de bonnes œuvres dont ils pourraient se prévaloir contre leur ennemi ? Mon saint Époux Joseph fut un de ceux qui jouirent du privilège de ne point voir le démon dans cette extrémité ; car lorsque ces esprits de ténèbres voulurent s'en approcher, ils se sentirent arrêtés par une force irrésistible, et les Anges les précipitèrent ensuite dans les abîmes infernaux où ils éprouvèrent un accablement si affreux (selon notre manière de concevoir ces choses-là) qu'ils en furent tout troublés et tout stupéfaits.

Vous comprendrez par là le danger imminent où l'on se trouve à l'heure de la mort, et combien d'âmes périssent en ce moment, auquel les mérites et les péchés des hommes commencent à produire leur fruit. Je ne vous déclare point le grand nombre de ceux qui se perdent, parce que le connaissant et ayant un véritable amour pour le Seigneur, vous en mourriez de douleur ; mais vous devez savoir qu'en règle générale *une bonne mort suit une bonne vie*, et

que dans les autres cas elle est fort incertaine, fort rare et fort chanceuse. Le plus sûr moyen d'arriver au but, c'est de se mettre tôt à courir ; ainsi je vous avertis de regarder désormais chaque jour de votre vie, comme s'il en devait être le dernier, puisque vous ne savez pas si vous arriverez au lendemain, et de préparer votre âme de façon que vous puissiez *recevoir la mort avec joie quand elle se présentera*. Ne différez donc pas un instant de vous repentir de vos péchés, et de prendre le parti de vous en confesser aussitôt que vous vous en apercevrez ; corrigez en vous jusqu'à la moindre imperfection, et faites en sorte de ne laisser subsister dans votre conscience aucune tache qui puisse la souiller, sans la laver de vos larmes, sans vous en purifier par le sang de Jésus-Christ, mon très saint Fils, et sans vous mettre en état de pouvoir paraître devant le juste Juge qui doit vous examiner, et juger jusqu'à la plus petite de vos pensées et au moindre mouvement de vos puissances.

Si vous voulez aider, comme vous le souhaitez, ceux qui sont en cette dangereuse extré-

mité, commencez par conseiller ce que je viens de vous dire, à tous ceux que vous pourrez, et par leur faire entendre que pour obtenir une bonne mort, ils *doivent vivre soucieux de leur âme*. En outre, vous prierez tous les jours à cette intention sans l'oublier jamais, et vous supplierez le Tout-Puissant de détruire les embûches que les démons dressent contre les agonisants, et de les confondre tous par sa divine Droite. Je faisais, vous le savez, cette même prière pour les mortels, c'est pourquoi je veux que vous la fassiez aussi à mon imitation. Mais afin que vous leur donniez un plus grand secours, je vous enjoins de commander aux démons de s'en éloigner et de ne point les inquiéter ; et vous pouvez user de ce pouvoir sans aucune difficulté, même sans être auprès des malades, puisque le Seigneur s'y trouve, lui, au nom duquel vous les devez chasser pour sa plus grande gloire (1). »

(1) Ici finit la vie de saint Joseph, extraite textuellement de la « Cité mystique. »

Cette doctrine de la terrible incertitude du salut, à l'heure de la mort, pour les chrétiens négligents, pour ceux surtout qui ont vécu toute leur vie dans des habitudes criminelles, est clairement enseignée dans l'Évangile. Les Apôtres l'ont rappelée aux premiers chrétiens, et tous leurs successeurs, dans le ministère de la parole, l'ont prêchée, comme eux, à travers tous les âges. Au siècle dernier (1), deux Apôtres surtout, deux grands saints ont prêché cette même doctrine, et leurs enseignements écrits servent encore à la conversion de beaucoup d'âmes.

Saint Alphonse de Liguori dont les écrits ont été si spécialement approuvés par l'Église, ne cessait de rappeler aux pécheurs d'habitude, aux impénitents, le triste état de leur pauvre âme et les frayeurs terribles qu'ils se préparaient à l'heure de leur mort. — Une des plus tristes suites du péché originel, c'est notre lamentable inclination au péché. Car, au

(1) 18^e siècle.

témoignage de l'Esprit-Saint lui-même : « les sentiments et les pensées du cœur de l'homme sont inclinés au mal dès sa jeunesse (1). »

« Vu cette triste fragilité, dit le Saint, je demande : Que direz-vous d'un voyageur qui, devant passer la mer par une grande tempête et dans une barque à demi-rompue, voulût, en outre, la charger d'un poids tel qu'il suffirait à lui seul, sans tempête, pour faire couler à fond la barque la plus solide. Quel pronostic feriez-vous sur la vie de cet homme ?... Eh bien ! continue ce grand Saint, dites la même chose d'un *pêcheur d'habitude* : devant passer la mer de ce monde, mer orageuse où tant d'infortunés font naufrage dans une barque qui tombe en ruine, c'est-à-dire la chair à laquelle nous sommes unis, s'il veut encore la charger de péchés habituels, il lui sera bien difficile de se sauver ; car, la mauvaise habitude aveugle l'esprit, endurecit le cœur et mène ainsi directement à l'impénitence finale... »

(1) Gen. VIII, 21

Saint Léonard de Port-Maurice, cet autre Missionnaire qui a passé plus de quarante ans de sa vie religieuse, dans le rude labeur des Missions pour le salut des âmes, saint Léonard posait ainsi la redoutable question du salut, à ceux qui prétendent se convertir à la mort, après une abominable vie passée dans tous les désordres : « . . . Pécheurs d'habitude, vous qui, non seulement morts à la grâce, mais ensevelis dans le péché comme dans un suaire, gisez dans le tombeau du vice, écoutez-moi ce matin (1) : je vais, non sans effroi, vous montrer qu'un pécheur esclave d'habitudes vicieuses se convertit difficilement : 1° parce que, aveuglé dans son esprit, il ne verra jamais, sans un grand miracle, le danger qu'il court ; 2° parce que, immobile dans son sépulcre, c'est-à-dire endormi dans sa volonté, il n'aura pas la force, sans un insigne miracle, de fuir le danger ; 3° parce que Dieu ne va pas faire de

(1) Dans son sermon du pécheur d'habitude.

miracle pour le convertir.—Après avoir prouvé la première de ces trois vérités, le Saint passe à la seconde, où il parle ainsi : « ... Pour aller au fond de la question, appuyons-nous sur les enseignements de la philosophie tant naturelle que morale. L'un et l'autre posent ce principe, que *les mœurs suivent le tempérament* (1). Tout l'auditoire étant d'accord sur ce principe, le saint missionnaire conclut de cette manière : « Laissez-moi maintenant formuler mon argument. Un tempérament sanguin et bouillant, par exemple, a peine à se contenir, parce qu'il est naturellement enclin au plaisir, n'est-il pas vrai ? Or si à cette inclination naturelle vous ajoutez l'habitude des plaisirs déshonnêtes, comment vous contiendrez-vous ? comment serez-vous chaste ? J'en demande pardon aux philosophes et aux théologiens, ils ne montrent pas toute la force de l'habitude en affirmant simplement que c'est une seconde nature, ce n'est pas assez dire ;

(1) *Mores sequuntur temperamentum.*

pour moi je ne crains pas d'avancer qu'une mauvaise habitude, régulièrement parlant, est une seconde nature renforçant la première, que c'est une inclination plus forte surajoutée à une autre, qui l'était déjà. Si vous ajoutez une pente à une autre, qu'avez-vous ? un précipice : de même si à une inclination naturelle, vous ajoutez une autre inclination fruit d'une mauvaise habitude, qu'aurez-vous ? une quasi-nécessité. C'est saint Bernard qui vous le dit.

Remarquez, pécheurs consuetudinaires, remarquez cette pente rapide par laquelle vous descendez en enfer : la nature est déjà gâtée, le premier péché la gâte encore davantage ; si vous multipliez les péchés, l'habitude s'engendre, la mauvaise habitude forme une quasi-nécessité, la nécessité rend le retour sur soi-même moralement impossible ; l'impossibilité vous ôte à vous-même l'espoir de vous amender, et le désespoir vous pousse en enfer, si Dieu, par un miracle de miséricorde extraordinaire, ne vous tend la main pour vous retenir.»

Mais Dieu fera-t-il ce miracle, pour une âme toute noire d'ingratitude qui a horriblement abusé, toute sa vie, de sa grâce divine et qui a entraîné avec elle vers l'abîme, tant d'autres âmes, et par ses paroles et par ses scandaleux exemples ?... Écoutons, dit encore ici saint Léonard, écoutons la formidable sentence que saint Jérôme, déjà vieux et touchant à la tombe, laissa en héritage à ses disciples : « Sur *cent mille* qui ont toujours vécu dans le péché, à peine *un seul* obtient-il de Dieu son pardon à la mort, et se sauve (1) ! »

(1) Vix de centum millibus, quorum mala semper vita fuit, meretur in morte a Deo habere indulgentiam unus.

LA MORT DES JUSTES

« La mort ! qui effraie tant les âmes négligentes et qui est horrible pour les pécheurs, la mort est pleine de douceur pour les âmes justes ! Car tel que mourut notre auguste Patriarche saint Joseph, ainsi meurent tous ceux qui, comme lui, ont beaucoup aimé Jésus et Marie sur la terre.

Mais qui peut nous dépeindre mieux combien est précieuse aux yeux du Seigneur la mort des Saints que les Saints eux-mêmes ? Nous laisserons donc parler les Saints, et nous tâcherons, âmes pieuses, de bien comprendre tout leur céleste langage.

Saint Jean de la Croix, dans ses Cantiques intitulés : « *Vive flamme d'amour,* » parle ainsi de la mort des justes : « La mort des âmes qui ont brûlé de l'amour de Dieu est souverainement suave et douce. La douceur de mourir

surpasse tout ce qu'elles ont jamais ressenti de plus doux dans le cours de leur vie spirituelle. La cause de cet inénarrable plaisir qu'elles goûtent en mourant, c'est qu'elles succombent à la force même de l'amour divin. Près de s'unir à Dieu, elles commencent à entrevoir sa beauté qui va se donner à elles et les transformer en soi, et l'impression de béatitude divine, causée par cette vue, est si puissante, qu'elles succombent. Ainsi leur mort commence par un élan extatique d'amour qui brise leurs liens et se termine par la claire vision et la pleine possession de Dieu ! »

C'est pour cela que les Saints, au lieu de craindre la mort, soupiraient après elle, trouvant trop long leur exil sur la terre, et la désiraient avec une ardeur irrésistible.

Le grand Apôtre avait ce désir, lorsque, écrivant aux Philippiens, il leur disait : « Ma vie, c'est Jésus-Christ, et la mort m'est un gain. Que si cependant je demeure plus longtemps dans ce corps mortel, je tirerai du fruit de mon travail : aussi je ne sais que choisir ; je me trouve pressé des deux côtés : car d'une part,

je désire être dégagé des liens du corps et être avec Jésus-Christ ; *ce qui est sans comparaison le meilleur* ; et de l'autre, il est plus utile pour vous que je demeure encore en cette vie ! »

Écoutons maintenant saint Alphonse, parlant de la séraphique Thérèse de Jésus : « La mort, objet de la plus grande frayeur des mondains, est ce que désirent le plus les amis de Dieu. Les uns appellent cette vie une prison : saint Paul l'appelle une véritable mort ! Mais qui pourrait exprimer la tristesse et les angoisses extrêmes que le désir de mourir faisait éprouver à notre Sainte, surtout depuis le temps où Notre-Seigneur l'appela à son parfait amour. Elle écrit dans sa vie (1), que le désir qu'elle avait de mourir pour aller voir Dieu était si grand, qu'il ne lui laissait pas même le loisir de penser à ses péchés . . . La Sainte pensant d'ailleurs au danger où elle était durant sa vie d'offenser Dieu et de le perdre, disait

(1) Sa Vie, écrite par elle-même, sur l'ordre formel de son confesseur.

qu'un seul jour et même une seule heure lui paraissait un temps trop long. C'est pourquoi elle s'écriait : « Hélas ! Seigneur, tant que nous sommes en cette misérable vie, la vie éternelle est toujours en danger. O vie, ennemie de mon bien, qui pourra te finir ! Je te supporte parce que Dieu te supporte ; je te conserve parce que tu lui appartiens : ne me sois ni perfide ni ingrate. Oh ! quand viendra le bienheureux jour, où je me verrai abîmée dans l'océan immense de la souveraine vérité, où tu n'auras plus la liberté de pécher. . . Oh ! Jésus, que la vie de l'homme est longue ! Elle est courte, considérée comme moyen d'acquérir la vraie vie, mais elle est longue pour l'âme qui désire se voir en la présence de son Dieu ! » En un mot, tout son soulagement et toute sa consolation, en cette vie, était de penser à la mort. »

Et saint Alphonse parlant lui-même de ce désir de la mort, dans son précieux Livre de « *La préparation à la mort,* » dit : « Comprendons bien que celui qui offre à Dieu sa mort, fait envers Dieu *l'acte d'amour le plus parfait possible*. . . Celui qui aime Dieu doit soupirer

après la mort. *C'est un signe de peu d'amour pour Dieu* que de n'avoir pas le désir d'aller jouir bientôt de sa vue, avec l'assurance de ne pouvoir plus le perdre ! Aimons donc le bon Dieu le plus possible, dans cette vie : le degré d'amour que la mort trouvera en nous, sera la mesure de l'amour dont nous aimerons Dieu dans le ciel, pour toute l'éternité !

Les Pères du désert, les solitaires de la Thébaïde comprenaient bien cette consolante doctrine, et l'un d'eux, saint Jean Clymaque, nous a laissé sur le désir de la mort, cette parole mémorable : Il est digne de louange, celui qui attend la mort comme devant arriver chaque jour ; mais celui-là est un *Saint*, qui la désire à chaque heure ! »

PRIÈRE DE SAINT ALPHONSE DE LIGUORI
POUR OBTENIR PAR LA PROTECTION DE
SAINT JOSEPH
LA GRACE D'UNE BONNE MORT

Mon puissant Protecteur, saint Joseph ! j'avoue que par mes péchés je me suis rendu

indigne de la grâce que je vous demande ; mais, si vous me défendez, je ne puis me perdre : vous avez été non-seulement un intime ami de mon divin Juge, mais encore son gardien et son père nourricier ; recommandez-moi à Jésus, qui vous aime si tendrement. Je me place sous votre Patronage : agréez-moi pour votre serviteur perpétuel. Par la sainte compagnie de Jésus et de Marie, dont vous avez joui pendant votre vie, obtenez-moi la grâce de ne plus me séparer de leur amour ; et par l'assistance que vous avez eue de Jésus et de Marie à votre mort, obtenez-moi d'être particulièrement assisté de Jésus et de Marie à l'heure de ma mort. Et vous, ô Vierge sainte, par l'amour que vous portez à votre Epoux Joseph, ne manquez pas de me secourir à mes derniers moments.

FIN

APPENDICE (1)

CULTE DE SAINT JOSEPH

PRATIQUES DE DÉVOTION ENVERS SAINT JOSEPH

« Parmi les pratiques de dévotion en usage pour honorer saint Joseph, il en est une particulièrement agréable à ce saint Patriarche et qu'il se plaît à récompenser par de nombreuses faveurs. Elle consiste à réciter *sept Pater* et *sept Ave* en l'honneur de ses sept douleurs et de ses sept allégresses, pieuse pratique qui devait encore prendre naissance dans l'ordre de Saint-François.

« Deux Franciscains naviguaient vers les côtes de Flandre, lorsqu'une furieuse tempête se leva et engloutit dans les abîmes le vaisseau qui les portait avec trois cents autres passagers. Les deux religieux parvinrent à saisir un débris du navire et luttèrent ainsi pendant trois

(1) Nous ajoutons ici, pour terminer, quelques documents relatifs au culte de saint Joseph, extraits de *l'Auréole Séraphique* (Tom. I) et de la deuxième Partie de la vie de saint Joseph, (Québec 1902)

jours entiers contre les vagues menaçantes. Déjà les forces commençaient à les abandonner, et ils n'avaient plus en perspective que la vaste tombe où ils allaient être ensevelis. Cependant ils ne cessaient pas de se recommander à saint Joseph pour lequel ils avaient une grande dévotion. Tout à coup apparaît à leur regard un jeune homme majestueux et doux qui les salue par un gracieux sourire. La présence de l'inconnu rassure les naufragés, qu'elle remplit à la fois d'une ineffable consolation et d'une vigueur nouvelle. Ce n'est pas tout, l'étranger se fait pilote, guide à travers les flots le frêle débris avec une merveilleuse adresse, et dépose enfin sur la plage nos deux infortunés. Inutile de dire avec quel empressement ils tombent à genoux pour remercier Dieu et quelle reconnaissance ils témoignent à leur bienfaiteur, dont ils demandent le nom pour le bénir à jamais. « Je suis Joseph, répondit leur libérateur ; si vous voulez reconnaître ce que je viens de faire pour vous, méditez chaque jour les *sept Douleurs* et les *sept Allégresses* de ma vie mortelle, en récitant sept

fois l'Oraison dominicale et sept autres fois la Salutation angélique. *De précieuses faveurs sont réservées à ceux qui pratiqueront cette dévotion.* » Il leur dévoile ensuite ces joies et ces douleurs, et disparaît laissant les deux religieux enivrés des plus pures délices. » (*Aur. sér. Tom., I.*)

SAINT BERNARDIN DE SIENNE

« On ne peut douter, dit ce Saint, que Jésus-Christ, qui pendant sa vie mortelle rendait à saint Joseph le respect et l'obéissance qu'un fils doit à son père, ne lui ait conservé dans le ciel ses sublimes prérogatives et ne les ait même perfectionnées. Si le divin Sauveur, ajoute-t-il, a voulu, pour satisfaire sa piété filiale, glorifier le corps aussi bien que l'âme de la très sainte Vierge, au jour de son Assomption, *on peut croire pieusement* qu'il n'aura pas moins fait pour saint Joseph, si grand entre tous les saints, *et qu'il l'aura ressuscité en corps et en âme*, le jour où, s'étant ressuscité lui-même, il a fait sortir tant d'autres saints Patriarches de la poussière du tombeau.

C'est à Padoue, en présence d'un immense auditoire, que saint Bernardin faisait entendre ces paroles ; or, au moment où elles étaient prononcées, les auditeurs stupéfaits virent apparaître une croix lumineuse au-dessus de la tête du prédicateur, comme si le ciel eût voulu par ce prodige ratifier ce qui venait d'être dit sur la résurrection de saint Joseph.

Cette pieuse croyance, sur laquelle l'Eglise ne s'est point prononcée, est pratiquée par plusieurs docteurs ; quelques églises possèdent bien des reliques des vêtements de saint Joseph, mais on ne trouve nulle part des reliques de son corps. (*Aur.sér., Tom I.*)

SAINTE THÉRÈSE

I

ELLE RACONTE COMMENT A L'AGE DE VINGT-SIX ANS,
ELLE FUT MIRACULEUSEMENT GUÉRIE
PAR SAINT JOSEPH,
ET ELLE FAIT CONNAITRE LE CRÉDIT DE CE SAINT
AUPRÈS DE DIEU

« Pour rendre le Seigneur propice à mes vœux, je fis offrir l'adorable sacrifice de nos

autels et j'eus recours à des prières très approuvées. Je pris pour avocat et pour protecteur le glorieux saint Joseph, et je me recommandai très instamment à lui. Son secours éclata de la manière la plus visible. Ce tendre père de mon âme, ce bien-aimé Protecteur, se hâta de me tirer de l'état où languissait mon corps, comme il m'a arrachée à des périls plus grands d'un autre genre, qui menaçaient mon honneur et mon salut éternel. Pour comble de bonheur, il m'a toujours exaucée au delà de mes prières et de mes espérances. Je ne me souviens pas de lui avoir jamais rien demandé jusqu'à ce jour, qu'il ne me l'ait accordé. Quel tableau je mettrais sous les yeux, s'il m'était donné de retracer les grâces insignes dont Dieu m'a comblée, et les dangers, tant de l'âme que du corps, dont il m'a délivrée par la médiation de ce bienheureux Saint ! Le Très-Haut donne seulement grâce aux autres saints pour nous secourir dans tel ou tel besoin ; mais le glorieux saint Joseph, je le sais par expérience, étend son pouvoir à tous. Notre-Seigneur veut nous faire entendre par là que de même qu'il lui fut

soumis sur cette terre d'exil, reconnaissant en lui l'autorité d'un père nourricier et d'un gouverneur, de même il se plaît encore à faire sa volonté dans le ciel en exauçant toutes ses demandes. C'est ce qu'ont vu comme moi, par expérience, d'autres personnes auxquelles j'avais conseillé de se recommander à cet incomparable Protecteur ; aussi le nombre des âmes qui l'honorent commence-t-il à être grand et les heureux effets de sa médiation confirment de jour en jour la vérité de mes paroles. Je déployais pour sa fête tout le zèle dont j'étais capable, plus par vanité que par esprit intérieur. Je voulais qu'elle se célébrât avec la pompe la plus solennelle et avec la plus élégante recherche. En cela mon intention était droite, il est vrai, mais voici le côté fâcheux : au moindre petit bien accompli avec le secours de la grâce divine, je mêlais des imperfections et des fautes sans nombre, tandis que pour le mal, la recherche de la vanité, je trouvais en moi une adresse et une activité admirables. Plaise au Seigneur de me le pardonner ! Connaissant aujourd'hui par une si longue expérience l'éton-

nant crédit de saint Joseph auprès de Dieu, je voudrais persuader à tout le monde de l'honorer d'un culte particulier. Jusqu'ici j'ai toujours vu les personnes qui ont eu pour lui une dévotion vraie et soutenue par les œuvres, faire des progrès dans la vertu ; car ce céleste protecteur favorise, d'une manière frappante, l'avancement spirituel des âmes qui se recommandent à lui. Déjà depuis plusieurs années je lui demande, le jour de sa fête, une faveur particulière, et j'ai toujours vu mes désirs accomplis. Si, par quelque imperfection, ma demande s'écartait tant soit peu du but de la gloire divine, il la redressait admirablement, dans la vue de m'en faire retirer un plus grand bien.

Si j'avais autorité pour écrire, je goûterais un plaisir bien pur à raconter dans un récit détaillé les grâces dont tant de personnes sont comme moi redevables à ce grand Saint. Mais, pour ne pas sortir du cercle où l'obéissance m'a renfermée, je devrai, contre mon désir, passer rapidement sur certaines choses ; sur d'autres je serai peut-être trop longue, tant je suis inhabile à rester dans les limites d'une

parfaite convenance. Je me contente donc de conjurer, pour l'amour de Dieu, ceux qui ne me croiraient pas, d'en faire l'épreuve ; ils verront par expérience combien il est avantageux de se recommander à ce glorieux Patriarche et de l'honorer d'un culte particulier. Les personnes d'oraison surtout devraient toujours l'aimer avec une filiale tendresse. Je ne comprends pas comment on peut penser à la Reine des anges et à tout ce qu'elle essuya de tribulation durant le bas âge du divin Enfant Jésus, sans remercier saint Joseph du dévouement si parfait avec lequel il vint au secours de l'un et de l'autre. Que celui qui ne trouve personne pour lui enseigner l'oraison choisisse cet admirable Saint pour maître, il n'aura pas à craindre de s'égarer sous sa conduite. Plaise au Seigneur que je ne me sois pas égarée moi-même en portant la témérité jusqu'à oser parler de lui ! Je publie, il est vrai, le culte particulier dont je l'honore ; mais pour les actes tendant à le glorifier, et pour l'imitation de ses vertus, je suis toujours restée bien en arrière. Enfin, il fit éclater à mon égard sa puissance

et sa bonté : grâce à lui, je sentis renaître mes forces, je me levai, je marchai, je n'étais plus frappée de paralysie.

II

SECOURS TEMPOREL QU'ELLE REÇUT DU SAINT,
PENDANT QU'ELLE FAISAIT TRAVAILLER A
LA CONSTRUCTION
DU MONASTÈRE DE SAINT JOSEPH D'AVILA,
BERCEAU DU CARMEL RÉFORMÉ

« Me trouvant un jour dans l'impuissance de rien donner à certains ouvriers, je ne savais plus que devenir : saint Joseph, mon véritable père et bien-aimé Protecteur, m'apparut et me dit de ne point craindre de faire marché avec eux, et que j'aurais de quoi les payer. Je le fis sans avoir un denier dans ma bourse, et Notre-Seigneur y pourvut d'une manière qui étonna ceux qui le surent.

III

RÉCOMPENSE QU'ELLE REÇOIT DE SA DÉVOTION
A SAINT JOSEPH.
LA TRÈS SAINTE VIERGE ET SON VIRGINAL EPOUX
L'ASSISTENT DE LEUR PROTECTION

A quelques jours de là, le jour même de

l'Assomption de Notre-Dame, étant dans l'église d'un monastère du glorieux saint Dominique, je fus tout à coup saisie d'un grand ravissement. Me trouvant presque hors de moi-même, je m'assis ; et il me sembla que je ne pus voir élever la sainte hostie, ni être attentive à la messe, ce qui me laissa du scrupule. Durant cette extase, je me vis revêtir d'une robe éblouissante de blancheur et de lumière ; je ne vis pas d'abord par qui, mais bientôt j'aperçus la très sainte Vierge à mon côté droit, et mon père saint Joseph à mon côté gauche ; ils me firent connaître que j'étais purifiée de mes péchés. A peine étais-je entièrement revêtue de cette robe, que, pour comble de bonheur et de gloire, la très sainte Vierge, me prenant les mains, me dit que je lui causais un grand plaisir par ma dévotion au glorieux saint Joseph ; je devais croire que mon dessein concernant la fondation s'exécuterait ; que Notre-Seigneur ainsi qu'elle et saint Joseph seraient très bien servis dans ce monastère ; je ne devais pas craindre de voir jamais se refroidir la première ferveur, quoique je me misse

sous une obéissance qui n'était pas de mon goût, parce qu'elle et son glorieux Epoux nous protégeraient. Son Fils nous avait déjà promis d'être toujours au milieu de nous ; or, pour gage de la vérité de sa divine promesse, elle me faisait don de ce joyau.

En achevant ces paroles, elle mit à mon cou un collier d'or très beau, d'où pendait une croix d'une valeur inestimable. Cet or et ces pierreries différaient infiniment de tout ce que l'œil voit ici-bas ; et l'imagination même ne saurait rien concevoir qui approche d'une telle beauté. Il était également impossible de comprendre de quel tissu était cette robe et de donner la moindre idée de son incomparable blancheur : à côté d'elle, tout ce que la nature a de plus éclatant est noir comme la suie. Je ne pus saisir rien de particulier dans les traits du visage de la sainte Vierge ; je vis seulement en général qu'il était d'une ravissante beauté. Elle était aussi vêtue de blanc, dont l'éclat, quelque extraordinaire qu'il fût, réjouissait la vue au lieu de l'éblouir. Je ne vis pas si clairement Saint Joseph ; il m'était présent néan-

moins, mais comme on l'est dans ces visions où nulle image ne frappe l'âme, et dont j'ai parlé plus haut. Il me sembla que la très sainte Mère de Dieu était dans toute la fleur de la jeunesse. Après qu'ils eurent passé quelques moments avec moi, versant dans mon âme un bonheur qu'elle n'avait pas encore senti, et dont elle eût voulu jouir sans fin, je les vis remonter au ciel, accompagnés d'une grande multitude d'anges.

Je me trouvai par leur absence dans une extrême solitude ; mais je goûtais une consolation si pure, mon âme se sentait si élevée, si recueillie en Dieu, si attendrie, que je fus quelque temps comme hors de moi, sans pouvoir faire aucun mouvement, ni proférer une parole. J'en demeurai transportée du désir de me consumer tout entière pour la gloire de Dieu.

IV

Sur dix-sept monastères que sainte Thérèse fonda après celui d'Avila, il n'y en a que cinq qui ne soient pas dédiés à saint Joseph ; mais elle implantait dans tous son culte, les mettait tous sous sa garde et faisait toujours placer au-

dessus d'une des portes la statue de ce glorieux Protecteur. De plus, comme on le lit dans les informations juridiques pour sa canonisation, elle mit de ses mains, à la porte d'entrée de tous ses monastères, l'image de la sainte Vierge et de saint Joseph fuyant en Egypte, avec cette inscription :

« *Pauperem vitam gerimus, sed multa bona habebimus, si timuerimus Deum* (TOB. IV. 23).

— Nous menons une vie pauvre, mais nous posséderons de grands biens, si nous craignons Dieu.

Dans tous ses écrits perce cette tendre et filiale dévotion qu'elle avait pour saint Joseph, et par la ravissante naïveté de ses paroles enflammées, elle la communique à l'âme du lecteur.

Dans les admirables avis qu'elle donne pour la vie spirituelle, voici comment elle s'exprime sur saint Joseph :

« Quoique vous honoriez plusieurs saints comme vos Protecteurs, ayez cependant une dévotion toute particulière envers saint Joseph, dont le crédit est si grand auprès de Dieu. »

DOCUMENT PONTIFICAL

PIE IX, PAPE

POUR PERPÉTUELLE MÉMOIRE

DÉCRET

A LA VILLE ET A L'UNIVERS

De même que Dieu avait établi Joseph, fils du Patriarche Jacob, gouverneur de toute l'Égypte, afin qu'il mît en réserve le blé nécessaire pour la nourriture du peuple, de même, la plénitude des temps venue, lorsqu'il voulut envoyer sur la terre son Fils unique, le Sauveur du monde, il choisit un autre Joseph dont le premier n'était que le type, il l'établit Maître et Prince de sa maison et de ses biens et le choisit pour être le gardien de ses plus précieux trésors.

Il lui donna, à cet effet, pour épouse l'immaculée Vierge Marie, de laquelle est né, par l'opération du Saint-Esprit, Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui a daigné passer aux yeux des hommes pour fils de Joseph et qui lui fut soumis, et

Celui que tant de rois et de prophètes avaient désiré de voir, ce nouveau Joseph, non seulement le vit, mais il conversa avec lui, il le pressa sur son cœur avec une tendresse de père et lui prodigua ses embrassements ; il nourrit avec un soin tout particulier Celui que le peuple fidèle devait recevoir comme un pain descendu du ciel pour acquérir la vie éternelle.

A cause de cette sublime dignité que Dieu a conférée à son très fidèle serviteur, l'Eglise a toujours comblé des plus grands honneurs et de ses louanges, le bienheureux Joseph, après la Mère de Dieu, toujours Vierge, son Epouse, et a demandé son intervention dans ses grandes détresses, et comme, dans ses temps de profonde désolation, l'Eglise elle-même assaillie de tous côtés par ses ennemis, et sous l'oppression de si grandes calamités que les impies se flattent de voir les portes de l'enfer prévaloir contre elle, les vénérables évêques de tout l'univers catholique ont prié le Souverain Pontife en leur nom et au nom des fidèles confiés à leurs soins, de daigner établir saint Joseph, patron de l'Eglise catholique. Ensuite ces

mêmes vœux ayant été renouvelés avec plus d'instances dans le saint Concile œcuménique du Vatican, notre saint Père le pape, Pie IX, mû par les derniers et déplorables événements à se mettre lui-même avec tous les fidèles d'une manière spéciale sous le très puissant patronage du saint patriarche Joseph, a voulu se prêter aux vœux des Vénérables évêques et a solennellement déclaré SAINT JOSEPH PATRON DE L'ÉGLISE CATHOLIQUE et il a ordonné que la fête du 19 mars fût désormais célébrée sous le rite double de 1^{re} classe, sans octave néanmoins, à cause du carême. Il a prescrit, en outre, qu'en ce jour consacré à l'Immaculée Conception de la Mère de Dieu, toujours vierge et épouse du très chaste Joseph, cette déclaration sacrée qui a été faite, soit rendue publique en ce jour, par le présent décret de la Sacrée Congrégation des Rites. Nonobstant toute disposition contraire.

Constantin, évêque d'Ostie et de Velletri,
cardinal Patrizi, Préfet de la S. C. des Rites.

D. BARTOLINI, *Secrétaire.*

Le 8 décembre 1870.

PIE IX, PAPE

POUR PERPÉTUELLE MÉMOIRE

L'illustre et bienheureux Patriarche Joseph que le Dieu tout puissant a daigné choisir entre tous ses Saints pour être sur la terre le véritable et très chaste Epoux de l'Immaculée Vierge Marie et le Père nourricier de son Fils unique et qu'il s'est plu à combler de grâces singulières et chaque jour croissantes pour le rendre propre à remplir fidèlement d'aussi sublimes fonctions, couronné de gloire et d'honneur dans les cieux, a toujours été, de la part de l'Eglise catholique, l'objet du culte le plus étendu et des hommages les plus affectueux de sa piété.

C'est pourquoi les Pontifes romains, nos Prédécesseurs, en vue d'accroître et de rendre, de jour en jour, plus ardents le dévouement et la vénération des fidèles envers le saint Patriarche, et de les exhorter à implorer son intercession auprès de Dieu avec une confiance sans limites, ne laissèrent échapper

aucune occasion favorable de donner une nouvelle et plus grande publicité à son culte. Parmi eux, il nous suffira de mentionner Nos prédécesseurs d'heureuse mémoire : Sixte IV, qui fit insérer la Fête de saint Joseph dans le Bréviaire et le Missel romains ; Grégoire XV, qui, par son décret du 8 mai 1621, ordonna que la dite fête fût célébrée, de précepte, dans tout l'univers ; Clément X, qui, le 6 décembre 1670, éleva cette fête au rite double de seconde classe ; Clément XI, qui, par un décret du 4 février 1714, octroya pour la même fête une Messe et un Office entièrement propres ; et enfin Benoit XIII, qui, par décret du 19 décembre 1726, fit ajouter le nom du saint Patriarche aux Litanies des Saints. Et Nous-même, après que, par un jugement impénétrable de Dieu, nous fûmes élevé au Siège suprême de Pierre, encouragé tant par les exemples de nos illustres Prédécesseurs que par la dévotion particulière dont Nous avons été animé depuis notre enfance envers le saint Patriarche, par décret du 10 septembre 1847, à la grande joie de notre âme, Nous avons

étendu à l'Eglise universelle, sous le rite double de seconde classe, la fête de son Patronage, qui déjà se célébrait dans plusieurs lieux par Indult particulier du Saint Siège. Mais, dans ces derniers temps où une guerre cruelle et acharnée a été déclarée à l'Eglise de Jésus-Christ, la dévotion envers saint Joseph s'est tellement accrue et a pris de si grands développements, que, de toutes parts, Nous sont arrivées d'ardentes et innombrables prières, renouvelées récemment au sein du Concile du Vatican par tout le corps des fidèles, et, bien plus, par la plupart de nos Vénérables Frères les Evêques et Cardinaux de la sainte Eglise romaine, exprimant le vœu de Nous voir, dans ces temps calamiteux, déclarer saint Joseph Patron de l'Eglise catholique, afin d'obtenir avec plus d'efficacité, par ses mérites et son intercession, la miséricorde de Dieu, et d'écarter tous les maux qui nous affligent de toutes parts.

C'est pourquoi, touché de ces demandes, après avoir invoqué les lumières de Dieu, Nous avons jugé bon de Nous rendre à ces vœux si

nombreux et si ardents, et par un Décret particulier de Notre Sacrée Congrégation des Rites, publié, d'après Nos ordres, le 8 décembre 1870, fête de l'Immaculée Conception, à la messe solennelle de nos Basiliques principales de Latran, du Vatican et de Sainte Marie-Majeure, Nous avons solennellement proclamé le bienheureux Patriarche Joseph Patron de l'Eglise catholique, et Nous avons ordonné que sa fête, tombant le 19 mars, fût désormais célébrée, dans tout l'univers, sous le rite double de première classe, sans octave cependant, à cause du Carême. Et comme il nous a paru juste, après notre décret qui proclame le saint Patriarche Patron de l'Eglise catholique, de lui décerner dans le culte public ecclésiastique, toutes et chacune des prérogatives qui, d'après les Rubriques générales du Bréviaire et du Missel romains, sont particulières aux saints Patrons, après avoir consulté Nos Vénérables Frères, les éminents Cardinaux de la sainte Eglise romaine préposés aux Rites sacrés, renouvelant, confirmant et étendant par Nos présentes Lettres les dispositions du Décret

précité, Nous ordonnons de plus et prescrivons ce qui suit, à savoir :

Nous voulons que le Symbole ou *Credo* soit toujours ajouté à la Messe, tant à la fête de saint Joseph qu'à celle de son Patronage, même quand ces fêtes tombent un autre jour que le dimanche ; Nous voulons de plus, que dans l'oraison *A Cunctis*, quand elle doit être récitée, il soit toujours fait mémoire de saint Joseph en ces termes, *Cum beato Joseph*, après l'invocation de la bienheureuse Vierge Marie, et avant tous les autres saints Patrons, quels qu'ils soient, excepté les saints Anges et saint Jean-Baptiste. Nous voulons, enfin, qu'en observant ce même ordre dans les suffrages des Saints, quand ils sont prescrits par les Rubriques, on ajoute le Mémoire suivant en l'honneur de saint Joseph (suit le texte du mémoire).

Nous ordonnons ce qui précède, voulant que Nos Lettres demeurent à toujours dans toute leur efficacité, et obtiennent leur plein et entier effet, nonobstant les Constitutions et prescriptions apostoliques, et toutes autres

clauses contraires. Nous voulons, de plus, que toute copie ou exemplaire des présentes Lettres, imprimé, muni de la signature d'un de nos Notaires publics et scellé du sceau de toute personne constituée en dignité ecclésiastique, ait la même autorité que les présentes.

Donné à Rome, à Saint-Pierre, sous l'anneau du Pêcheur, le 7 juillet 1871, l'année vingt-sixième de Notre Pontificat.

(Place † du sceau).

PAR S. E. LE CARDINAL PARACCIANI CLARELLI

E. PROFILI, Substitut.

HIMNES A SAINT JOSEPH

Aux Vêpres

Que les Chœurs célestes
chantent ta gloire, ô Joseph.
Que l'assemblée des Chrétiens
fasse résonner tes louanges ;
tout rayonnant de mérites,
une chaste alliance t'unit
à l'auguste Vierge.

Te, Joseph, celebrent agmina
Cœlitum,
Te cuncti resonent Christi-
adum chori,
Qui clarus meritis, junctus
es inclytæ
Casto fœdere Virgini.

Ton épouse porte les traces d'une prochaine maternité : l'étonnement et l'inquiétude ont saisi ton âme incertaine : un ange vient t'apprendre que le fruit qu'elle porte est l'œuvre de l'Esprit Saint.

Le Seigneur est né : tu te lèves et tu l'accompagnes dans sa fuite jusqu'aux lointaines plages de l'Égypte : dans Jérusalem, tu le perds et le retrouves ; ainsi tes joies sont mêlées d'alarmes.

Une mort sainte fixe le sort des autres hommes, et la palme glorieuse vient couronner leurs mérites ; plus heureux, tu vis encore et jouis d'un Dieu, égal dans ton bonheur aux Bienheureux.

Trinité souveraine, exaucez nos prières, donnez-nous le pardon, que les mérites de Joseph nous aident à monter dans les Cieux et qu'il nous soit donné de chanter à jamais le cantique de la félicité.

Amen.

Almo cum tumidam germine Conjugem

Admirans, dubio angeris anxius,

Afflatu superi Flaminis, Angelus

Conceptum puerum docet.

Tu natum Dominum stringis, ad exteras

Ægypti profugum tu sequeris plagas,

Amissum Solymis quæris et invenis,

Miscens gaudia fletibus.

Post mortem reliquos mors pia consecrat

Palmamque emeritos gloria suscipit :

Tu vivens, Superis par, frueris Deo,

Mira sorte beatior.

Nobis, summa Trias, parce precantibus,

Da Joseph meritis sidera scandere :

Ut tandem liceat nos Tibi perpetim

Gratum promere canticum.

Amen.

Hymne des Matines

Honneur des habitants du Ciel, Joseph, ferme appui de notre espérance en cette vie, soutien de ce monde que nous habitons, reçois dans ta bonté l'hymne que nous t'offrons avec allégresse.

Le Créateur te choisit pour Epoux à la plus pure des Vierges ; il voulut qu'on t'appelât le Père de son Verbe ; il te fit le ministre de notre Salut.

Le Rédempteur dont le chœur des Prophètes avait annoncé la venue, tes yeux l'ont vu, ton regard joyeux l'a contemplé : tu offris au Dieu naissant tes humbles adorations.

Il se soumit à toi celui qui est le Roi, le Dieu des rois, le maître de l'univers, qui au moindre signe fait trembler les cohortes infernales et dont les Cieux exécutent avec docilité les commandements.

Loange éternelle à la très sainte Trinité qui t'a déferé

Coelitum, Joseph, decus, atque nostræ

Certa spes vitæ, columenque mundi,

Quas tibi læti canimus, benignus

Suscipe laudes.

Te Sator rerum statuitpudicæ

Virginis Sponsum, voluitque Verbi

Te patrem dici, dedit et ministrum

Esse salutis.

Tu Redemptorem stabulo jacentem,

Quem chorus Vatum cecinit futurum,

Aspicias gaudens, humilisque natum

Numen adoras.

Rex Deus regum, Dominator orbis,

Cujus ad natum tremit inferorum

Turba, cui pronus famulatur æther,

Se tibi subdit.

Laus sit excelsæ Triadi perennis,

de si sublimes honneurs, qu'elle daigne par tes mérites, nous accorder les joies de la vie bienheureuse. — Amen.

Quæ tibi præbens superos honores,
Det tuis nobis meritis beatæ Gaudia vitæ. — Amen.

Hymne des Laudes

Celui dont nous célébrons la gloire, celui dont nous chantons le glorieux triomphe, Joseph est entré aujourd'hui dans les délices de l'éternelle vie.

Mortel heureux, trois fois heureux, qui à la dernière heure, vit autour de sa couche, le Christ et la Vierge, l'assister d'un visage serein !

Vainqueur de la mort, libre des liens de la chair, un doux sommeil l'a emporté vers l'éternel séjour ; et son front est ceint d'un diadème éclatant.

Maintenant qu'il règne, supplions-le tous de nous être propice : qu'il obtienne le pardon de nos fautes et nous procure la paix avec le ciel.

A vous la louange, à vous honneur, Trinité divine, Roi suprême, dont la main a placé une couronne d'or pour jamais sur le front du serviteur fidèle. Amen.

Iste, quem læti colimus fideles,
Cujus excelsos canimus triumphos,
Hac die Joseph meruit perennis Gaudia vitæ.
Onimis felix, nimis ô beatus,
Cujus extremam vigiles ad horam
Christus et Virgo simul astiterunt
Ore sereno !
Hinc stygis victor, laqueo solutus
Carnis, ad sedes placido sopore
Migrat æternas, rutilusque cingit
Tempora sertis.
Ergo regnantem flagitemus omnes,
Adsit ut nobis, veniamque nostris
Obtinens culpæ, tribuat supernæ
Munera pacis.
Sint tibi plausus, tibi sint honores,
Trine, qui regnas, Deus et coronas
Auræas servo tribuis fideli
Omne per ævum. — Amen.

TABLE DES MATIÈRES

	PAGES.
DÉDICACE.	V
APPROBATIONS	VII
INTRODUCTION	X
CHAPITRE PREMIER. Sommaire : La Présentation de la Sainte Vierge au Temple. — La petite Marie de Juda y fait le vœu de chasteté perpétuelle.	I
CHAPITRE DEUXIÈME. Sommaire : Les Epousailles de la Sainte Vierge avec Saint Joseph. — Origine de Saint Joseph. — Les premières années. — Les sublimes vertus. — La baguette fleurie. — La mystérieuse colombe. — Adieux au Temple.	II
CHAPITRE TROISIÈME. Sommaire : Nazareth. — Vie intime de la Sainte Vierge et de Saint Joseph, à Nazareth, avant le mystère de l'Incarnation. — Apothéose de Saint Joseph. — La perfection dans l'état du mariage.	30

CHAPITRE QUATRIÈME. Sommaire : Mystère de l'Incarnation. — Visite de la Sainte Vierge, avec saint Joseph, à sa cousine sainte Elizabeth.....	46
CHAPITRE CINQUIÈME. Sommaire : Perplexité de Saint Joseph à l'approche de la Naissance de Jésus. — Prière de saint Joseph. — Définition de la jalousie. — L'Ange lui révèle, en songe, le Mystère.....	66
CHAPITRE SIXIÈME. Sommaire : Nouvelle vie intime de Marie et de Joseph, à Nazareth. — Sublimes vertus qu'ils y pratiquent, jusqu'à leur prochain voyage à Bethléem.....	85
CHAPITRE SEPTIÈME. Sommaire : La Sainte Vierge et saint Joseph se rendent à Bethléem, pour obéir à l'Edit de César-Auguste. — Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST vient au monde. — Les Bergers.....	97
CHAPITRE HUITIÈME. Sommaire : Epiphanie. — Les Rois Mages.....	116
CHAPITRE NEUVIÈME. Sommaire : Puri-	

fication. — Prélude. — Récit Evan- gélisque. — La prophétie. — Souve- nirs Bibliques. — Traditions et pieu- ses Légendes.....	128.
CHAPITRE DIXIÈME. Sommaire : La Fuite en Egypte. — Douleur de Marie et de saint Joseph. — Concordance des Evangiles. — Considérations sur le Mystère.....	149.
CHAPITRE ONZIÈME. Sommaire : La Fuite en Egypte (suite). — Sublimes Mys- tères révélés à Marie. — Fatigues et privations excessives dans ce voya- ge. — La divine Providence et ses soins admirables. — Les petits oi- seaux. — Arrivée en Egypte. — Les idoles tombent à terre.....	162.
CHAPITRE DOUZIÈME. Sommaire : Séjour de la Sainte Famille à Héliopolis : merveilles qui s'y opèrent.....	174.
CHAPITRE TREIZIÈME. Sommaire : Retour à Nazareth.....	191.
CHAPITRE QUATORZIÈME. Sommaire : Jésus à douze ans dans le Temple. —	

Extrême douleur de Marie et de Joseph. — Ils le retrouvent, après trois jours, au milieu des Docteurs . . .	202
◊ CHAPITRE QUINZIÈME. Sommaire : Saint Joseph : les dernières années de sa vie. — Ses grandes infirmités et les soins que lui prodiguait sa divine Epouse	212
◊ CHAPITRE SEIZIÈME. Sommaire : Bienheureuse mort de saint Joseph. — Ce qui s'y passa et comment Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST et sa très sainte Mère y assistèrent	224
◊ CHAPITRE DIX-SEPTIÈME. Sommaire : Saint Joseph dans la gloire : son étonnant crédit auprès de Dieu. — Paroles de la Reine du Ciel, sur ce sujet, à la Vén. Marie d'Agréda	234
◊ CHAPITRE DIX-HUITIÈME. — Sommaire : La mort. Le moment redoutable de la mort. — La mort des justes, précieuse devant Dieu. — Saint Joseph, Patron de la Bonne mort	240
Appendice	260